

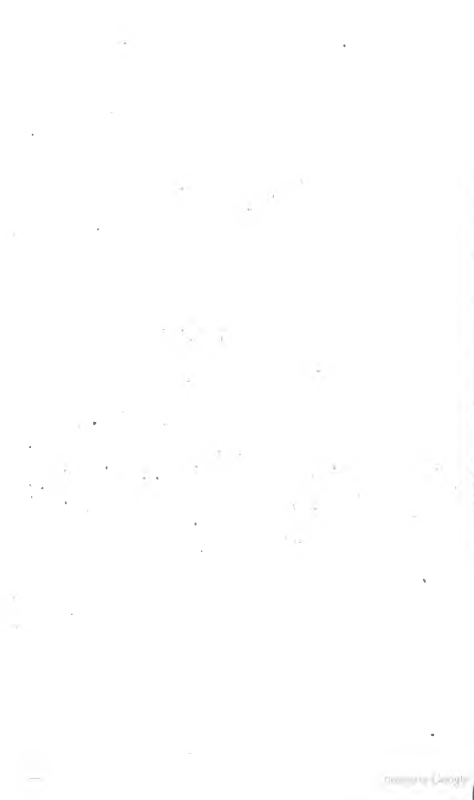
LLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande sala 8.
8. VI - 21





III 8 VI 24



AVENTURES
D'AMOUR
D'UN DIPLOMATE.

19567

AVENTURES D'AMOUR

D'UN DIPLOMATE

PAR

CHARLES D'HÉRICAUT



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÈANS.

1865

Tous droits réservés



AVENTURES D'AMOUR

D'UN DIPLOMATE

PREMIÈRE PARTIE

L'INCONNU

I

Nous sommes au mois de mars, il est six heures, le soir tombe ; le bourg d'Azelonde-en-Caux est plein d'autant de rumeurs qu'en une matinée de jour de fête. On annonce la mort de la très-vieille, très-riche et très-bonne madame Deslins, propriétaire du grand château d'Azelonde, et chacun, en annonçant à son voisin que la vieille dame est sur le point d'expirer, conclut par un signe de tête auquel le voisin répond par un autre signe, parfois de doute, mais souvent d'assentiment. Les paysans et les

bourgeois d'Azelonde sont convaincus que cette mort n'arrivera pas sans être accompagnée de circonstances bizarres : c'est maître Pinchinelle qui l'a dit.

Au château, tout est sombre. Les contrevents sont clos, les portes sont fermées ; durant tout l'après-midi, personne n'a remué. Mais depuis que cinq heures sont sonnées, une vieille figure sèche, aux yeux ternes, aux pommettes saillantes, au nez de chat-huant, à la physionomie austère, apparaît toutes les dix minutes à la porte de la cuisine. La tête passe, les yeux parcourent avec anxiété le chemin qui, traversant le parterre, va rejoindre la route conduisant au bourg ; puis la porte se referme sans bruit.

Bientôt la vieille femme se montra tout entière, et enfin, comme si elle ne pouvait plus dominer l'inquiétude mystérieuse qui l'agitait, madame Poirier, l'intendante du domaine, la femme de Sénateur Poirier, le maître-valet, se dirigea d'un pas fiévreux vers la barrière du château.

Quand elle atteignit cette barrière, deux jeunes hommes y arrivaient, l'un par la gauche et venant du bourg d'Azelonde, l'autre débouchant à droite par le sentier qui mène au château de Muretôt.

La figure de ce dernier, qui n'était autre que M. le vicomte Paul d'Azelonde, présentait de beaux traits enlaidis par une physionomie antipathique. Il avait « barbe rouge et noirs cheveux, » comme disent les vieux proverbes normands, qui indiquent cette variété de couleur comme un signe de mauvaise nature. Ses yeux, aux paupières rouges, au regard railleur et grossier, ses joues pâles et tirées présentaient quelque chose de répulsif que ne faisaient pas oublier un front intelligent et un son de voix très-doux.

Le second personnage, M. Sylvain Candil, était, dans sa mise, aussi soigné que M. d'Azelonde était négligé. Il était plus petit et plus jeune. Ses épaules carrées, sa taille fine pourtant, ses petits pieds, ses larges mains, sa figure ronde et hâlée aux lèvres mignonnes, ses cheveux châtains et plats, ses yeux noirs, vifs, clairs et curieux, tout cela constituait un ensemble qui n'avait rien de bien remarquable, mais qui était intéressant et sympathique. Il y avait d'ailleurs dans tout l'ensemble de sa personne un mélange de joyeuseté spirituelle et de froideur prudente, de jeunesse naïve et d'intelligente réflexion, qui faisait de Sylvain, fils de M. Candil, maire d'Azelonde, un rival inquiétant pour le vicomte Paul.

— Bonsoir, la Pésièrre (1), dit ce dernier ; comment va madame Deslins ?

— Elle ne va point bien, monsieur Paul. Mais écoutez donc... n'entendez-vous pas un bruit de voitures sur la route de la bourgade ?

— Non, la Pésièrre, dit Sylvain après avoir écouté, c'est une voiture légère, la voiture du médecin, sans doute, qui roule sur le chemin de Muretôt à Brettaineville.

— Ah ! N'est-ce point le galop d'un cheval que j'entends sur la route de la bourgade ?

— Non pas sur la route d'Azelonde, dit encore Sylvain, mais bien là, dans la plaine, sur le chemin de Goulemare.

— Ah ! fit la vieille femme en poussant un soupir de satisfaction.

— S'il arrive malheur, reprit Sylvain, voudrez-vous bien dire à mademoiselle Rose, la petite-fille de madame

(1) La femme de Poirier, la Poirière, la Pésièrre, d'après la prononciation normande.

Deslins, que mon père se met tout à sa disposition ; il m'a chargé de venir vous le dire, la Pésièrre.

— Je suis chargé, dit Paul à son tour, de la même commission de la part de ma sœur, qui serait venue elle-même se mettre aux ordres de mademoiselle Deslins, si elle avait espéré être reçue sans étiquette. Je vous serai bien obligé, la Pésièrre, de dire à votre maîtresse toute la part que nous prenons à ses soucis.

— Je vous remercie bien tous deux. Je ne vous engage pas à entrer, maison de morte n'est point pour être ouverte. Mais je n'oublierai rien.

La vieille femme, après les avoir salués, se perdit dans l'obscurité.

Les deux jeunes hommes quittèrent l'entrée du château, et tournant à droite, ils firent l'un à côté de l'autre, mais tous deux silencieusement, une centaine de pas le long de la muraille.

La nuit était complètement venue.

— Il fait noir, cria Paul d'Azelonde, comme dans l'âme d'un usurier. — Ah ! pardon, monsieur Sylvain, j'oubliais que vous êtes en relations de cousinage avec M. Lemien. — Il me semble, malgré l'obscurité, que nous sommes arrivés devant la barrière de maître Roguet. C'est ici que nous nous séparons ; je retourne à Muretôt, et je suppose que vous allez à Brettaineville pour rendre à M. Candil bon compte de la commission dont il vous a chargé.

Paul s'arrêta.

— Oh ! reprit-il en riant, M. le maire d'Azelonde est rempli d'attentions délicates pour ses jeunes administrés. C'est un homme fort actif. J'imagine que le bien des particuliers lui est aussi précieux que le bien public, et qu'il joindrait volontiers, sans se sentir surchargé, la

tutelle de mademoiselle Deslins à la tutelle de la commune d'Azelonde.

— La tutelle de mademoiselle Rose serait plus convenablement remise aux mains de M. le comte de Bosquenev ; c'est bien l'avis de M. Paul d'Azelonde, n'est-ce pas ? et cela paraît bien juste quand on songe que M. d'Azelonde est le neveu de M. de Bosquenev. Il est vrai que ce ne serait pas l'administration de ses propres biens qui empêcherait M. le comte de remplir ses devoirs de tuteur.

— Laissons mon cher oncle, reprit Paul en ricanant ; je sais bien qu'il n'est pas millionnaire, et cela m'est égal, puisqu'il ne doit me léguer que sa malédiction. Après tout, je n'assure pas que M. Candil ait un goût prononcé pour être tuteur.

— Monsieur, je vous souhaite le bonsoir.

— Ah ! permettez. Qu'est-ce qu'on disait donc ce matin au bourg, dans le cabaret du père Lapique ? Que M. Candil est fort inquiet de trouver une bru convenable pour tenir noblement la belle maison qu'il vient de faire bâtir à Brettaineville.

— Ma foi, monsieur, répondit Sylvain, les cabarets sont vraiment des lieux instructifs. Au moment même où l'on parlait ainsi chez le père Lapique, on assurait chez le père Lachèvre, son collègue, que mademoiselle Berthe d'Azelonde était préoccupée de trouver une belle-sœur riche pour meubler convenablement le noble et vieux château de Muretôt.

— Monsieur Sylvain !

— Or, si le père Lapique a pour enseigne le Soleil-Levant, le père Lachèvre a pour enseigne l'Étoile ; de quel côté se trouve la lumière, s'il vous plaît, monsieur Paul ?

— Monsieur Sylvain, je ne permets à qui que ce soit de mêler le nom de ma sœur à mes discussions.

— Monsieur Paul, je respecte infiniment mademoiselle d'Azelonde, comme le fait du reste tout homme de ce pays, mais je ne crois pas l'insulter en lui supposant des intentions analogues à celles qu'il vous a plu de supposer à mon père.

— Aré! cria avec un accent normand fort prononcé, une voix railleuse qui sortait de derrière la barrière de maître Roguet; aré! voilà des parents qui ont perdu l'argent qu'ils ont dépensé pour l'éducation de leurs enfants! Parmenda, on les mène au loin, ces enfants, dans les collèges, et, quand ils reviennent, ils n'ont même point appris les fables.

Les deux jeunes gens étaient restés un instant stupéfaits.

— Qu'est-ce que tu veux dire, *Atorni* (1), vilain singe; car c'est toi, n'est-ce pas? s'écria Paul en colère.

— *Bos!* si c'est moi! Quand il se dit une parole sage dans toute la bourgade, de qui viendrait-elle bien, si ce n'est d'*Atorni Pinchinelle*!

— Et qu'est-ce que tu nous contes avec tes fables?

— Des fables! J'en ai lu une qui raconte que deux jeunes gens se disputaient pour une belle fille, riche et presque orpheline, quand survint un troisième larron qui saisit maître Aliboron.

— Explique-toi, vieux coquin, où je vais redresser tes jambes cagneuses.

— Laissez-moi faire, s'écria une ombre qui sortit brusquement du chemin creux de Muretot; c'est à moi de le corriger, ce vieux chouan; je le guettais; c'est à lui que je dois mes deux ans de prison..

(1) Adonis, nom de baptême

— *Saint-Braan* (1)! et moi, ne suis-je point là, *Glame* (2), maudit forçat? cria une nouvelle voix. Si tu avances, je te casse sur mes genoux comme une douve pourrie, malgré le grand couteau que tu portes toujours comme un voleur de la ville.

Un fantôme gigantesque fit quelques pas en avant de la barrière.

— Ah! c'est *Braan*! s'écria *Glame*.

Et il disparut dans la nuit.

— *Monsieur Sylvain*, dit *Paul*, il paraît que nous étions en fort nombreuse compagnie. Je vous souhaite le bonsoir. Quant à toi, vilain satyre, j'irai demain au bourg et je te promets bien de te montrer comment on traite les ânes dans les fables, si tu ne m'expliques pas ce que tu veux dire par ton troisième larron.

Il s'enfonça dans le chemin creux qui mène à *Muretot*, tandis que *Sylvain* se dirigeait vers la plaine de *Brettainville*.

Les deux fantômes qui avaient joué le principal rôle vocal dans ce nocturne quittèrent la barrière de *maître Roguet*, et s'avancèrent sur la route d'*Azelonde*. *Maître Atorni Pinchinelle*, petit vieillard grêle, boitait dignement à côté de son puissant compagnon, *Braan Tubeuf*, hercule bonhomme dont le malin vieillard était le mentor et le tyran.

Ils ne tardèrent pas à approcher de la barrière du château d'*Azelonde*; *Atorni* s'arrêta et semblait chercher à découvrir quelque chose à travers l'obscurité. *Braan* s'arrêta aussi.

— Bos! hé! Qu'est-ce qui se remue là autour de la

(1) *Saint Abraham*.

(2) *Guillaume*.

barrière? dit ce dernier. Serait-ce que madame Deslins est déjà morte et qu'elle ne veut point quitter son beau château? Faut point troubler les braves gens, maître Atorni. C'était une bonne femme. Soyons polis et prenons à travers champs, nous effarouchons peut-être son âme!

Atorni jeta un rire railleur, et s'avança vivement.

— Hé! la Pésièrre, hé! Est-ce un amoureux que vous attendez là dans l'obscurité?

— Si on te le demande, répliqua la vieille femme avec colère, tu répondras que tu n'en sais rien.

— Non, je ne répondrai point ça.

— Ah! et pourquoi?

— Pourquoi? hé! parce que je connais celui que vous attendez là, à cette heure, au lieu d'être à côté de votre maîtresse, qui appelle celui que vous n'appellez point; à côté de votre maîtresse, qui ne veut point mourir jusqu'à ce que soit venu celui que vous voudriez tuer.

La nuit empêcha Braan de constater l'émotion que ces paroles avaient produite sur le visage de la vieille femme, mais il put saisir un geste qui prouvait qu'elle avait été touchée sensiblement. Elle reprit pourtant de sa voix ferme :

— Je ne sais point ce que tu veux dire. Comme toujours tu parles en l'air, afin que les fillettes disent : C'est un sorcier. Je veux bien te dire que j'attends sur l'ordre de madame Deslins, M. Lemien, que Sénateur est allé chercher.

— Ce n'est point vrai, la Pésièrre; ce n'est point ta maîtresse, c'est toi qui as envoyé chercher M. Lemien. Les Lemien n'ont jamais bien fait aux Deslins, honnêtement parlant. Qu'est-ce que tu veux faire de cet usurier, de ce faux avocat?

— Passe ton chemin, c'est moi qui te le dis. M. Candil

ne t'aime point, et je lui demanderai demain si tu as le droit, parce que tu es méchant et bossu, de venir insulter les gens chez eux en pleine nuit.

— Eh bien ! va demain, Eugénie, faire ta question à M. Candil, moi, j'irai en faire une autre à M. Picuxnoel, le juge de paix.

— Et qu'est-ce que tu lui demanderas, mauvais sorcier, toi qui sais tout ?

— Je lui demanderai comment il se fait que Jacques Ràmont.... La Pésièrre, je ne vous vois point et pourtant je sais que vous rougissez.

La vieille femme ne répondit pas.

— Voulez-vous toujours savoir ce que je demanderai à M. Picuxnoel ?

— Oui, répondit la Pésièrre d'un ton ferme.

— Je lui demanderai pourquoi Jacques Ràmont, qui est parti ce matin de Paris à dix heures et qui est arrivé à la station de ces nouveaux chemins, qu'on appelle des chemins de fer, à quatre heures, je demanderai pourquoi il n'est pas encore arrivé à Azelonde, quand le bourg n'est pas à deux heures de la station, et que sept heures sont sonnées depuis longtemps.

— Et qu'est-ce qu'il te répondra, ce juge ?

— Il me répondra qu'il ne sait point ; mais moi, je le lui apprendrai.

— Eh bien ! dis-le-lui, ça lui fera plaisir, à ce juge, de savoir des nouvelles ; va, tu n'es encore qu'une moitié de sorcier, chouan !

Et s'approchant vivement de lui, elle dit à mi-voix :

— C'était à cinq heures qu'il fallait lui dire tout cela ; maintenant, il est trop tard, et demain, tout ce que je veux sera fait.

— Aré, fit Atorni en ricanant, tu me fais tort de la

moitié de ma sorcellerie; dans une heure tu me la rendras.

Il s'éloigna accompagné de Braan, qui n'était point heureux d'entendre tant parler de sorcier à la porte d'une maison mortuaire.

— Atorni, souviens-toi ! cria la vieille femme; moi, je n'oublie jamais ! moi, j'en ai jamais pardonné ! Aie mémoire et défends-toi ! Que celui qui sème épines n'aille point pieds nus !

— A chair de loup, sauce de chien; répondit maître Atorni.

Il se perdit dans l'obscurité.

II

— Rosette, quelle heure est-il ? demanda madame Deslins d'une voix rauque ; Rose ne m'entends-tu pas ?

— Souffrez-vous davantage, bonne maman ? dit la jeune fille en se réveillant.

— Pauvre petite, tu dormais ! Oui, voilà deux jours que tu ne t'es pas couchée !

— Ce n'est rien, chère grand'mère ; pensez à vous guérir ; je rattraperai vite le temps perdu.

— Tu n'attendras pas longtemps. Regarde la pendule ; quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— Il devait être ici à six heures, murmura la vieille femme. Mon Dieu ! ne viendra-t-il pas ? Peut-être n'était-il pas à Paris quand ma lettre est arrivée.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et ses ongles recourbés, au bout de ses longs doigts maigres, pressèrent avec une ferveur nouvelle les grains de son chapelet. Rose regarda un instant sa grand'mère, une légère humidité voila ses yeux rougis par les larmes des jours précédents. Puis ses paupières s'abaissèrent, elle fit de vains efforts pour chasser l'assoupissement, et sa tête mignonne s'affaissa sur son épaule.

Madame Deslins essaya de tourner son cou grêle et raidi, et voyant Rose endormie, elle fit un effort pour porter son bras décharné jusqu'à un livre de prières posé sur la table de nuit. Quelques gouttes de sueur perlèrent sur son front livide et son bras s'arrêta à mi-chemin. Elle jeta un regard autour de la grande chambre, à l'extrémité de laquelle son lit était placé. On eût dit qu'elle espérait voir un être humain se mêler aux vagues ombres contre lesquelles luttait faiblement la lueur de la lampe.

Elle écouta. Le vent de mars soufflait dans les hautes cheminées du château, la pendule démenait son impassible tic-tac, les vives étincelles gambadaient dans le foyer aussi follement que si elles eussent voulu éclairer la rougeur d'une jeune mariée. La vieille femme écouta encore ; elle n'entendit que la respiration haletante qui sifflait à travers les dents fermées de sa petite-fille, et elle retomba en remuant avec ferveur ses lèvres livides et pendantes.

Elle essaya de fermer les yeux, mais ses paupières pâles ne pouvaient se rejoindre, et le blanc de ses yeux brillait à travers les cils. Sa figure décharnée, ses tempes enfoncées, ses joues terreuses, son nez effilé, tout lui donnait l'air d'un cadavre. La vie paraissait s'être réfugiée tout entière dans ses yeux, qui restaient clairs, dans son regard ardent, et sur l'extrémité de ses pommettes, dont

la rougeur contrastait avec la lividité du reste de la face. Mais il y avait dans son aspect ce quelque chose dont l'horreur ne se peut exprimer : il y avait cette bouche ouverte, cette peau des joues collée aux dents et qui imposait à la physionomie de cette femme mourante l'apparence d'un rire continu, railleur et implacable. C'était ce rire, ce rire des têtes de mort, qui déchirait le cœur de Rose, et qui, la forçant à fermer les yeux, la laissait presque sans force pour combattre le sommeil.

Un bruit léger se fit à la porte de la chambre, qui s'ouvrit, et la Pésière entra d'un pas silencieux. Elle s'approcha doucement du lit de madame Deslins, qui s'était soulevée et était retombée en poussant un soupir, à l'aspect de la servante. Celle-ci s'arrêta, et sa figure perdit l'aspect rigide que nous avons signalé. Ses sourcils se détendirent, un sentiment d'affectueux respect se peignit dans son regard quand il s'arrêta sur la vieille dame, et un sourire maternel erra sur ses lèvres à l'aspect de la jeune fille endormie.

Elle se baissa sur le lit, et tout en refermant les couvertures sur la poitrine de la malade, elle s'approcha de son oreille et lui dit à voix basse :

— M. Lemien est en bas.

Madame Deslins tressaillit.

— Jacques n'est pas encore arrivé ? murmura-t-elle.

La Pésière se redressa, et un éclair de haine traversa ses yeux.

— Le fils de Jacques et de Sophie n'a point affaire ici, dit-elle. Il le sait bien, sans doute, car il n'est point venu et il ne viendra point.

Madame Deslins la regarda fixement, ses yeux brillèrent plus vivement encore ; la Pésière ne put supporter l'éclat de cette lumière si puissamment vivante, qui appa-

raissait au milieu de cette figure déjà presque morte ; elle baissa les paupières, et madame Deslins lui dit de sa voix sourde :

— Prends garde à toi, Eugénie, si tu as été pour quelque chose là-dedans. Je vais bientôt savoir les pensées du monde, je saurai les tiennes, et je te maudirai, en face de Dieu, si c'est par toi que Jacques n'est pas ici.

Eugénie tressaillit, une ombre d'hésitation passa dans ses yeux, puis elle se redressa et fit un pas en arrière.

— Ces Ràmont, dit-elle, sont des gens maudits ! Pendant des centaines d'années, on ne peut point savoir le mal qu'ils ont fait. Vous le savez bien, votre grand'mère vous l'a dit comme la mienne me l'a dit. Dieu le sait aussi, puisqu'il les a maudits depuis plus de soixante ans ; et si vous m'accusez devant Dieu, Dieu dira : « Eugénie Joutel, c'était la domestique de ma malédiction. » Jacques Ràmont n'a point affaire ici ; il ne doit pas être à votre mort, car il eusorcellerait Rose comme son grand-père vous a ensorcelée.

— Ne dis point cela, mauvaise. Je vois clair à cette heure. Mieux eût valu pour moi avoir été toute ma vie une servante et avoir épousé Jacques-Charles Ràmont !

Une larme, — la dernière sœur de tant de larmes que ses yeux de vingt ans avaient versées sur ce nom bien-aimé, — vint rafraîchir les paupières desséchées de la vieille dame. Le noble amour essayait de défendre encore cette triste chair contre la mort, et c'était le dernier élan d'un cœur qui avait été à la fois vertueux et aimant.

La Pésière n'osa pas protester. Elle garda un instant le silence, puis elle reprit en secouant la tête :

— Voulez-vous voir M. Lemien, madame ?

— Rose ! dit madame Deslins.

La jeune fille se leva d'un bond.

— Laisse-moi un instant, chère Rosette ; dans quelque temps tu reviendras.

Rose sortit après avoir posé ses lèvres sur le front livide de sa grand'mère.

— Dis à M. Lemien de monter, et laisse-le seul avec moi, Eugénie.

M. Lemien entra bientôt avec une figure qui essayait d'être mélancolique, et qui n'était que piteuse. C'était un petit homme à la face ronde et rubiconde, aux yeux d'un bleu vague, à l'expression plate, couarde et rusée. Son nez fin et retroussé, son front bas, tout, jusqu'à son cou démesurément long, contribuait à faire de lui le type de ces Normands qui, selon les légendes de l'ancien régime, passent leur vie à regretter la potence et à s'en approcher d'un pas tranquille et sûr.

Madame Deslins jeta sur M. Lemien un regard perçant, et, faisant un effort, elle se releva et se tint sur son séant.

— Vous ne voudriez pas mentir à une femme qui va mourir, monsieur Lemien !

L'usurier ébaucha le regard bonhomme à l'aide duquel il répondait à ceux qui l'accusaient d'être un fleffé menteur ; mais il se rappela que ce sourire n'était pas en rapport avec la physionomie mélancolique qu'il venait d'adopter et il se contenta de mettre la main sur sa poitrine avec un geste empreint de majesté.

— Vous savez, reprit la vieille dame, que votre père et mon mari ont été de grands amis. M. Deslins était l'intendant et votre père l'homme d'affaires du marquis d'Azelonde. Au commencement de l'empire, le marquis mourut laissant par testament ce domaine à M. Deslins, au détriment de ses cousins, les vicomtes d'Azelonde,

alors en Angleterre. Le bruit a couru qu'on avait usé de ruse pour avoir ce testament, d'autres disent qu'il était faux, d'autres qu'il cachait un fidéicommis. Moi-même, j'ai pu craindre que M. Deslins n'eût pas acquis légitimement cette fortune; mais rien n'est venu me donner la preuve complète que j'ai cherchée toute ma vie. Mon existence a été empoisonnée par cette incertitude; j'ai vécu dans la crainte de priver mon fils, puis ma petite-fille d'un bien qui leur appartient légitimement, ou de leur laisser un bien qui a été volé. J'ai voulu attendre ma dernière heure, en me disant qu'alors vous ne me dissimuleriez pas la vérité. Répondez-moi donc, en pensant que je n'ai plus que quelques instants pour remplir mon devoir. Pensez que si vous mentez, c'est vous qui porterez la peine de l'injustice. Votre père vous a-t-il jamais donné quelques renseignements sur cette affaire? Parlez comme si vous étiez devant Dieu.

Nous devons rendre à M. Lemien cette justice qu'il ne songea ni à Dieu, ni à la vérité, ni à l'équité; il se demanda quel intérêt M. Lemien pouvait avoir à faire pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre. Pourquoi cette vieille folle avait-elle attendu si tard pour parler? On eût pu s'entendre avec M. Paul d'Azelonde. Il est vrai que mademoiselle Berthe d'Azelonde s'opposerait constamment à toute espèce de manège.

— Madame, répondit-il, je ne me souviens pas avoir jamais entendu mon père me parler de ces affaires. Mais, du reste, ainsi prise à l'improviste, ma mémoire me sert mal. Si j'avais un peu de temps, peut-être retrouverais-je quelques indices.

— Du temps! je ne puis donner aux autres ce que Dieu me refuse à moi-même. Je ne puis vous donner du temps, non, je ne puis que vous parler de

l'éternité, et vous en menacer si vous m'avez trompée !

M. Lemien était un homme émancipé, il appela vite à son aide le geste qui avait sauvé la dignité de sa mélancolie, et il posa de nouveau la main sur son cœur en s'inclinant.

— Toujours, toujours l'incertitude ! murmura la vieille femme. On dit, reprit-elle, que vous êtes un homme habile ?

Ici la tentation fut trop forte, et M. Lemien ne put s'empêcher de montrer ses dents jaunes en se frottant les mains. Mais la vieille femme ne songeait pas à le regarder.

— Peut-être pourriez-vous me conseiller mieux que ne l'a fait M. Boisselle, le notaire.

— Hum ! fit l'usurier, qui commença à trouver la conversation intéressante.

— M. Boisselle pense qu'il n'y a pas moyen de faire exécuter une partie de mon testament aussitôt après ma mort, et de laisser, pendant six mois encore, une autre partie de ses dispositions dans le secret.

— Cela est en effet contraire à la logique et à la loi.

— Que puis-je faire donc ? Tenez, je veux tout vous dire. Vous me conseillerez mieux.

La vieille femme ferma à demi ses yeux et réfléchit, tandis que le cœur de M. Lemien battait d'aise.

— J'ai 400,000 francs cachés. Je veux que dans six mois, selon que telle chose arrivera ou non, cette fortune soit donnée à telle ou telle personne. Je ne veux pas que ma petite-fille Rose connaisse, directement ni avant cette époque, mon intention. Que puis-je faire ?

— Vous pouvez, madame, répondit M. Lemien en essayant de garder tout son sang-froid, indiquer, à quelqu'un en qui vous avez confiance, l'emploi à faire de cet argent ; cela est d'une simplicité extrême.

— J'y avais pensé. J'ai sondé M. Boisselle là-dessus. Il m'a répondu que cela était grave, et que sa position lui interdisait ces ingérences mystérieuses. Depuis lors, j'ai écrit une lettre dans laquelle j'indique le lieu où est déposé l'argent et ce qui doit en être fait.

— Et cette lettre, vous l'avez remise ?...

— Elle est là, sous mon oreiller.

Une bouffée de sang brûlant monta aux yeux de l'usurier, son cœur battit violemment; ses mains tremblèrent, puis s'avancèrent comme par un mouvement instinctif. Il n'avait qu'un geste à faire, à presser un peu vivement le cou de cette vieille femme, à qui il épargnerait une journée de douleurs, et il gagnerait en un clin d'œil, sans avoir à craindre ni huissiers, ni avoué, ni avocat, ni juge, cent fois plus qu'il ne gagnait péniblement en un an, sous l'œil méticuleux de la justice. De grosses gouttes de sueur coulèrent de son front; il fit un pas en avant; mais il s'arrêta et il acquit dans cette minute le droit, dont il use encore aujourd'hui, de se proclamer le plus honnête homme du monde. Il faut lui rendre d'ailleurs justice : il était un coquin de bas aloi, expert en toute usure, imperturbable dans le mensonge, dextre à toutes ruses et brigandant les petits écus avec une prudence sereine; il exploitait à merveille les petits chemins de la procédure, buissonnait dans les fourrés du code pénal, et cheminait cauteusement en décrochant le long de sa route les bourses mal assurées; mais il n'exerçait pas son métier à main armée. C'était un larron à patte de velours, un simple praticien du pays de Sapience. Enfin pour tout dire, il songea qu'un cri est bientôt poussé; et le bain n'était pas dans ses traditions de famille.

Il s'essuya le front et reprit d'une voix tranquille :

— Je viens d'y penser encore, ma bonne madame Deslins; je ne vois toujours qu'un moyen.

— Lequel ?

— Ce serait de remettre cette lettre à un homme qui n'en soit pas à ses premières affaires, sans être pour cela un malhonnête homme, et qui vous jurerait, sur les choses les plus sacrées, qu'il exécuterait les ordres contenus dans la lettre.

— Oui, murmura madame Deslins, et celui que j'attendais ne vient pas ! En qui, reprit-elle d'une voix plus distincte, peut-on avoir confiance pour une telle chose ?

— Ah ! exclama M. Lemien en mettant la main sur son cœur, qu'est-ce qui voudrait manquer à une parole donnée sur un lit de... malade ?

— Vous pouvez dire un lit de mort. J'y penserai. Revenez demain de bon matin. Si je vis encore, je...

La vieille dame ferma les yeux et se remit à prier.

M. Lemien ouvrit la porte. Il vit dans la chambre voisine Rose debout, paraissant attendre avec impatience le moment de revenir auprès de sa grand'mère. Il se félicita de ne pas avoir écouté le cri de sa conscience qui l'engageait à abrégier les souffrances de la bonne dame. Il sortit, et tandis que la jeune fille se précipitait dans la chambre, il descendit l'escalier et entra dans la cuisine.

III

La grande cuisine du château-ferme d'Azelonde présentait une scène complètement en rapport avec les

pensées sombres qui régnaient au premier étage. La mort occupait toute la maison. Les esprits calmes et lourds des ouvriers se sentaient enveloppés par une atmosphère froide; leur imagination entrevoyait ce linceul qui s'obattait peu à peu dans la chambre de la mourante et descendait, pour ainsi dire, jusqu'à toucher leur front.

Madame Deslins avait été aimée par eux tous, et cependant le silence régnait, on n'entendait nul soupir, nul sanglot. Celle qui allait mourir était vieille; on la perdait sans surprise, et les larmes, les plaintes, tout le bruit de la douleur naissent plutôt de l'étonnement, du heurt des sentiments que de leur sincérité.

Le pétillement railleur du feu flambant sous la marmite dans la grande cheminée, le gémissement d'une chaise cédant sous le poids du corps, le grincement de quelque banc dérangé par un geste brusque, le sifflement du vent de mars dans les portes mal jointes et la grave chanson des hautes et sèches branches dans les arbres de la chèneaie, venaient seuls interrompre le silence. Ceux que les préparatifs du souper mettaient en mouvement agissaient avec des gestes saccadés, mais sans grand bruit; les autres se tenaient incertes et graves. Chacun pensait bien que le lendemain ne serait pas un jour de travail : le fouet brisé restait à terre, le sac déchiré gardait son trou et la bêche démanchée gisait en deux morceaux.

Le feu jetait sa rouge lueur à quelques pas du foyer; une petite chandelle fumeuse se penchait tristement, dans son chandelier de fer, sur la table en bois où les pots à deux anses attendaient la soupe destinée à chacun.

La maîtresse servante, debout près de la marmite attendait, avec un regard distrait et en remuant fièvreu-

sement les bras, le pétilllement des gros bouillons. A l'autre côté de la cheminée, maître Sénateur, grave et les mains jointes sur ses genoux, songeait à l'autre monde et à sa femme qu'il redoutait et détestait. Son disciple, le goujart (1), assis à sa droite sur une basse ehaise, essayait de lire, à la lueur du feu, les pronostications de l'*Almanach du Bon-Jardinier*. Deux jeunes filles, appuyées contre une des parois peu éclairées de la muraille, attendaient qu'on les appelât à l'aide pour enlever la marmite du feu ; un jeune homme, assis sur un escabeau, à côté de l'une d'elles, lui jetait un regard doux et presque riant qui prouvait que seul l'amour est plus fort que la mort. Six ouvriers, hommes mûrs et robustes, étaient assis sur un banc de bois accoté à la muraille et faisant face à la table où les uns appuyaient les coudes, d'autres les poings, d'autres la poitrine. Tous étaient réfléchis et sombres.

La Pésière, toujours austère de physionomie mais inquiète en ses mouvements, se promenait du feu à la porte qu'elle ouvrait quelquefois. Puis, après avoir jeté un regard perçant dans la direction de la barrière, elle revenait inspecter la table et la cheminée, jeter un regard froid sur le goujart qui lisait, sur son mari qui rêvait, sur ce couple amoureux qui défiait la mort au nom de l'espérance.

M. Lemien, en entrant dans ce sombre milieu, essaya de mettre un voile sur ses yeux rians ; mais la pensée des quatre cent mille francs le rendait trop heureux ; il ne put que baisser les paupières. Il avait hâte d'ailleurs, d'aller faire sa partie de *triqueton* chez le pharmacien.

(1) C'est le nom qu'on donne au plus jeune des domestiques dans une ferme du pays de Caux.

Il s'approcha de la Pésièrre et lui dit à mi-voix :

— Si vous vouliez rendre un grand service à madame Deslins, et lui enlever un poids de dessus la conscience, ce serait de lui donner confiance en moi. Elle a en tête une affaire gênante. Vous me connaissez; vous savez aussi que j'en sais assez de mon métier et qu'il n'y a personne, à deux lieues à la ronde, qui puisse m'en remontrer. Vous savez que mon père et M. Deslins étaient amis; je n'aurais point peur d'y mettre de mon temps et de mon esprit pour faire plaisir à la bonne femme.

La Pésièrre jeta sur lui un regard perspicace et froid et ne répondit pas.

— Après ça, moi, je m'en moque, reprit l'homme d'affaires; mais je n'ai jamais pu me retenir quand j'ai vu un service à rendre à mes vieux amis. Je sais bien que je ferais mieux d'aller à mon affaire et de ne point m'occuper des autres; mais je vois qu'il y a un grand intérêt pour madame Deslins à ce qu'elle se fie à moi. C'est pourquoi je vous en parlais. Il n'y a qu'une femme de sens comme vous pour me comprendre, la maîtresse !

La vieille femme ne répondit pas encore. Une sucur froide couvrit le front de l'usurier, qui continua un peu au hasard pour tâcher de reprendre la question en sous-œuvre et dans l'espérance de trouver, en battant les buissons, quelque meilleur argument.

— Il paraît que là bonne dame attend quelqu'un en qui elle a pleine confiance ! Serait-ce quelque notaire du Havre ?

La Pésièrre tressaillit et M. Lemien la regarda avec étonnement.

— Ce quelqu'un ne viendra point, répondit la vieille femme d'une voix sombre. Eh bien ! oui, je parlerai de vous, car j'aime mieux...

Elle s'arrêta. M. Lemien espéra qu'elle allait s'expliquer, mais voyant qu'elle se taisait, il se dit qu'il valait mieux en rester là, de crainte qu'elle ne se rétractât, et il la quitta précipitamment.

Après son départ, on servit le souper. Tous prirent place à la table, et les cuillères allèrent avec tristesse et dignité, mais sans mollesse, des pots à deux anses aux lèvres de chacun.

Le pain et le beurre salé avaient remplacé la soupe, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit tout à coup. La Pésière se leva, comme poussée par un ressort. Un homme de haute taille s'avança d'un pas vif et aisé jusque dans le cercle éclairé par la petite lumière. La vieille femme tressaillit en l'apercevant, et retomba sur son banc; mais elle se releva aussitôt et jeta sur le nouveau venu un regard fixe et haineux.

IV

Le nouveau venu était, autant que permettait de le voir la demi-obscurité qui régnait dans la cuisine, un homme d'une trentaine d'années, à la figure fraîche, à la physionomie douce et fière, bienveillante et grave. Il était entré tête nue, ses cheveux blonds et bouclés étaient hérissés comme s'ils venaient d'être longtemps exposés à l'air. Ses vêtements noirs, d'une coupe élégante, étaient déchirés en maint endroit.

— Je voudrais voir madame Deslins, dit-il de ce ton

calme, ferme et mesuré qui indique le profond respect de soi et dénote une nature habituée à se contenir en même temps qu'à exercer l'autorité.

En entendant cette voix douce et sonore, maître Sénateur tressaillit à son tour. Il jeta un regard plus attentif sur le jeune homme et pâlit légèrement, tandis que sa femme, comme si elle eût trouvé quelque chose de particulièrement blessant dans ce ton de commandement, rougissait et serrait ses lèvres minces. Un rayon de colère traversa ses yeux et elle répondit d'une voix sèche :

— On ne voit point madame Deslins.

— Je viens de loin pour la voir. Je viens, invité par elle et pour lui rendre service.

— Madame Deslins n'a besoin de personne, et à cette heure moins que jamais.

— Serait-elle morte ? demanda l'inconnu avec anxiété.

— Morte ! Non.

— Eh bien ?

La vieille femme ne répondit pas et secoua la tête avec un geste énergique de dénégation. Maître Sénateur laissa tomber son couteau sous le banc, se baissa pour le ramasser, dit quelques mots à l'oreille du goujart, et releva la tête avec indifférence. Onésiphore — c'est ainsi qu'on nommait le jeune domestique — se laissa glisser sous la table ; la porte qui conduisait de la cuisine à l'intérieur de la maison s'ouvrit et se referma sans bruit.

— Non, madame Deslins n'est point morte, reprit la vieille domestique, mais elle est tout *amaladie*, et personne, quand ce serait le roi de Paris, ne la verra à cette heure. Il fait nuit ; elle a passé une journée à gémir, et, d'ailleurs, elle a plus désir de penser à l'autre monde qu'à celui-ci.

— Je vous dis que c'est elle qui m'a appelé. J'ai quitté

Paris ce matin sur une lettre pressante écrite de sa main, et elle veut me voir.

— Vous ne la verrez point. Je ne crois pas ce que vous me dites. Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui vient ici, la nuit, fait comme un voleur, et ressemblant plus à un affronteur qu'à un honnête garçon ? Sortez d'ici. Vous autres bourgeois, vous êtes des gens de farces. Mais ce n'est point dans une maison où est la mort qu'il faut venir faire le *gabatin* (1). Sortez ; vous reviendrez au jour.

Un murmure d'assentiment parcourut l'auditoire villageois.

— Pourtant, la maîtresse, dit Sénateur, qui comprit qu'il était temps d'intervenir, si madame Deslins lui a écrit ! Elle a peut-être besoin de lui pour arranger ses affaires. On ne peut point savoir, mais un chacun sait que c'est quand on s'en va qu'on a le plus besoin d'arranger ses affaires.

Des marques d'applaudissement accueillirent cette sage observation. Et la faveur de l'opinion passa de la femme au mari.

— Mangez votre pain, vieux *niant* (2), répliqua la maîtresse avec colère. Je dis que ça n'est point une heure sage pour voir les gens. Demain il fera jour.

— Mais si madame Deslins ne passe pas la nuit et qu'elle ait besoin de me voir, pensez-y, la Pésièrre, répliqua l'inconnu.

Un geste d'étonnement échappa à tous les auditeurs. Quel était donc ce bourgeois que personne ne connaissait et qui donnait à la vieille femme son nom normand ?

(1) Comédien, charlatan, farceur.

(2) Fainéant, badaud.

— Eh bien ! si madame Deslins est morte demain, c'est une preuve qu'elle est trop malade pour vous voir ce soir.

Le jeune homme, découragé, fit un pas en arrière, et maître Sénateur jeta un regard anxieux vers la porte intérieure.

— Mais, reprit l'inconnu, ne puis-je pas dire un mot à mademoiselle Deslins ? elle sera, ce me semble, meilleure juge que vous de l'intérêt que sa grand'mère peut avoir à me parler.

Cette insinuation conquiert évidemment l'assentiment de l'auditoire, et l'inconnu fit un pas en avant.

— Mademoiselle Rose est endormie, elle veille depuis bien des jours ; et, fatiguée comme elle est, je ne voudrais point la forcer à remettre tous ses affluets pour descendre et venir parler à un homme qui est peut-être bien un vagabond.

Un sourire traversa les lèvres du jeune homme.

— Pour ça, reprit Sénateur, vous ne dites point sagement, Eugénie. Qu'est-ce que vous en savez, si mademoiselle Rosé est endormie ou réveillée ? On ne peut point savoir.

— Mangez votre beurrée, vieux *baguenaud*, répondit de nouveau la Pésière.

— Ma beurrée est bonne à manger ; pour ça, oui ; mais ça n'empêche qu'on ne peut point savoir, quand on n'est point sur les gens, s'ils dorment ou s'ils sont éveillés, à moins qu'on ne soit un sorcier.

Un nouveau murmure d'adhésion montra que cette opinion était partagée par la majorité de l'assemblée. Maître Sénateur, encouragé dans son éloquence par la faveur du suffrage universel, reprit avec un grand courage :

— Et je crois bien, Eugénie, que vous n'êtes point une sorcière.

— Ah ! c'est donc le *démoné de la poule à Simon* ! Voilà la basse-cour en révolution ! s'écria la vieille femme.

— Maître Sénateur a dit une parole sage, répondit le valet-laboureur avec gravité. Un chacun ne peut point savoir si son voisin dort ou ne dort point, à moins qu'il ne l'ait regardé aux yeux. Cet homme-là est entré ici comme s'il jouait au *capifol* (1), pour ça, oui. Mais, comme on dit, nécessité vaut respect. C'est un *horsin* (2) des lointains pays, et on ne peut lui en vouloir de ne point se présenter comme un voisin. Il demanda à voir mademoiselle Rose, c'est une sage parole, et mademoiselle Rose saura mieux que vous...

— Taisez-vous. C'est moi qui suis la maîtresse ici ; cet homme-là, quand il serait l'*Ange-Christ* (3), il faut qu'il s'en aille. Il reviendra demain.

Maître Sénateur et ses compagnons d'esclavage venaient de montrer plus d'énergie qu'ils n'avaient fait depuis plusieurs années ; ils se turent. Le jeune homme, qui avait assisté à cette discussion avec un calme imperturbable, reprit en haussant les épaules :

— Bien, la Pésière ; je vous ai dit que madame Deslins désire me voir. Vous regretterez d'avoir désolé votre maîtresse à sôn lit de mort.

— Je n'ai point besoin de vos leçons, Jacques ?

Ce nom prononcé sans hésitation et sans protestation porta au comble l'étonnement de l'assemblée. L'étranger commençait à prendre dans l'esprit de tous des proportions fantastiques.

(1) Colin-Maillard.

(2) Etranger.

(3) L'Anté-Christ.

— Allez-vous-en, je vous dis, continua la Pésière. Si on a jamais vu vouloir entrer chez les gens malgré eux !

— Monsieur, dit une voix au timbre frais et mélodieux, je vous prie d'excuser la bonne femme. Elle est pour nous une si vieille domestique, qu'elle a bien du mal à ne pas se croire la maîtresse.

La Pésière resta muette. Un mélange d'angoisse et de fureur lui serra la poitrine. Quel hasard avait pu amener mademoiselle Rose au moment où elle allait parvenir à éloigner ce personnage maudit ! Pour la première fois, depuis l'arrivée de l'inconnu, elle regarda attentivement autour d'elle. La réunion était au complet. Le goujart était rentré derrière Rose, et, marchant à quatre pattes, il était venu reprendre sa place.

— C'est à mademoiselle Deslins que j'ai l'honneur de parler ? demanda l'étranger en s'inclinant avec une élégante courtoisie.

La figure de la jolie fille se couvrit de rougeur, mais elle répondit sans que sa voix trahît la moindre émotion.

— Ma grand'mère sera très-heureuse de vous voir. Elle vous attend. Je vais, s'il vous plaît, vous mener auprès d'elle.

— Ah ! mademoiselle Rose, s'écria la Pésière, croyez-vous bien... êtes-vous sûre...

— Eh bien ! Pésière ?

— Ne croyez-vous point que madame Deslins n'a pas toute sa tête à elle ?

— Que voulez-vous donc ? dit la jeune fille avec fermeté ! On dirait que vous avez intérêt à empêcher monsieur de voir ma grand'mère ?

— Ah ! mademoiselle Rose, pouvez-vous croire que je voudrais jamais faire quelque chose qui vous nuise, à vous ?

Et quittant subitement le ton âpre qu'elle avait pris depuis l'arrivée de l'étranger, elle continua d'une voix tranquille :

— Ce que j'en disais, c'était parce qu'on dit qu'il ne faut pas fatiguer les malades. Moi, je ne le connais point, cet *horsin*, et vos affaires ne sont point les miennes.

Elle s'assit, étendit, d'un air indifférent, une légère couche de beurre sur une large tranche de pain, et se mit à manger, en regardant Sénateur et le goujart, qui dévoreraient leur beurrée comme des gens qui ont perdu tout souci de leur âme immortelle.

Rose fit un signe de tête à l'étranger et tous deux quittèrent la cuisine.

Madame Deslins était assise sur son lit. Ses yeux étaient animés d'un éclat plus fiévreux encore, les pommettes de ses joues étaient devenues d'un rouge luisant, et la peau de son front avait pris une couleur moins terreuse; ses lèvres perdaient un peu de leur pâleur cadavérique; on eût dit que le cœur leur envoyait tout son sang, comme s'il voulait les orner pour un dernier sourire.

Quand le jeune homme entra dans la chambre, elle tendit ses bras tremblants vers lui avec une énergie surhumaine, des larmes, — triste et dernier soulagement que la nature donnait à ces yeux brûlés par la fièvre, — coulèrent sur ses joues ridées, et ses doigts crispés s'ouvrirent par la puissance de la tendresse !

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous me récompensez d'une vie douloureuse, dont je vous ai offert chaque jour les sacrifices et les angoisses. Jacques, mon enfant, je n'espérais plus te voir.

Le jeune homme poussa un sanglot, se précipita vers le

lit et posa ses lèvres sur le front de la vieille femme, qu'il inonda de ses larmes.

— Tes larmes me font du bien, mon enfant, murmura la malade; elles rafraichissent mon front. Oui, mignonne, continua-t-elle en sentant les lèvres de Rose se coller sur la main qu'elle avait laissée retomber sur le lit, je ne t'oublie pas non plus. Viens.

Et, soulevant son bras, elle le plaça autour du cou de Rose, qu'elle serra ainsi contre le jeune homme.

— Mon Dieu ! dit-elle, si cette union pouvait être une vérité !

La jeune fille tressaillit en rougissant, et, desserrant le bras de sa grand'mère par une douce pression, elle se releva et garda la main ridée, qu'elle tint serrée contre son propre sein. Le jeune homme semblait ne rien entendre. Son regard doux, attendri et pénétrant, se fixait sur le visage de la vieille femme, étudiant sans doute les chances de vie qui restaient à ce corps décharné. Un nouveau sanglot déchira sa poitrine, et, glissant à genoux au pied du lit, il s'écria d'une voix haletante :

— Ma mère ! c'est donc ainsi que je devais vous revoir !

— Oui, mon pauvre enfant. Je pensais que tu souffrirais bien ici ; depuis seize ans je n'ai pas voulu que tu y revinsses. Aujourd'hui, il le fallait, pour cette fillette surtout. Tu es un homme, Jacques ; tu souffriras volontiers pour moi, pour elle, qui me représentera dans ton amitié quand je ne serai plus, n'est-ce pas ?

Le jeune homme leva les épaules :

— Que serais-je sans vous, ma mère ? Vous savez bien que vous pouvez disposer de toute ma vie.

— Je le sais, murmura madame Deslins en lui ten-

dant de nouveau les bras. Viens, il y a si longtemps que je ne t'ai embrassé !

Il se releva et lui offrit son front.

— Seigneur ! dit-elle en le regardant, comme tu ressembles à ton grand-père, Jacques-Charles, que j'ai si bien aimé !

Puis, comme effrayée par ce souvenir, qu'elle avait passé toute sa vie à combattre et à se reprocher, troublée par un élan de pudeur étrange en ce corps décharné, elle repoussa le portrait vivant de celui qui avait fait sourire son cœur de jeune fille et tourmenté son cœur d'épouse chrétienne.

— Ah ! si nous avions été à votre place, dit-elle en regardant les deux jeunes gens, j'aurais été une heureuse femme ! Mes enfants, mes enfants ! serez-vous plus heureux que vos pères ? Mon Dieu ! bénissez mon désir ! Et vous, mes enfants, ne repoussez pas le bonheur !

Rose retira doucement sa main, tandis qu'une nouvelle rougeur envahissait ses joues pâlies. Le jeune homme jeta sur elle un regard bienveillant, et lui souriant avec une douceur qui fit baisser les yeux de l'enfant, il lui dit :

— Mademoiselle, je suis un étranger pour vos yeux, et pourtant vous avez passé la première année de votre vie presque entièrement dans mes bras, que vous préféreriez à ceux de votre nourrice. Laissez-moi vous tendre cette main, qui a déjà été pour vous celle d'un frère et d'un ami.

— Vous n'êtes pas un étranger pour moi, répondit Rose en lui jetant un regard candide et assuré. Il ne s'est point passé de jour depuis bien des années, sans que ma grand'mère ne m'ait parlé de son fils Jacques, qui voyageait dans les pays lointains.

Et du bout de ses petits doigts rouges et effilés, elle effleura la forte et blanche main que lui tendait le jeune homme. La vieille femme fixa un regard aimant sur sa petite-fille, et retomba sur son oreiller. Elle resta quelque temps silencieuse. Les jeunes gens s'assirent au pied du lit.

— Te serait-il arrivé quelqu'accident, mon pauvre Jacques ? reprit-elle bientôt.

— Rien ou presque rien, ma mère.

— Sont-ce mes yeux qui deviennent mauvais ou mes idées qui se troublent ? Cependant jamais je n'ai senti mes idées plus nettes ni ma vue plus claire ; et il me semble voir tes habits tachés et ta figure écorchée. Puis, tu es en retard !

— C'est un tout petit accident de voyage. A la station du chemin de fer, je n'ai pas pu trouver de voiture particulière, il m'a fallu monter dans une sorte de grand tilbury qui amène les voyageurs du chemin de fer à Azelonde. Le conducteur ne se pressa pas de partir. Il me paraissait avoir une pointe d'ivresse. Il voulait, disait-il, attendre un autre train. Nous partîmes enfin ; j'étais seul et je me plaçai à côté de lui. Il marcha avec une lenteur désespérante, et malgré mes observations qui allèrent jusqu'à la menace, je ne pouvais le décider à passer devant un cabaret sans s'arrêter. Bientôt sa manière de conduire, ses conversations avec les passants, et divers autres indices me portèrent à supposer qu'il n'était pas aussi ivre qu'il voulait me le faire croire. Je soupçonnai que tous les détails de sa conduite se rattachaient à un plan arrêté d'avance, et dont le but était de m'empêcher d'arriver jusqu'ici. Par qui était-il poussé, ou quel était son intérêt ? Je ne sais.

— C'est bien étrange ! murmura la vieille dame.

— Je le surveillai attentivement. Je vis clairement qu'en haut de la montagne de Grimberville son ivresse prenait un développement rare. Il faisait faire à son cheval et à sa voiture les plus inexplicables évolutions. La pente, vous le savez, est très-rapide. Plusieurs fois il s'était approché de la rampe comme s'il voulait choisir un endroit convenable pour y faire tomber son tilbury. Sur mon observation, il s'était éloigné, mais en continuant toujours sa marche en zig-zag. Enfin, il s'approcha brusquement du bord de la route; la voiture se pencha sur le talus, haut d'à peu près deux mètres. Je saisis mon conducteur et le tenant sous moi, je me laissai glisser jusqu'au bas du talus, où j'arrivai sans trop savoir comment, mais après avoir amorti le choc au détriment de mon compagnon, sur lequel je tombai. Je me relevai prestement. Le drôle sans autre mal, je l'espère, qu'un étourdissement, restait étendu au fond du fossé. La voiture était restée à mi-côte, accrochée à un vieux tronc, sur lequel, sans doute, mon habile conducteur avait compté pour retenir lui et son tilbury, quand j'en aurais été expulsé. Le pauvre cheval abattu sur son train de derrière cramponnait ses pieds de devant au bord de la route. Je grimpai au bord du talus, — un exercice qui me sembla bien nouveau, ma bonne mère, — j'essayai en vain de dégager le cheval. La nuit était venue; je pris dans la voiture un petit sac de nuit, et, tête nue, car je n'avais pu retrouver ma casquette de voyage, je me dirigeai vers une grande ferme que j'avais aperçue à quelque distance avant la tombée de la nuit. On me reçut assez mal; on m'assura pourtant qu'on ne tarderait pas à aller voir s'il y avait moyen de dégager la voiture à Pierre Decaen. Je ne voulus pas attendre, et me fiant à mes vieux souvenirs, je me jetai à travers champs.

Mais la nuit était noire, les routes sont changées depuis seize ans ; quelques vieilles granges ont disparu, de nouvelles fermes ont été bâties, je m'égarai plusieurs fois et je tombai dans bien des ornières.

Enfin me voici. J'étais si heureux de vous voir, ma bonne mère, que j'avais oublié ces légers accidents, et la fâcheuse figure que devaient faire, conclut-il en adressant un grave sourire à la jeune fille, des vêtements de Paris sous une couche de boue normande.

— Je suis contente que tu sois venu, mon pauvre Jacques ! dit la vieille dame ; oui, il fallait que tu vinsses, quand cela aurait dû te coûter un bras. Je sais que tu es homme sage, tu as un cœur noble et bon. J'ai vu tout cela en toi, mon enfant. Depuis plus de seize ans que tu m'as quittée, tes lettres fréquentes ne m'ont rien caché de ta vie et m'ont persuadée que tu es resté, dans ta nouvelle et dangereuse position, tel que je t'ai connu jadis. Je me fie à ta bonté, à ton dévouement, à ta sagesse !

— Ma mère, ma bienfaitrice bien-aimée, ma seule amie ! s'écria Jacques en se levant, vous savez que vous pouvez compter sur moi en toute chose et par-dessus tout. Ah ! si je pouvais mettre un peu de mon sang dans vos veines, et partager avec vous les années qui me restent à vivre !

— Je le sais, mon enfant. Si Dieu le permettait, j'accepterais volontiers six mois de ta vie. Car moi, quoique tu ne me fusses rien quant à la parenté, moi, au temps passé quand ton père et ta mère ont quitté ce monde, j'aurais bien aussi donné de mon sang pour le petit-fils de Charles. Et c'est peut-être parce que je t'ai souvent pressé sur mon sein, que tu es devenu, de chétif, un beau et fort garçon comme te voici.

Elle lui jeta un sourire tout rempli de fierté maternelle et retomba sur son oreiller.

— Toi, mignonne, dit-elle en se relevant bientôt après, tu es aussi douce et bonne; mais tu vas être bien *amignonnée* et bien flattée, bien trompée, car tu es jolie et tu seras bien riche. Promets-moi de respecter Jacques comme un frère aîné. Promets-moi de ne rien faire d'ici à six mois sans le consulter. Jure-le sur ce médaillon, qui renferme les cheveux de ta mère et les miens, et n'oublie pas que nous serons toutes deux là-haut, où je vais la rejoindre, et où nous ne détacherons plus de Dieu nos regards que pour les jeter sur toi. Jure-le, mignonne! Ah! je sais ce qu'il m'a fallu de larmes et de prières pour obéir à mes parents, et détacher mon cœur de la pensée de Charles!

— Je le jure bien volontiers, bonne mère, dit Rose en pressant le médaillon sur ses lèvres. Puis, avec un mouvement charmant, elle se retourna, s'approcha de Jacques et lui présenta son front. Embrassez-moi, mon sage frère, dit-elle avec un sourire fugitif.

Jacques tressaillit, puis sourit doucement et approcha ses lèvres du front qu'on lui tendait.

— Et venez tous les matins, continua Rose en fixant sur lui son regard ferme et candide, embrasser le front de votre petite sœur.

— Jusqu'à ce que tu lui offres tes lèvres, s'il plait à Dieu, ma mignonne.

— Ah! grand'mère, fit la jeune fille en rougissant. Puis se penchant sur la vieille dame, elle lui dit à voix basse :

— Vous n'êtes pas bonne, grand'mère. Comment voulez-vous que je le respecte comme un frère, si vous lui persuadez qu'il doit être mon mari? Comment voulez-

vous que je lui obéisse, si vous lui dites de m'aimer? C'est lui qui m'obéira alors.

— Déjà si savante, petite! déjà raisonneuse en pensant pour la première fois à l'amour!

Madame Deslins secoua la tête.

— Jacques, mon ami, reprit-elle, dans six mois Rose aura dix-huit ans; ce sera le temps voulu pour être émancipée. Promets-moi que tu resteras ici durant ces six mois; que jamais, pour n'importe quelle cause, tu ne t'absenteras, fût-ce pour un jour!

Jacques fit un mouvement, ses joues devinrent pâles. Il réfléchit pendant une minute, puis passant la main sur son front, et la posant sur son cœur comme pour y comprimer un douloureux battement, il répondit d'une voix altérée, mais avec un accent de conviction sincère :

— Je vous le jure, ma mère.

La vieille femme leva son regard; ses lèvres s'agitèrent en murmurant une prière fervente et reconnaissante. Puis elle prit une lettre sous son oreiller.

— Voici, dit-elle à Jacques, une lettre que j'aurais confiée je ne sais à qui, si tu n'étais pas venu. Rose, donne-moi cette grande enveloppe qui est là sur la cheminée. Tiens! Mets cette lettre dedans, cache-la avec ce cachet qui vient de ta mère et que tu portes toujours suspendu sur ton sein. Bien. Maintenant, Jacques, je te confie cette lettre. Elle contient le repos de ma conscience. Tu la garderas jusqu'à l'expiration des six mois que tu dois passer ici. La veille du jour où ils expireront, tu viendras montrer à Rose que son cachet est intact, tu ouvriras la lettre, tu la lui liras, et vous ferez ce qui est recommandé.

Jacques prit la lettre et la serra dans son portefeuille.

— Maintenant, mignonne, va te reposer. La vue de

Jacques m'a donné des forces; va, ne crains rien; je te promets que je reverrai encore le jour. Toi, mon Jacques, étends-toi dans ce fauteuil, là, près de moi; dors pendant quelque temps, tu dois être fatigué. Moi, j'ai à prier; c'est moi qui te veillerai. Dans trois heures, je t'appellerai, car j'ai encore à causer avec toi.

Rose s'éloigna. Jacques s'assit dans le fauteuil que venait de quitter la jeune fille. Les regards brillants que la mourante jetait çà et là, et qui semblaient chercher autour d'elle les ombres de la vie future, rencontrèrent pendant quelque temps les yeux de Jacques fixés sur elle avec une tendresse touchante. Puis ces yeux se fermèrent, et la tête du jeune homme glissa sur le dos du fauteuil. Un sourire furtif anima les paupières de la vieille dame, et ses lèvres s'agitèrent avec un redoublement d'activité.

Quelque temps après, une porte s'ouvrit, la Pésière s'avança silencieusement. En voyant Rose absente et Jacques endormi au pied du lit de madame Deslins, elle fit un pas en avant comme si elle voulait se précipiter vers le jeune homme. Un regard sévère de sa maîtresse l'arrêta d'abord, puis l'appela.

— Je sais tout, dit madame Deslins à voix basse. Tu as voulu le faire tuer pour l'empêcher de venir ici. Pourquoi le hais-tu?... Prends garde que je ne te maudisse avant de mourir!

— Vous n'avez point raison de me dire du mal, répondit la Pésière à la façon normande, c'est-à-dire sans répondre; car pour vous et pour mademoiselle Rose, je me jetterais bien dans le feu.

— Prends garde, Eugénie. Tu n'es pas loin de la mort, toi non plus. Et tu sauras bientôt comme c'est bon de n'avoir rien sur la conscience au moment de paraître devant le Juge.

Eugénie ne répondit rien. Elle serra les lèvres, et se retournant du côté opposé à celui où Jacques était étendu, elle sortit la tête haute.

V

Vers la fin de la nuit Jacques se réveilla. La vieille dame le regardait avec une douce pitié.

— Pauvre Jacques, lui dit-elle, je crois bien que je t'ai imposé un grand sacrifice, en te demandant de rester six mois ici?

— Ne pensez pas à cela, ma mère.

— J'y ai pensé. Je vois que tu seras malheureux. Mais peut-être trouveras-tu une compensation. D'ailleurs il le faut. Tu apprendras à connaître Rose et tu verras le besoin qu'elle aura de toi. Ses yeux sont fermés encore à toute expérience de la vie; ses pensées lui viennent de moi; quand je ne serai plus là, sa nature se développera en liberté. Que deviendront sans direction et sans conseils son cœur aimant et tyrannique, son âme bonne mais obstinée, son caractère sensible mais ombrageux? Si j'avais eu le temps je t'en aurais fait une femme charmante. C'était mon rêve. Promets-moi, mon enfant, de ne pas l'oublier.

Jacques s'inclina.

— Mais je ne veux ni son malheur ni le tien.

La vieille dame garda un long silence.

— Oui, je suis bien heureuse que tu sois venu, reprit-

elle. Vois-tu la pauvre petite à la tête d'une très-grande fortune? Tant de domestiques à diriger! tant de grosses affaires à comprendre! Ils vont nommer pour son tuteur Isaae Deslins, un eousin de mon mari. C'est un vilain homme, rusé, âpre au gain. Il a un fils, Jouin; on veut qu'il épouse Rose; il ferait le malheur de la pauvre enfant. Si tu n'étais pas venu, j'aurais donné quelque droit sur les affaires de Rose à Prudent Lemien, un autre habile coquin; ils se seraient neutralisés l'un par l'autre. Ils vont sans doute se réunir contre toi. Mais tu es un homme. Ce n'est pas tout. La femme d'Isaac Deslins est une huguenote fort zélée. Je crains son influence sur Rose; mais tu seras là. Tu es resté un bon catholique, n'est-ce pas?

Jacques s'inclina en souriant, et, lui prenant la main, il la serra tendrement.

— Maintenant laisse-moi me reposer encore un peu.

La vieille femme, aidée par Jacques, s'étendit dans son lit et resta une heure les yeux à demi fermés.

— Ne l'oublies pas, Jacques, dit-elle en reprenant brusquement la parole, parmi les grandes gens d'Azelonde, il n'y en a que trois sur qui tu puisses compter un peu, bien peu : M. le curé, un digne homme, mais trop réservé; M. Boisselle, le notaire, un honnête homme, mais trop timoré; M. Crochemore, le médecin, un vieil impie, bonhomme, mais trop égoïste. Tu vois bien, mon Jacques, il y a encore de l'honnêteté en ce monde; mais on dirait que c'est le devoir de l'honnêteté de marcher craintivement et comme enchaînée. Peut-être que tout le bien que te feront ces honnêtes gens, ce sera de ne pas te faire de mal. Oh! Seigneur Jésus! si je n'y laissais pas des enfants que j'aime, comme je vous remercierais de m'enlever de ce méchant monde! A part quelques heures passées à prier pour mon pauvre Charles, ton grand-

père, à embrasser mon fils, ma petite-fille et toi, j'ai eu une triste vie. Mais j'ai toujours mis votre loi devant mes yeux, Seigneur!

— Vous allez vous fatiguer, ma mère! Ayez confiance en moi. Ce que vous m'avez dit me suffit. Je devinerai le reste. N'est-ce pas mon métier? continua-t-il avec un léger sourire. Et si tout le canton d'Azelonde est contre moi, vous savez bien que c'est aussi mon métier de batailler, et contre des personnages auprès desquels les grandes gens d'Azelonde ne sont que des mouchérons.

— Ah! tu verras. Le taureau est plus fort que mille abeilles et pourtant... Ah! tu verras ce que c'est que mettre le poing dans la ruche. Pauvre Jacques! mais il le fallait! Laisse-moi te parler encore. Il y a deux personnes que j'estime, c'est M. Candil, le maire d'Azelonde, et M. le comte de Bosqueney, et tous deux vont devenir tes ennemis. Pourtant non, M. de Bosqueney ne cherchera pas à te nuire. C'est un noble homme, mais trop indifférent aux choses de ce temps-ci. Tu vois, toujours l'honnêteté vaine et sans force! Il y a encore mademoiselle d'Azelonde. Pauvre et charmante fille! noble cœur! si jeune et déjà si éprouvée!... et son frère, et Rose... A la grâce de Dieu! C'est peut-être la punition et la compensation que la Providence veut!... Dans six mois, toi, Jacques...

La vieille femme remua les lèvres, mais sans émettre une parole intelligible, et elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller.

Jacques, inquiet, se pencha vers elle; un signe de tête vint le rassurer et la malade lui dit :

— Je n'ai pas perdu le sens, non... Mais j'ai passé en vain toute ma vie à tâcher de voir clair là-dedans. A cette heure, va-t-en dans le parc, reprit-elle au bout d'un in-

stant, cela te fera du bien ; je t'enverrai bientôt Rose. Je veux maintenant ne plus penser qu'à Dieu. Ah ! sois bon et doux pour elle. Tâche qu'elle t'aime et te respecte, afin qu'elle ne soit pas seule quand je ne serai plus là.

Jacques sortit.

Les deux jeunes gens passèrent presque toute la journée ensemble ; mais affligés et abattus, ils échangèrent peu de paroles.

M. Crochemore vint voir madame Deslins dans le courant de l'après-midi ; en sortant il ne dissimula pas que la bonne dame n'avait plus guère qu'une heure à vivre.

La gravité des circonstances avait retenu tout le monde à la maison. La cuisine se remplit de sanglots. Maître Sénateur, encouragé par les larmes du petit goujard, se faisait remarquer entre tous par le grand déploiement de son mouchoir à carreaux rouges. Pour la première fois depuis bien des années, les gens du château furent mal renseignés sur le temps qu'il ferait *l'en demain*. Le pauvre Sénateur avait oublié les nuages, et il laissa le vent sauter à l'est sans songer à la joie qu'éprouveraient les plantes frileuses en se voyant débarrassées de leur couverture.

Nous avons oublié de dire que le digne homme était un jardinier frénétique.

La Pésière seule, au milieu de ces marques bruyantes d'affliction, se tenait silencieuse. Ses yeux secs, sa physionomie froide, plus austère que jamais, et ses lèvres contractées, lui donnaient une apparence saisissante au milieu de tous ces fronts penchés, de ces yeux attendris et de ces lèvres entr'ouvertes par les soupirs.

M. le curé, qui était venu donner à sa vieille amie le dernier adieu et les dernières consolations, sortit à son

tour, et la Pésièrre monta à la chambre de la malade.

Celle-ci était seule: On voyait aisément que la mort approchait; les pommettes de ses joues avaient pâli et l'éclat de ses yeux s'était éteint.

— C'est toi, Eugénie? dit-elle.

— Oui, madame.

— Tu n'aimes pas Jacques?

— Non.

— Tu ne veux pas le respecter?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne veux point aimer un homme dont j'ai méprisé le père pour mari, ni respecter un homme dont la mère a été comme ma servante.

— Prends bien garde à ce que tu feras.

— Ah! madame, pour vous et pour mademoiselle Rose je me couperais les bras; mais Jacques, je mourrai en le haïssant.

— Dieu veuille alors que tu ne meures pas de male mort! Va dire à tous ceux qui sont dans la cuisine de monter.

Quelques instants après tous les domestiques étaient réunis dans la chambre de la vieille dame.

— Je m'en vais mourir, mes enfants... Tais-toi, Sénateur, je n'ai pas le temps de répliquer. Vous êtes presque tous de vieux serviteurs. Depuis des années vous vivez ensemble à côté de moi. Vous êtes de braves gens; moi, j'espère que j'ai toujours été une bonne maîtresse pour vous.

Le sanglot qui sortit à ces mots de toutes les poitrines couvrit la voix de madame Deslins.

— Oni, je l'espère, reprit-elle, et on trouvera dans mon testament un souvenir pour tout le monde, à chacun selon ses mérites.

Les larmes coulèrent plus pressées, mais la douleur resta silencieuse, comme il convient à une douleur qui entrevoit une ombre de consolation.

— Ma petite-fille Rose va devenir la seule maîtresse, la maîtresse absolue ici. Vous continuerez de bien faire, comme si j'y étais. Vous, les hommes, vous serez honnêtes et laborieux; vous, les filles, vous serez sages; vous n'irez pas aux rondes du dimanche, et vous n'écoutez les amoureux que pour mariage. Il est venu ici, hier soir, un jeune homme; je le considère comme mon enfant. Je veux qu'il soit ici comme chez lui, qu'on lui obéisse comme au frère aîné de mademoiselle Rose. Vous me promettez tous que vous lui obéirez!

Un *oui* étouffé se fit entendre.

— Vous me le promettez, n'est-ce pas?

On entendit deux *oui* sonores. C'était maître Sénateur qui venait de brûler ses vaisseaux domestiques et son fidèle disciple qui avait suivi courageusement son exemple. La Pésière jeta sur son mari un regard sombre; mais à chaque jour suffit son mal, pensa le bonhomme.

— Mon vieux Sénateur, tu vas devenir ici presque le maître. N'oublie jamais que tu es un homme, et que j'ai mis en toi ma confiance.

Le vieillard baissa la tête sans répondre, mais le goujard se promit qu'il lui rappellerait souvent ces paroles.

— Maintenant, mettez-vous tous à genoux, que je vous bénisse!

La vieille dame croisa ses mains tremblantes, leva les yeux au ciel, et dit d'une voix haletante :

— Mon Dieu! bénissez la maison et tous ceux qui l'habitent. Éloignez d'elle le péché, les maladies et l'incendie. Sainte Vierge, appelez le bonheur sur ceux qui sont bons, et le repentir en ceux qui sont méchants. Seigneur, ne

faites pas retomber sur les enfants et les serviteurs la faute des pères et des maîtres! Mes enfants, mes enfants, adieu! Souffrez la vie patiemment. C'est pour cela que je m'en vais heureuse.

La moribonde retomba sur son lit, et chacun s'éloigna silencieusement.

Madame Deslins était morte une heure après la scène que nous venons de raconter.

VI

Rose, accompagnée de plusieurs vieilles femmes du bourg, resta toute la nuit à prier auprès du cadavre de sa grand'mère. Jacques vint aussi passer quelques heures dans la chambre mortuaire, au grand étonnement des vieilles femmes. Quel était ce beau jeune homme venant ainsi remplir un devoir qui est presque exclusivement filial? Vers la fin de la nuit, la jeune fille s'approcha de Jacques et lui dit :

— Vous devez être bien fatigué. Si ma grand'mère eût vécu, elle vous eût envoyé reposer, et je dois faire ce qu'elle eût fait elle-même.

Un sanglot lui coupa la voix. Le jeune étranger lui tendit les mains. La jeune fille leva les yeux sur son visage; elle vit de grosses larmes sortir de ses paupières rougies; elle mit ses mains dans les siennes et s'écria en sanglotant :

— Ah! c'est moi qui perds tout! J'ai peur des jours

qui vont venir. Que deviendrai-je, seule, au milieu de cette vie que je ne connais pas?

— Seule! Et moi, m'oubliez-vous déjà?

— Vous! dit Rose en secouant la tête, vous, vous êtes bon et vous avez l'expérience; mais vous êtes jeune!

Elle détourna la tête, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues tirées.

— Allez, reprit-elle. Nous ne nous verrons pas dans le courant de la journée. Vous êtes ici chez vous; je l'ai dit à Eugénie. Demain, — et un nouveau sanglot s'échappa de ses lèvres, — demain, c'est vous qui conduirez ma grand'mère au cimetière, et le premier de tous. C'est la dernière recommandation qu'elle a faite; et je veux, quoi qu'on puisse dire, qu'elle soit exécutée.

Elle baissa la tête et alla reprendre sa place au pied du lit mortuaire. Le jeune homme sortit.

Il passa cette journée dans une solitude profonde. La fatigue des derniers jours lui fit sentir le besoin du grand air. Il parcourut le parc, le parterre, la chênnaie, tous les lieux qu'il s'était fait une grande fête de revoir. Mais quoique la journée fût belle et toute pleine des premières émanations du printemps, il lui sembla que tout ce paysage était enveloppé comme d'un voile de deuil. Il remit à plus tard cette revue de ses souvenirs d'enfance et vint dans le parterre s'asseoir, sous les pâles rayons du soleil de mars.

Des réflexions graves, quelques-unes tristes et inquiètes, occupèrent son esprit, et il se dit qu'il avait, en promettant de rester six mois à Azelonde, pris un engagement téméraire, dangereux peut-être.

Un grand nombre de gens du bourg vinrent au château, et l'étranger produisit sur tous un sentiment analogue à celui qui avait troublé les vieilles femmes la nuit

précédente. Quel était cet homme jeune, beau, élégant, inconnu de tous, et qui semblait être au château comme chez lui? La plupart se contentèrent de jeter sur lui ce regard curieux et défiant avec lequel les paysans et les petits bourgeois interrogent tout ce qui est étranger. Pour plusieurs autres, il fut un objet de grand souci.

Mademoiselle Rose Deslins, la plus jolie fille et la plus riche héritière du canton, mademoiselle Rose, sans expérience, au milieu d'affaires très-importantes, devenait pour longtemps le centre de tous les regards, le but de beaucoup de manœuvres. Tout ce qui se rattachait à elle allait acquérir une extrême importance.

Ce personnage mystérieux, remarquable d'ailleurs à tous égards, et qui tombait au château d'Azelonde comme dans son domaine, ce personnage était évidemment destiné à être l'incident principal de la révolution produite en Azelonde par la mort de madame Deslins.

Plus de trente personnes demandèrent à la Pésièrre quel était cet *horsin*, cet homme, ce bourgeois, ce monsieur, ce personnage. La Pésièrre répondit à la plupart des questionneurs en haussant les épaules. Cette réponse manquait de renseignements précis, mais la Pésièrre passait pour n'être pas aisément forcée à faire ce qui lui déplaisait.

Elle ne répondit clairement qu'à trois personnes, à Jouin Deslins, à Sylvain Candil et à Paul d'Azelonde. A tous trois elle fit la même réponse : « C'est le mari de mademoiselle Rose. » Mais cette réponse identique produisit sur chacun des trois individus une impression fort diverse.

Jouin, grand et large garçon de vingt-cinq ans, à la physionomie insouciant, aux cheveux d'un blond pâle,

aux joues d'un rouge ardent, aux pieds puissants, aux mains velues, Jouin répondit :

— C'est point vrai ! Je vais toujours aller avertir ma mère. Elle empêchera bien ce mariage-là, puisqu'elle m'a empêché de me marier avec mademoiselle Lemien pour me garder à Rose.

Sylvain Candil pâlit et laissa tomber sur la Pésièrre un regard triste et profond. Puis, sans ouvrir les lèvres et sans jeter un second coup d'œil sur l'étranger, il quitta le château, la tête penchée et le cœur battant à tout rompre.

Paul d'Azelonde avait tressailli. Ses lèvres se serrèrent ; un éclair de haine farouche traversa ses yeux rouges ; il fit un pas vers l'inconnu, puis, jetant un éclat de rire, il dit à la Pésièrre :

— Ils ne sont pas mariés encore, n'est-ce pas ? Ils ne se marieront pas sur le cercueil de la vieille dame, n'est-ce pas ?... Bien... ce mariage-là ne me paraît pas écrit dans le ciel, Pésièrre.

Il partit en ricanant, après avoir lancé un coup d'œil insolent sur l'étranger. Celui-ci, qui lui avait jeté un regard pénétrant tandis qu'il traversait le parterre, était retombé dans ses réflexions.

Le petit goujard, sur le conseil de maître Sénateur, était venu se mettre à ses ordres. Le jeune homme l'avait envoyé au bourg avec la commission de retenir une chambre à l'hôtel de Rouen et de prendre des informations sur son bagage. Ce bagage était arrivé à Azelonde, escorté par le voiturier, contusionné, mais non blessé.

La poste du soir apporta une lettre volumineuse adressée à M. X..., chez madame Deslins, à Azelonde. L'inconnu réclama cette lettre comme lui étant destinée, et

sur l'ordre de mademoiselle Sampy, la directrice, on la lui remit.

Il déchira l'enveloppe, sous laquelle se trouvait une lettre ainsi adressée :

A Monsieur,

Monsieur le comte Marc de Raallemon.

(Au soin de son valet de chambre.)

Cette lettre, d'une petite écriture aiguë, irrégulière et sautillante, s'exprimait ainsi :

« Savez-vous bien, mon cher Marc, que je vous trouve aussi fou que feu l'abbé de Lestrade, qui s'en alla dire des *oremus* latins aux Chinois, qui n'en pouvaient mais, et qui, pour le remercier, taillèrent sur lui comme en plein drap. Il avait vingt bonnes mille livres de rente, et, par la faveur du pavillon de Marsan, où il était du dernier mieux, la chance d'être prochainement crossé, mitré et de se promener en bon carrosse et en habit violet dans les rues de Moulins ou de Châlons. Vous voici parti, vous aussi, chez les Chinois. Affaires de famille, me direz-vous; très-bien! Devoir de reconnaissance; à merveille! Nécessité d'une vieille amitié! Dieu vous bénisse, Dieu vous bénisse! Il n'y a qu'un cri par tout Paris pour se plaindre de vous.

» Ah! vous vous persuadez que c'est affaire à un homme de votre volée de s'en aller tout bourgeoisement s'agenouiller au lit de mort d'une vieille embéguinée, sous le prétexte qu'elle vous a fourni votre premier abécédaire! Si c'est là votre sagesse, vous serez toujours un pauvre diplomate.

» Croyez-vous donc, monsieur le romantique, que c'est

sur le chemin d'Azelonde que vous trouverez un poste de premier secrétaire d'ambassade? C'est excédant de travailler à faire ressortir les talents des jeunes gens de ce temps-ci! Ils ont tous quelque chose qui sent le marchand du coin, et se jettent tous dans le sentiment. Et qui conduira le monde, s'il vous plait, si les hommes politiques donnent dans les vertus bourgeoises? Croire aux préjugés dont on se sert pour conduire la foule, n'est-ce pas couper la branche sur laquelle on est assis? Allez au diantre, monsieur mon parent, et restez à planter des choux dans votre chienne de bourgade.

» Savez-vous ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci? c'est que votre collègue à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, ce diplomate à la guimauve, ce sot d'un faquinisme risible, le vicomte de Cagnolles, pour dire son nom, triomphe en cette occasion. Si ce marquis de Mascarille avec ses tendresses de grimace, vous enlevait la très-riche, très-excentrique et fort jolie veuve madame Leclerc, sur laquelle je compte pour redorer l'écu des Raallemont; si votre dadais de vicomte, aussi sot que le fut jadis son père que je détestais, vous ruine dans l'esprit de cette belle veuve, vous aurez ce paquet-là sur le nez, et, vraiment, moi, je vous déshériterai. Heureusement, l'infante, exaspérée contre vous par votre départ précipité, l'infante a disparu, emmenant l'oncle *Bête*, on ne dit pas où, mais au moins dans un endroit où Cagnolles ne l'a pas suivie, car ce matin encore son bavardage m'a donné la nausée.

» Savez-vous un lieu où vous êtes raillé sans miséricorde, je vous le dis tout net, c'est au ministère des affaires étrangères. J'y fus le jour même de votre départ, qui était hier, pour voir le dessous des cartes à propos de votre incartade. Je trouvai le secrétaire du ministre

pâmé sur la lettre que vous lui avez écrite en quittant Paris. Il me fit les lamentations de Jérémie sur le tort que votre absence allait vous faire, en un temps où le roi peut vous appeler d'un moment à l'autre, et au moment même où nous sollicitons pour vous, contre la tribu des Cagnolles, ce poste de premier secrétaire. « — Je ne saurais comprendre, monsieur le baron, me dit ce sage secrétaire, qu'un homme qui a l'honneur d'être de votre famille, qui fut élevé par vous dans les hautes traditions des Talleyrand, des Castelreagh, des Pozzo, ait pu m'écrire cette pauvreté! Ne prétend-il pas que tout doit céder à un devoir de famille! Comment peut-on espérer voir entrer dans cette noble école politique, — dont vous êtes, monsieur le baron, un des plus renommés représentants, — un homme qui ignore qu'un diplomate n'a qu'une famille, l'Etat, et ne doit céder qu'à une seule considération, la raison d'Etat? »

» Durant ce temps, moi, je mangeais des pois chauds. Quoique cela fût dit dans ce langage de pédant qui a envahi la France depuis tant de discours parlementaires, je fus obligé de convenir, en enrageant, que le fond du discours était inattaquable et que vous raisonniez pantoufle.

» Je m'engageai à vous faire voir au doigt et à l'œil que vous aviez mis le poing sur le nez au bon sens.

» Avant de clore ce manuscrit, (qui ne vous suffoquera point par sa longueur, vu que je vous ai habitué à un déluge d'écriture), je veux vous dire, tout sérieusement, que vous m'avez joué un tour horrible en partant ainsi malgré moi, malgré tout, et votre intérêt et ma satisfaction, malgré mon égoïsme qui réquerait votre présence pour ma distraction, malgré mon amour-propre qui réquerait votre aide pour jeter ce Cagnolles dans le fossé.

» Je ne vous parle point de mon amitié, vous savez que pour moi c'est un mot qui représente uniquement un préjugé, une habileté ou une duperie; et de même que je ne vous ai jamais demandé de reconnaissance, de même je ne vous ai jamais promis mon amitié. Je vous dis donc de revenir, non point que je sèche sur pied du désir de vous voir, mais parce que votre intérêt y est; et parce que, tout étant une pure comédie en ce monde, il pourrait me tomber dans l'esprit qu'au fond, et à tout compter par le menu, vous m'êtes devenu plus ennuyeux qu'agréable.

» Dès lors, comme nous ne tenons par aucun autre lien que celui de notre intérêt et agrément réciproque, je pourrais vous dire, avec une révérence courtoise : Mon cher Marc, vous êtes tombé en un furieux discrédit dans mon esprit; débattiez-vous dorénavant comme votre prudence le jugera bon; faites des entrechats dans les ambassades, ou des poèmes mélancoliques dans les bosquets d'Azelonde, moi je suis votre serviteur.

» **BARON DE BRIONVAL.**

» *P. S.* Revenez donc au plus vite; c'est le refrain de la chanson. »

Dans la soirée, l'intelligence tout entière d'Azelonde abandonna les affaires, les querelles domestiques, les commérages, les soucis de toute nature pour se jeter sur l'étranger qui régnait au château. Quel pouvait être cet inconnu? Quel droit avait-il d'être, à ce point, inconnu? Quel genre particulier d'insolence le poussait à insulter, par un si piquant incognito, les plus puissants esprits de ce pays? Pourquoi n'était-il pas un étranger comme les commis-voyageurs qui traversent de temps

en temps la bourgade? Et pourquoi, étant à ce point étranger, se trouvait-il établi au château comme chez lui? Comment y était-il venu? Qu'y faisait-il? Combien de temps y resterait-il? Ici l'imagination ne trouvait plus d'obstacles, et toutes les nuances des probabilités humaines étaient étudiées avec une ardeur insensée.

Quelques rayons de lumière arrivaient çà et là, soit du château, soit de la poste, soit de l'hôtel de Rouen. Mais c'étaient des rayons brisés, de lueur faible et de jets divergents. Ils servaient uniquement à exciter la curiosité; en la jetant dans de nouveaux syllogismes. Ces lueurs railleuses, comme des feux follets gambadant dans les brumes du soir, harcelaient les plus notables nouvelles du pays, les vieilles filles, les rentiers, les éloquents de cabaret, M. Hapsol, le pharmacien, et mademoiselle Sampy, la directrice des postes. Ces maîtres de commérage, courant çà et là à la piste de quelque lueur nouvelle, maintinrent le pays en fièvre jusqu'à une heure avancée de la nuit. A cette heure-là seulement, c'est-à-dire vers dix heures du soir, toutes les curiosités s'endormirent en se promettant pour le lendemain une fête incomparable.

VII

Le lendemain, dans l'église, quand on vit l'inconnu entrer et aller prendre la première place à côté du cerucuel, au-dessus de M. Isaac Deslins et de son fils Jouin, ce fut un frémissement universel. Il était entré par une

porte latérale, et sans embarras, le front haut, la physionomie calme, mais le regard voilé par une expression de douleur sincère, il s'était dirigé à la place qu'eût pu occuper le fils de la défunte. Les parents placés au premier rang avaient froncé les sourcils; les notables, qui venaient ensuite, avaient jeté sur les parents des regards inquiets. Le reste de l'assemblée avait été frappé de la démarche aisée de l'étranger. Les femmes avaient admiré l'élégance de sa toilette et avaient loué en elles-mêmes la sincérité évidente de sa tristesse.

M. le comte de Bosqueney se pencha vers son voisin, M. Boisselle, et lui dit un mot que le prudent notaire accueillit par un signe courtois d'indifférence. Maître Adonis Pinchinelle, qui se trouvait au bas de l'église, à côté de son esclave Braan Tubeuf, se dressa sur ses pieds et souffla tout bas au géant quelques paroles qui firent tressaillir celui-ci.

La messe des morts s'acheva. M. le curé vint donner l'absoute; puis, accompagné de ses deux vicaires, précédé de la grande croix et des enfants de chœur, et suivi par les chantres, il se mit en marche vers le cimetière, situé à une certaine distance de l'église.

Le cercueil fut saisi par huit matrones, et le cortège, qui se composait de presque tous les habitants du bourg, se déroula gravement.

L'inconnu marchait le premier, seul, tête nue, les yeux rougis, le front penché et paraissant indifférent à tous ces regards qui le dévoraient.

On était au premier jour d'avril. La matinée était belle, l'air frais, le vent vif et *ravissant*. Le soleil, pâle encore, jetait ses rayons dans le ciel bleuissant. Il envoyait dans tous les cœurs ses premières joies; il caressait les fronts frileux, les têtes nues, les branches noires, et

annonçait à toute créature que l'aube de la vie et de la poésie se levait dans les champs après le long sommeil d'hiver,

Dans les vergers que côtoyait le cortège funèbre, tout dormait encore, les bourgeons et les fleurettes. Les feuilles mortes cachaient méchamment le soleil aux pointes de l'herbe nouvelle ; mais, dans les jardins, les primevères riaient au jeune printemps, et dans la grande plaine normande, le blé grandissant développait ses larges tapis verts à côté des terres jaunes.

Jacques, tout préoccupé qu'il fût de sa tristesse, ne pouvait s'empêcher de songer à cette jeune et vivante poésie qui encadrait le cortège de la mort. Cette fraîcheur printanière, ce nouveau soleil parlaient à ses sens excités par les émotions des derniers jours et réveillaient en son cœur mille rêveries champêtres que sa vie mondaine lui avait fait oublier.

Cette harmonie de la vie et de la nature contrastait avec ces chants remplis d'une poésie puissante, idéale et lugubre, qui priaient pour sa vieille amie et pleuraient sur elle en l'accompagnant à la tombe. Ces chants lui parlaient vivement aussi. Son cœur, tantôt serré, tantôt détendu, écoutait, en gémissant et en espérant, la chanson du printemps et la mélodie austère des psaumes de David, que la voix grave des chantres jetait au loin dans les plaines d'Azélonde.

« Seigneur, écoutez ma prière et que mes plaintes viennent jusqu'à vous ! Ne détournez pas de moi votre visage ! En quelque jour que je souffre inclinez votre oreille vers moi ; en quelque jour que je vous appelle, exaucez-moi sans tarder, Seigneur ! Car mes jours se sont évanouis comme la fumée, et mes os se sont desséchés comme le bois brûlé.

» J'ai passé les nuits dans la veille, et je suis devenu solitaire comme le passereau sur un toit ; j'ai mangé la cendre avec le pain, j'ai mélangé mon breuvage avec mes larmes, en voyant votre indignation ; car, après m'avoir élevé, vous m'avez jeté à terre, et mes jours s'évanouissent comme une ombre, et mon corps est devenu faible comme l'herbe coupée. »

Puis l'harmonie du printemps venait chasser du cœur de Jacques les tristesses émues par cette sombre poésie. Son imagination voyait le feuillage épais naître sur ces branches desséchées ; elle entendait les chants des oiseaux dans ces mornes vergers ; le chèvrefeuille parfumerait ces haies d'épines, les buissons de roses s'élèveront dans ces jardins que colore à peine la naïve primevère, et dans ces champs muets retentiront les chansons joyeuses de la moisson.

Il songeait de nouveau à celle dont il ne verrait bientôt plus même le cercueil. Elle avait été sa mère et sa seule amie ; auprès d'elle seule il avait pu ouvrir son cœur tout entier, se réfugier pour fuir un instant sa vie factice, toute de ruse, de politique et de beaux semblants ; à elle seule il avait pu montrer ce qu'au fond de lui il y avait de poésie, de simplicité, de naïveté. Il se voyait désormais entièrement solitaire, et son masque allait être pour toujours collé à son front. Par quoi remplacerait-il dorénavant cette correspondance qui avait été depuis seize ans la plus grande partie de sa force, de sa vertu, et la plus douce activité de son âme ? Il sentait une douleur poignante lui étreindre le cœur, et ses larmes coulaient !

Le cortège suivait, pour se rendre au cimetière, le chemin qui conduisait d'Azelonde à Etretat, et qui, à quelques lieues du bourg, allait rejoindre la route royale de Paris au Havre. Au moment où le convoi quittait l'église,

une voiture de voyage achevait de monter la côte de Grimberville; elle s'avancait au grand trot dans la longue plaine qui précédait Azelonde, et dans laquelle le cortège funèbre ne tarda pas à se déployer.

Une femme de chambre et un domestique sommeillaient sur le siège de derrière de la voiture; l'intérieur était occupé par une jeune femme et un vieillard. Ce dernier avait cette physionomie de diplomate sans intelligence, cette figure à la fois digne et inerte que l'usage du monde et les habitudes d'une existence inactive et luxueuse donnent aux gens d'un esprit borné. M. Béthencourt avait été député, il était décoré.

La jeune femme qui était assise en face de ce personnage, au milieu de riches fourrures, de journaux et de brochures, présentait avec lui le plus parfait contraste. Tout en elle respirait je ne sais quoi de brusque, de sémillant, d'irréfléchi. C'était, en effet, comme l'écrivait M. de Brionval, la très riche et très excentrique veuve, madame Leclerc, nièce de M. Béthencourt.

La beauté de la matinée avait permis de tenir ouvertes les glaces de la voiture; les échos du lugubre chant arrivèrent bientôt jusqu'à la jeune femme; elle se pencha à la portière et donna ordre qu'on arrêtât sur un des bas côtés de la route,

— Eh bien ! oncle Bête, dit-elle de ce ton de voix métallique qui semble faire ressortir chacun des mots prononcés, me direz-vous encore maintenant que je suis une folle ?

L'oncle Bête la regarda avec défiance et essaya de comprendre à quoi cette question pouvait se rattacher.

— Oui, reprit-elle; et gémirez-vous encore, comme vous le faites depuis deux jours, sur la bizarrerie qu'il y a à voyager en voiture, quand le chemin de fer existe;

à aller aux bains de mer au commencement d'avril, et surtout dans une ville de bains qui n'est qu'un village ? Vous auriez même voulu indiquer qu'Étretat n'existe pas et que Alphonse Karr qui a découvert ce hameau n'est pas un géographe renommé.

L'oncle Bête se prépara à répondre.

— Mon oncle, je sais ce que vous allez me dire, ainsi c'est inutile. Vous allez me répondre que vous n'avez pas dit un mot, ni fait le moindre geste. Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas d'autre moyen de s'explimer que la parole et les gestes ? Il est évident que si ce voyage vous avait plu, vous auriez été, comme je l'ai été moi-même, en extase, et vous m'auriez remerciée deux cents fois d'avoir eu l'idée de quitter Paris.

— Evidemment, ma nièce...

— Non, je vous en supplie, soyez franc, et quand vous n'êtes pas content, dites-le, criez-le, hurlez-le !

— Ma nièce...

— Eh bien, soit ! puisque vous voulez discuter, discutons. Mais c'est vraiment fâcheux, oncle Bête, que vous soyez si amoureux de la discussion. A part cela, vous êtes un oncle très-passable. Votre ruban rouge vous donne l'air d'être mon mari, un vieux mari ridicule dont je me moque, et cela pose bien une jeune femme.

— Evidemment, ma nièce...

— Entendez-vous ces chants qui s'approchent ! comme cela est grave et sonore ! comme cela parle au cœur ! Vous, cela ne vous touche pas, vous avez l'âme blasée, pauvre oncle Bête ! Mais si vous aviez le moindre sentiment artistique, ne vous froteriez-vous pas les mains avec un bonheur infini, à la pensée que vous allez voir passer devant vos yeux un enterrement de village, un véritable enterrement, un enterrement vivant, non pas

sur un tableau ou dans un roman, mais dans le pays même; un convoi avec des chantres qui chantent du nez et qui ne sont pas payés pour cela, avec un curé qui ne parle que patois, avec des parents qui croient qu'il est encore de bon ton de pleurer, et avec tout le pays rassemblé, de vrais Normands dans leur costume des dimanches. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je suis venue aux bains de mer au mois d'avril!

— Evidemment ma nièce; mais pour quelle raison, sur quelles conséquences, d'après quelles considérations, évidemment, avez-vous été amenée?...

— Comment, amenée! mais vous faites exprès de m'exaspérer, oncle Bête, et il n'est pas possible que vous ne compreniez pas une chose si claire. Voyons, croyez-vous que vous auriez pour cent mille francs un enterrement comme celui-là à Paris?

— Ma nièce, évidemment, le transport de tous ces paysans coûterait quelque argent.

— Ah! mon Dieu, vous me rendez folle! Voyons, croyez-vous que si nous étions venus aux bains de mer au mois de juillet, nous aurions vu cet enterrement?

— Mais...

— Comment! Est-ce que vous vous imaginez que ces gens auraient conservé leur enterrement trois mois pour attendre vos caprices, et que vous n'auriez en qu'à leur faire savoir : M. Béthencourt, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien député, vous prie de lui faire l'honneur de lui garder cet enterrement; il serait heureux que le curé, les chantres, les assistants et le mort voulussent l'attendre à un quart de lieue de leur village; il passera dans quelques mois.

— Evidemment; mais cependant...

— Bien; alors vous vous imaginez que ces indigènes

vont s'amuser à mourir, au jour le jour, en guise d'entout-cas, afin que le jour où il plaira à M. Béthencourt, ancien député, de passer dans leur pays, ils soient assurés de lui fournir un mort et un enterrement.

L'oncle Bête n'était pas absolument convaincu, mais cette argumentation serrée avait troublé le fil de ses idées, et il ne savait plus de quoi il s'agissait.

— Allons, je vois que vous comprenez maintenant l'intérêt qu'il y a à venir aux bains de mer au mois d'avril, je vous pardonne.

Et, se penchant vers lui, elle lui offrit son front que le chevalier baisa avec tendresse et dignité.

— Maintenant, oncle Bête, voici la tête de la fête qui approche ; j'espère que vous la regarderez avec attention puisque c'est un plaisir que vous me devez.

Elle laissa passer le clergé avec assez de gravité. Mais la physionomie des chantres, leurs cols de chemise hauts et pointus, et les collets gras de leur redingote qui paraissaient, malgré les chapes, au-dessus des rochets, l'air important du bedeau, et l'emportement musical de l'ophicléide, cela lui donna un profond mépris pour le personnage qu'on enterrait. M. Béthencourt avait mis sur son visage toute l'ironie qu'il avait pu trouver au fond de son intelligence. Cette momerie religieuse était trop comique, évidemment.

— Ah ! mon Dieu ! mais non, c'est impossible ! Oncle Bête, dites-moi, je vous en supplie, quel est ce monsieur ? Oui, celui-là qui marche tout seul, la tête baissée ?

— Mais oui, évidemment, c'est M. le comte de Raallemont, secrétaire d'ambassade.

— Mais c'est impossible.

— Officier de la Légion, évidemment, d'Honneur.

— Mais c'est impossible.

— Commandeur de l'ordre de Charles III.

— Mais comment pourrait-il être ici ?

— Chevalier et commandeur...

— Et cependant je ne puis me tromper ! oh ! c'est trop fort ! Comment cet homme qui me fait la cour froidement, il est vrai, — mais ça ne fait rien puisqu'on disait que c'était pour m'épouser, — il me quitte le jour où il devait me mener à un bal d'ambassade, et c'est pour venir faire le tambour-major à la tête d'une tribu de sauvages ; pour conduire gravement un troupeau de gens qui ont la taille de leur redingote au milieu du dos ! Et quelles bottes ! Mais voyons, mon oncle, rassurez-moi, est-ce M. de Raallemont !

— Evidemment, ma nièce, ce ne saurait être lui, évidemment, mais c'est lui. D'après quel accident, révolution, aventure, est-il venu dans ce pays ?

— Et moi qui avais quitté Paris brusquement pour le punir ! Il est parti avant moi ! C'est moi qui suis la dédaignée ? Je le déteste ! Mon oncle, nous allons nous arrêter au premier cabaret, et je veux que vous écriviez à votre vieux singe, le baron de Brionval, qu'il ne viendra plus chez moi.

— Mais, ma nièce !

— Ah ! mon Dieu ! quelle est cette charmante jeune femme ! Mon oncle, je vous en supplie, regardez-la ? Elle est mille fois plus belle que moi et aussi distinguée ? Tenez, celle qui est là, presque à la tête des femmes ; et sa toilette est de si bon goût ! Ah ! je comprends, c'est par amour pour elle qu'il est venu parmi ces indigènes ! C'est indigne !

Et des larmes, de vraies larmes, coulèrent de ses yeux.

— Eh ! bien, non ; je l'aime plus que jamais, mainte-

nant, et je ne veux pas qu'il épouse cette belle dame. M'aimez-vous bien, mon oncle ?

— Mais sans aucun doute, ma nièce ; ne vous ai-je pas donné, évidemment, mille preuves...

— Eh ! bien, je vous rends votre héritage que vous m'avez promis. Vous êtes bien conservé. Nous allons retourner à Paris ; j'irai me jeter au pieds de mon parrain ; il est ministre, il peut bien me faire cadeau d'un pair de France. Je lui dirai de vous nommer à la pairie, et vous viendrez demander cette jeune fille en mariage.

— Sans doute, ma nièce, évidemment, la pairie ! mais une jeune fille...

— Ah ! soyez tranquille, je vous protégerai, et je vous assure bien que je la forcerai à n'aimer que vous ! Cela sera bien fait, et lui apprendra à ne pas ressembler à toutes ces paysannes qui sont affreuses avec leurs coiffes noires. Je resterai veuve ; je vous ferai mon héritier, et j'adopterai vos enfants, mon pauvre oncle Bête ; ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Et prenant son front dans ses mains, elle recommença à pleurer.

VIII

Les dernières personnes du cortège venaient de passer ; le cocher se préparait à reprendre sa course.

— Attendez ! lui cria la jeune veuve ; eh ! là, vous, monsieur, le petit bossu !

Ceci s'adressait à notre ami maître Adonis Pinchinelle,

qui avait généreusement consenti à bolter tout seul à la queue du convoi et avait envoyé son esclave Braan mugir en laïque, à titre d'apprenti chantre, à côté de l'ophicléide.

Notre ami fit la sourde oreille; il ne voulait point passer pour un bossu... Peut-être ne l'était-il pas.

— Eh ! là, monsieur le boiteux ! cria de nouveau madame Leclerc.

Cette fois notre maître se retourna, avec colère pourtant. Mais la vue des yeux humides de la jeune femme le toucha. Il se dit que c'était beau de pleurer au convoi d'une étrangère. Cela faillit le réconcilier avec les gens de Paris. Puis, il était une sorte d'artiste, il s'approcha et jeta un regard intelligent sur les riches choses que contenait la voiture. Madame Leclerc était, elle aussi, frappée de l'aspect de cette bizarre figure. Les rides de ce petit visage maigre, à la peau jaune et collée sur les os, indiquaient évidemment un âge avancé; cependant les cheveux, les favoris, les sourcils étaient absolument noirs; ces sourcils, fort épais, ombrageaient des yeux bruns, vifs, aigus, d'une rare pénétration.

— Pourquoi ne répondez-vous pas quand on vous appelle, s'écria M. Béthencourt, qui avait le plus profond mépris pour les peuples sauvages.

— A coup de langue, écu d'oreille, répondit maître Atorni, après avoir fixé son regard pénétrant sur l'oncle Bête. Je ne suis point un bossu.

— Mais vous ne pouviez errer, vous tromper, puisque vous étiez seul sur la route quand on vous a fait l'honneur de vous appeler.

— Vère, répondit le paysan, quand vous êtes dans les rues de votre ville et que votre voisin se met à sa porte pour vous demander des nouvelles du temps, s'il vous

disait : « Eh là ! *coqcidrouille* (1) qu'est-ce que dit le vent ? » Je voudrais bien savoir si vous lui répondriez.

— *Coqcidrouille* ! évidemment, murmura M. Bethencourt épouvanté de la sottise de ce paysan, *coqcidrouille* !

— *Coqcidrouille*, répéta madame Leclerc en éclatant de rire, c'est un joli mot.

— J'en dis bien d'autres, dont je ne prends point argent ! Et maître Pinchinelle s'éloigna en souriant.

— Eh ! monsieur, dit la jeune femme, ne voulez-vous pas vous arrêter et répondre à une question ?

— *Vère*, vous êtes brillante comme une *gelée barbelée* (2) au temps de mars. J'ai toujours aimé les belles femmes, moi.

— Dites-moi donc, demanda madame Leclerc en souriant, quel est l'individu qui marche seul en tête du convoi ?

— *Aré*, vous ne pouviez mieux vous adresser. Il n'y a peut-être dans le pays, à cette heure, que moi et M. le comte de Bosqueney qui le connaissions bien.

— Eh ! quel est le nom de ce personnage ?

— Mais c'est Jacques Ràmont, en dà ! s'écria maître Atorni d'un ton triomphant.

— Jacques Ràmont, dites-vous, mais c'est impossible !

— *Vère*, c'est bien lui. J'ai connu son père ; il y a eu un grand *hantiment* (3) entre nous.

— C'est bien étrange. Et c'est donc quelqu'un de ses parents qu'on enterre, à ce Jacques Ràmont ?

— Nenni, mais c'est tout comme, car madame Deslins...

— Deslins ! s'écria M. de Béthencourt, évidemment,

(1) Prétentieux.

(2) Gelée blanche.

(3) Habitude de camaraderie.

mais c'est le nom de votre grand'mère, ma nièce, qui était d'une famille cauchoise.

— Mon oncle, vous êtes horrible aujourd'hui avec vos parents ! Il s'agit bien de cela ! Deslins disiez-vous !

— Oui, la bonne madame Deslins, du château d'Azelonde. C'est elle qui a élevé Jacques comme son fils. Et c'est heureux pour lui. Sans elle, il serait resté un *huron* comme tous les jeunes gens du pays. Il est le premier à son enterrement, et ça lui est dû.

— Et pourquoi ce Jacques Ràmont est-il habillé mieux que tous les gens de ce village ?

— Parmenda, Azelonde est un bourg et non un village, vrai comme je ne suis pas un bossu. Pourquoi il est mieux habillé ? continua le vieillard, en fixant sur la jeune femme ses yeux malins ; chacun, quand il a gagné honnêtement son argent, en fait ce qu'il veut ; et si Jacques aime à le dépenser en achetant de beaux habits plutôt que d'aller au cabaret, chacun se *doucine* comme il lui plaît. Moi je suis comme lui, — et il tendit un pan de sa redingote neuve — j'aime les beaux habits.

— Madame Deslins, reprit la jeune femme dont la figure était devenue sérieuse, a-t-elle des filles ?

— Nenni ; mais une petite fille, mademoiselle Rose, jolie et bonne, et la plus riche du pays. Ah ! il va y avoir un grand *caliberda* (1) en Azelonde entre les fils à marier.

— Jacques Ràmont ! Jacques ! et c'est mademoiselle Rose que nous avons vue à la tête des femmes, à l'enterrement.

— Mais non ; c'est mademoiselle Berthe d'Azelonde, la fille de feu le vicomte d'Azelonde, la descendante des anciens seigneurs et châtelains du pays.

(1) Trouble, bruit.

— Et, répliqua madame Leclerc avec vivacité, dit-on dans le bourg que ce jeune homme doit épouser mademoiselle d'Azelonde ?

— Jacques Râmont, mademoiselle d'Azelonde ? s'écria le vieillard en éclatant de rire, *vère*, c'est comme si je vous demandais en mariage pour moi.

— Ce paysan, évidemment, devient insolent, murmura l'oncle Bête.

— Comment vous appelez-vous ? demanda madame Leclerc.

— Atorni, ou pour parler parisien, Adonis Pinchinelle, maître bourrelier, au bourg d'Azelonde.

— Adonis, évidemment, Pinchinelle, répéta l'oncle Bête.

— Bien, dit la jeune femme. Vous ne paraissez pas un sot, quoique vous ayez une singulière apparence.

— Pierre en puits n'est pas pourrie, répliqua le vieillard, et le sens et la beauté ne s'attèlent point à la même voiture.

— A merveille, et merci du compliment, monsieur Adonis.

— Ah ! madame, il y a des exceptions, s'écria le paysan en regardant sournoisement l'oncle Bête, et on voit des hommes qui sont bien laids et qui sont pourtant bêtes,

— Bien, bien ; venez bientôt à Étretat, ma voiture aura besoin de réparations. Vous demanderez madame Leclerc ; nous parlerons de Jacques Râmont ; et vous m'apprendrez des proverbes, car vous paraissez en avoir une belle collection.

— Ah ! oui, ma belle dame, car, ainsi qu'on dit :

Ce qui s'apprend au ber
Ne s'oublie qu'au ver.

Il s'éloigna. La voiture reprit sa route.

Quand la dernière pelletée de terre fut jetée sur le corps de madame Deslins, la masse des assistants regagna à pas lents la porte du cimetière; les autres stationnaient près des tombes voisines, préoccupés des faits et gestes de l'étranger. Celui-ci essuya ses yeux, se retourna et s'éloigna d'un pas rapide. Il se trouva bientôt à côté d'un grand vieillard, au port roide, qui s'arrêta et dit en saluant courtoisement :

— Monsieur de Raallemont, les journaux m'ont parlé souvent de vous. Il y a eu de fréquentes alliances entre les Raallemont et les Bosqueney; je suis fier de cette parenté en songeant à vous. Je me ferai l'honneur d'aller vous visiter, et je serai heureux de vous recevoir à Bosqueney.

Il s'inclina et se détourna légèrement; après l'avoir salué silencieusement, l'étranger continua sa route.

Quelques pas plus loin, un individu d'une stature gigantesque se détacha d'un groupe, s'approcha et dit d'une voix presque anxieuse :

— Monsieur Jacques Râmont, me reconnaissez-vous ?

Jacques s'arrêta, regarda fixement le géant, puis un sourire erra dans ses yeux rougis, et tendant la main :

— Abraham Tubeuf, mon vieux camarade ! s'écria-t-il.

— Ah ! vous m'avez donc reconnu ! s'écria le paysan en lui serrant les mains avec énergie.

— Ce n'est pas sans peine ; vous êtes devenu grand comme un chêne. Vous viendrez me voir, Braan !

— Saint Braan, si j'irai ! Et la Justice donc ! Ah ! que je suis aise, dit-il en allant presque en dansant rejoindre ses camarades.

A quelques pas de la porte du cimetière Jacques vit

Atorni, arrivant au plus vite. Le vieillard s'arrêta et se campa en face du jeune homme :

— Jacques, lui dit-il, il y a eu entre votre père et moi un grand *frérage*, vous en souvenez-vous ?

— Si je m'en souviens ! Vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie, maître Atorni.

— C'est bien ça. Il est mort jeune, le pauvre homme, car la vie ne l'a pas amignonné. Moi, me voilà toujours éveillé comme un chat qu'on fouette.

— Vous êtes toujours burrelier au coin de la rue Bretainneville ?

— Allons, vous n'avez rien oublié, je vous revaudrai ça, parmenda !

— Merci, maître Atorni. Je me promets d'aller vous voir. Maintenant on m'attend au château d'Azelonde.

— Allez, Jacques. La jeunesse aime la jeunesse ; les morts avec les morts, les vifs à la *tostée* (1). Pleurs de jeunesse c'est pluie d'été ; et le soleil ne sèche point les blés mûrs plus vite que l'amour ne sèche les yeux des jeunes filles.

Il envoya un sourire cordial au jeune homme, qui ne put s'empêcher de rougir, et tous deux continuèrent leur route en sens inverse.

Arrivé à la porte du cimetière, Jacques se retourna ; il vit tous les regards fixés sur lui. Toutes les physionomies qu'il put distinguer lui parurent hostiles, hargneuses ou froides. Il porta la main à son chapeau, salua et s'éloigna.

— Oui, se dit maître Atorni, en le regardant partir, le pauvre n'a que trois amis dans le pays : M. de Bosque-ney, moi et Braan ; tout le reste va lui tomber sur les

(1) A la fête.

bras. Il connaît la ville, il ne sait plus le patois, il ne sait point non plus ce que c'est que d'être en aversion à tout un pays, à qui on veut enlever la plus jolie fille et la plus riche. Oui, il y aura un joli *caliberda*. Savoir ce que nous pourrons faire pour lui contre les plus grandes gens du canton ! Après ça, qu'est-ce qui me dit qu'il aura jamais l'audace de penser à mademoiselle Rose. Cette belle dame qu'est-ce qu'il y avait donc qui l'intéressait tant à Jacques ? Est-ce qu'il aurait été son domestique ? Et qu'est-ce qui lui faisait penser à mademoiselle Berthe d'Azelonde à propos de Jacques Ràmont. Pauvre diable ! il eût mieux valu pour lui rester dans son Paris ! Mademoiselle d'Azelonde et Jacques Ràmont ! Quelles drôles d'idées ils ont ces Parisiens !

DEUXIÈME PARTIE .

LE FRÉLON DANS LA RUCHE

I

Le soleil était levé depuis une heure à peine. Déjà triomphant dans son ciel blanchâtre, il rejetait par delà l'horizon les nuages dorés qui lui avaient servi de langes, et il forçait les brumes matinales à se réfugier dans les bois.

Le petit vallon de la Justice répandait discrètement ses parfums dans les brouillards pendus aux arbres qui l'entouraient de toute part ; Juin, le seigneur bien-vêtu, comme disent les paysans, étalait sur le sol du vallon, sur les bords du petit ruisseau sur toutes les flèches des coteaux boisés, les bandes vertes, les paillettes rouges et jaunes et les boutons blancs de son riche vêtement.

La grande ferme, bâtie sur le haut du coteau de la Prévôté, envoyait les bruits de son reveil jusqu'au fond de la vallée. Les vaches, attachées dans la mesure, appelaient en beuglant la servante qui allait les traire et le goujart qui devait, en changeant leurs entraves, leur donner une plus ample pâture; les brebis, enfermées jusqu'à ce que la rosée fût dissipée, bêlaient sourdement dans la bergerie; le coq, en battant des ailes pour éblouir son sérail, jetait les notes de son chant clair qui bondissaient d'arbre en arbre jusqu'au fond des taillis sombres où les oisillons chantaient leur prière du matin. Le petit ruisseau grondant contre les angles des cailloux, courait rejoindre les bouquets d'aunes qui fermaient l'extrémité occidentale de la vallée, et les oiseaux, distraits de leurs débats domestiques par les chants du coq, montaient en bandes jusqu'au sommet des plus hauts arbres pour pousser contre lui des clameurs irritées.

Ce vallon, situé à plus d'une demi-lieue du bourg d'Azelonde, était entouré de tous côtés par une ceinture de collines boisées. A son extrémité orientale, la maison d'un des gardes de la forêt d'Azelonde montrait son toit bleu au milieu d'une *measure* (1) encadrée de grands chênes. Le petit ruisseau venait baigner l'un des côtés de la *measure*, les chênes des deux autres côtés touchaient aux premiers arbres du bois, et l'entrée de cette *measure* regardait le petit vallon, long d'un kilomètre, large dans sa plus grande surface d'environ trois cents pas. Quand les bruits de la ferme se taisaient, la maisonnette semblait être à mille lieues du monde habité.

Jacques-Marc de Raallemon avait été vivement frappé du caractère sauvage que présentait la vallée; cette soli-

(1) Le verger au milieu duquel la ferme cauchoise est bâtie.

tude fraîche et parfumée l'avait séduit, et se trouvant, comme nous allons le voir, fort mal à l'aise au milieu du bourg d'Azelonde, il avait désiré venir se réfugier dans le vallon de la Justice. Cela avait souffert peu de difficultés, la maison et la forêt appartenant à mademoiselle Rose Deslins. Il s'y était établi deux mois avant l'époque où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire un mois après son arrivée dans le pays d'Azelonde.

Il avait amené avec lui, pour le servir, Onésiphore, le goudard du château d'Azelonde, et à titre de garçon jardinier, Giamet (petit Guillaume), le jeune paysan amoureux, que nous avons vu déjà dans la cuisine de madame Deslins.

À l'heure matinale où nous nous trouvons, tout semblait dormir encore dans la maisonnette. Bientôt pourtant les volets de bois qui fermaient la fenêtre du grenier furent entr'ouverts avec précaution ; une portion de figure se laissa entrevoir, puis les deux volets furent repoussés et la face ronde d'Onésiphore apparut. Il se pencha en avant, interrogea d'un regard inquiet le vallon et les bois, et quitta la fenêtre.

On le vit bientôt se montrer sur le seuil de la porte d'entrée. Il inspecta attentivement la petite place en terre battue qui était devant la maison ; puis il courut d'un pas rapide vers le jardin, qui se trouvait à la gauche, entre l'habitation principale et l'écurie.

La porte de ce dernier bâtiment ne tarda pas à s'ouvrir. Giamet sortit, se frotta les yeux, se détira les bras en bâillant, puis levant la main droite vers les derniers nuages blanchâtres qui s'enfonçaient derrière les arbres.

— Brouillard du matin, bon temps pour le pèlerin, dit-il. Il fera beau. C'est Marine qui viendra ce soir au bourg pour les provisions, et je la reconduirai jusqu'au château,

puisqu'aussi bien il faut que je rende compte à la Pésière de tout ce qui se passe ici.

Il sauta en faisant claquer ses doigts, rentra dans l'écurie et en sortit bientôt en amenant un beau cheval noir.

— Allons viens donc, Noiraud ; tu te fais bien prier aujourd'hui.

Le cheval, en effet, dressait les oreilles, ouvrait les naseaux et regardait devant soi d'un air effaré.

— Allons, viens, je dis, bête ingrate ! tu sais bien pourtant que je n'ai point la main lourde et que je t'étrille toujours en pensant à Marine depuis le jour que je l'ai menée sur ta croupe à la foire d'Eclairimtot.

Il attacha le licol du cheval à un anneau de fer et commença à l'étriller en chantant une ronde ; mais il s'interrompit bientôt lui-même.

— *Vère*, Noiraud, tu vas en avoir, maudit ! Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui ? Ah ! Noiraud, tiens ! je te l'ai promis.

Et il donna un coup du dos de l'étrille au cheval, qui baissa les oreilles d'un air humble.

— Pauvre bête ! murmura Giamet ; il a l'air plus effrayé que méchant.

Et il reprit sa chanson, mais il s'interrompit de nouveau.

— Voyons, là, mon pauvre Noiraud ; qu'est-ce qu'il y a donc ? Est-ce d'avoir été accroché hier ? d'avoir eu une roue cassée, d'avoir vu ton maître jeté hors de la voiture ? Ça n'est point glorieux pour toi, je le sais, mais qu'est-ce qu'on peut faire contre une diligence ? Eh ! non, ce n'est point ça, n'est-ce pas ?

Il entra dans l'écurie, en sortit presque immédiatement, et, regardant sournoisement autour de lui, il cria :

— Oui, c'est un *huard* (1), pour sûr. Le trou de l'écurie, qui est juste contre la tête du pauvre Noiraud, est encore agrandi ! Ah ! pauvre bête, les sorciers t'en veulent, et les revenants viennent toutes les nuits te tourmenter. J'ai grand regret de t'avoir battu.

— Et ! Giamet ! dit une grosse voix qui sortit de derrière la barrière de la mesure, à qui en as-tu donc si matin ? On t'entend d'un quart de lieue chanter et soupirer.

— C'est toi, Braan ! veux-tu entrer ?

— Non, je suis pressé. Viens ici à la *barre* que je te parle !

— *Vère*, dit Giamet, en s'avançant vers l'entrée de la mesure, je chantais en pensant à quelqu'un, je criais très fort parce qu'il fait beau, — un beau temps pour voyager, Braan — et je plaignais ce pauvre cheval, qui est tourmenté toutes les nuits par les *huards* ; ils ont fait un trou dans la muraille, et ils vont le rendre furieux.

— Les *huards* ? dit Braan, en jetant un regard inquisiteur sur Giamet.

— Ah ! oui, les *huards* ! dit Onésiphore en paraissant à côté d'eux. Je l'ai vu cette nuit le *huard* ; il est venu couper nos groseillers. Hier, il avait coupé les pommiers. Avant-hier, il avait dévasté le jardin potager. Il est presque aussi grand que maître Braan, le *huard*. Et tiens, Giamet, je viens de mesurer ses pieds, crois-tu qu'un revenant ait des semelles avec de clous ?

— Oh ! dit Braan, couper les groseillers, les pommiers, dévaster le potager. Il faudra que j'en parle à maître Atorni.

— Ce n'est point tout, maître Braan, reprit le goujard.

(1) Un revenant.

Mercredi dernier, au matin, j'ai trouvé le chien de garde mort dans sa niche. Giamet a dit que c'est qu'il avait peut-être bien mangé des herbes malfaisantes. Mais maître Sénateur, à qui j'en ai parlé dimanche, dit que c'est mal d'attaquer ainsi les herbes du bon Dieu, et qu'il n'y a point dans nos pays d'herbes venimeuses. D'ailleurs les bêtes ont reçu un don pour savoir celles qui ne leur feraient point de bien. Et ça me fait bien peine, maître Braan, parce qu'on empoisonnera aussi mon pauvre Minos vous savez, ce bon chien de chasse que M. Marc aime tant.

Le géant était tombé en une sorte de rêverie en entendant les révélations du jeune garçon. Il jeta encore un regard inquisiteur sur Giamet, que ce regard décontenait évidemment. Puis, après avoir passé la main sur son front, il saisit d'un mouvement brusque les deux montants de la barrière, brisa la corde qui les liait à leur extrémité, et entra dans la mesure.

II

— Tiens ! j'ai cassé le lien, dit Braan ; je n'y pensais point, j'étais distrait. Bah ! ce sera une occasion pour en mettre un plus solide. Va te promener dans le jardin, petit goujard, et regarde, comme si de rien n'était, d'où viennent les pas et où ils vont. Giamet, continua-t-il, quand l'enfant fut parti, tu en sais sur tout cela plus que tu ne veux en dire !

— Moi je ne sais rien sur tout ça, reprit Giamet avec brusquerie ; je suis ici pour soigner le cheval, et je le soigne ; le reste...

— Le reste te regarde aussi, et quand on mange le pain d'un homme, on lui est attaché, ça se doit, oui, c'est la justice ! Parleras-tu maintenant !

— Je ne parlerai point. Je ne sais rien. Que chacun se mêle de ses affaires.

— Vois-tu, reprit Braan, j'aime M. Marc. Nous avons été élevés ensemble (en ce temps-là on l'appelait Jacques) il était pauvre comme moi et doux comme un ange et joli comme une jeune fille, et je l'aimais parce que il avait l'air triste et qu'il était délicat commè un roseau plié dans les mares. Maintenant, il est riche ; maître Atorni dit qu'il est parmi les grandes gens ; et je le croirais bien car moi qui n'ai jamais eu peur de rien, quand je lui parle le cœur me bat ; il me semble que je parle au roi. Mais il n'est point devenu *grandier* ; il me serre la main comme au temps passé, il ne me voit point une fois sans me sourire, et quand il me regarde, ça me fait le même effet que s'il me disait : « Tu es un bon et brave garçon, mon vieux Braan. » Alors je me rappelle qu'un jour, quand il avait six ans, je l'ai battu, sans raison, pauvre petit, moi grand lâche, et j'aurais envie de pleurer et de me faire donner des coups de pieds par un goujard,

— Pourtant, dit Giamet, tout le monde le déteste. Excepté peut-être M. le curé, M. de Bosqueney, mademoiselle Rose, maître Atorni et toi, il n'y en a pas un dans tout Azelonde qui ne le haisse à la mort. On le pile-rait comme de la farine. Et les grands et les petits, et les femmes et les enfans, s'il pouvaient lui cracher à la figure, ils donneraient bien chacun un sou pour ça. Et on dit de lui bien des vilaines choses.

— Tais-toi, Giamet, s'écria Braan, tandis que son visage se colorait, n'en dis pas plus : j'ai peur de mal faire quand j'entend tout ça. Oh ! la justice ! Quel mal a-t-il jamais fait à quelqu'un ? Qu'est-ce qui donne plus aux pauvres ? Quel service ou qu'elle honnêteté a-t-il refusés depuis trois mois ? Toi qui le sers, est-ce qu'il t'a jamais dit un mot de méchanceté ? Mais, tu le sais bien, tout vient de la jalousie et de la mauvaiseté.

Le géant souffla bruyamment et reprit :

— Les grands du pays lui en veulent parce qu'il n'a point été se mettre à deux genoux devant eux, et les petits parce qu'il a l'air tranquille et la tête levée, et qu'il ne se soucie point des commérages. On dit qu'il oublie son père, sa mère, la bonne Sophie, qui était couturière, et sa jeunesse ; on dit que c'est un faux, un menteur et un charlatan (ils disent ce mot-là, que maître Atorni lui-même ne connaît point !), et on se moque de lui parce qu'il se fait appeler M. le comte, comme un seigneur. Eh bien ! maître Atorni dit qu'il ne sait pas bien, parce que la révolution a passé sur tout ça, mais son père lui a dit que les pères de Marc étaient des seigneurs. En surplus, on croit que Marc va épouser mademoiselle Rose ; les quatre plus puissantes familles du canton sont fâchées de voir leur échapper la plus riche fille de la contrée ; ce sont elles qui, par jalousie, ont commencé la haine contre Marc et qui l'entretiennent. Mais, je le jure, s'écria le géant en levant vers le ciel sa large main, s'il lui arrive quelque chose, il y aura des malheurs en Azelonde ; toi, le premier, je t'aplatirai comme un erapaud.

Le pauvre garçon jeta sur Giamet un regard humide, puis, comme par distraction, brisa un jeune arbre qu'il tenait à la main en guise de canne.

— Bon, murmura-t-il, je briserais tout aujourd'hui.

Bah! ce sera une occasion de choisir un bâton plus solide.

— Oui, tu as raison, Braan, c'est un brave homme, et il n'a fait que du bien. Mais qu'est-ce tu veux qu'on fasse? c'est bien embarrassant, va! Allons, assieds-toi là un instant, sur ce tronc d'arbre, là, au rebord du fossé; je vais tout te raconter.

Braan s'assit en tenant ses yeux ronds fixés sur le jeune paysan.

— Tu sais que j'aime bien Marine; c'est une folie! j'en deviens comme une bête.

— Oui, je sais bien. Moi aussi j'ai aimé une jeune fille. Mais elle est morte, et depuis lors je me suis dit : « Ça fait trop de douleur pour recommencer. »

— Donc, il y a deux mois, la Pésièrre m'a dit :

« — Veux-tu épouser Marine ? »

Je l'ai regardée en riant. Elle a continué :

« — Tu vas être le domestique de cet homme-là. Mais tout ce qui sera hors de ton service, tu ne t'en mêleras point; tu seras comme aveugle et muet, tu laisseras tout faire, et de temps en temps tu viendras me dire ce qui se passe chez lui. Si tu le fais, je te jure que dans six mois tu épouseras Marine. »

La Pésièrre est une honnête femme, qui ne ment point, et une maîtresse femme. J'ai dit :

« — Je veux bien. »

C'est peut-être mal; mais j'aime tant Marine! Et puis par moi-même je ne fais aucun tort à M. Marc.

— C'est bien, Giamet; maître Atorni te parlera, moi je ne sais point. Mais il me semble qu'il vaut mieux servir la maîtresse que la servante, mademoiselle Rose que la Pésièrre; et tu seras bien avancé quand M. Marc aura épousé mademoiselle Rose!

— Ah! ça ne se fera peut-être jamais. J'ai entendu là dessus des choses... La Pésière l'empoisonnera plutôt!

— Tu diras tout à maître Atorni. Tais toi, voilà le goujard. C'est un enfant honnête, mais c'est un enfant. Eh bien, petit?

— J'ai bien regardé, maître Braan; les pas viennent du bois, par là où la côte monte, vers la pleine d'Azelonde, et ils sont repartis par le même chemin après avoir beaucoup piétiné derrière l'écurie, à l'endroit du trou qui a été fait dans la muraille. Si j'osais, maître Braan, je voudrais vous dire quelques mots tous bas.

— Tu peux parler tout haut, petit; Giamet est un bon garçon.

— Je sais bien, mais...

— Ecoute-le, Braan, dit le garçon d'écurie, ça ne m'offense point.

— Venez ici.

Et l'enfant montant sur un tas de fagots se trouva à la hauteur de l'oreille de l'hercule normand.

— Voyez-vous, Braan, maître Sénateur m'a envoyé ici en me disant : « Veille bien, petit. Je crois qu'on lui veut du mal à ce brave garçon, et son père et moi nous avons été de rudes amis. Tu me diras ce qui se passe là-bas, ou bien à maître Atorni, ou à Braan, ce sont de braves gens. » Et maintenant, savez-vous ce que je crois, c'est qu'ils veulent...

— Qui, *ils*?

— Ça, je ne sais point. Mais ils veulent rendre le pauvre Noiraud furieux en le tourmentant toutes les nuits, afin qu'il s'emporte et qu'il cause un malheur.

Braan jeta un regard d'admiration au petit goujard, qui redressa la tête tout fier de sa perspicacité.

Le grand paysan baissa ensuite le front.

— Tu as dit dans le bois, du côté d'Azelonde.

— Oui.

— Bien. Je crois qu'il est temps ! N'en dis rien à personne !

— Ça ne me sera point difficile de me taire, répondit le goujard en riant, puisque je ne sais rien.

Braan haussa mystérieusement les épaules, et revint vers Giamet.

— Au revoir. Tu diras à M. Marc que maître Atorni, en compagnie d'un monsieur de Paris, l'attendra ce matin à neuf heures, là haut dans la plaine, à l'endroit où la grand'route de Fécamp coupe le sentier de Muretôt. Moi je m'en vais jusqu'à Ribertot-les-Bras-Longs, où il y a une partie de vieux bois à acheter.

Il partit en faisant un signe de tête au goujard et s'enfonça dans la partie septentrionale de la forêt.

III

Vers huit heures et demie, Marc de Raallemont sortit de la maisonnette, et, escorté d'un grand chien terrier au poil roux, il se dirigea vers la partie méridionale du bois. Arrivé sur la lisière, il s'arrêta un instant, se retourna et embrassa la petite vallée de son regard.

— Que cela est frais et joli ! murmura-t-il. Il me semble parfois que j'aurais dû, pour mon bonheur, vivre et mourir ici. Singulière destinée ! reprit-il après un instant de réflexion. Quand ce derviche, à Damas, me tira mon ho-

roscope, il me dit que mon étoile balançait entre la plus infime et la plus haute position, mais qu'elle avait toujours été l'ennemie des situations moyennes. Il disait vrai. Jardinier à Azelonde ou grand seigneur à la cour de France, c'est bien entre ces deux extrêmes que mon sort s'est agité.

Il secoua la tête et continua sa route à travers le bois.

Jacques-Marc de Raallemont était le descendant d'une illustre famille tombée, nous dirons plus tard comment, dans la misère depuis plusieurs générations. Il indiquait dans toute son apparence le mélange de la finesse patricienne et de la vigueur populaire. Sa stature était élevée, ses épaules larges, mais arrondies, sa taille un peu épaisse, mais souple et cambrée; ses mains, un peu fortes, présentaient, avec ses pieds d'une rare finesse, un contraste qui se retrouvait à un plus haut degré encore entre son cou vigoureux et les traits mignons de son visage. L'usage de la bonne société, l'activité constante d'une haute intelligence, l'exercice continuel de la volonté, l'habitude de traiter d'importantes affaires, avaient développé tout ce qu'il y avait de noble en lui. On remarquait dans le monde, non pas les quelques détails un peu vulgaires de son extérieur, mais l'aisance et la dignité de sa démarche, la distinction simple de son geste, et la fierté sereine de son port de tête.

Il avait de beaux cheveux blonds bouclés, de fins sourcils, des yeux d'un bleu clair, des oreilles mignonnes, de petites lèvres indécises, un visage rond, un teint frais et rosé. Un peintre eût accepté cet ensemble de traits pour représenter la poésie, la tendresse et la rêverie mélancolique. Mais la physionomie qui donnait la vie à ce masque était saisissante : on eût cru qu'un sourire continuel convenait bien à ces yeux et à ces lèvres, et cette phy-

sionomie était glacée. Un calme imperturbable condamnait ces jolis traits à une impassibilité presque absolue devant le monde. Cet œil d'un bleu si tendre était froid, presque immobile; il s'arrêtait rarement sur les yeux d'autrui; mais quand une fois il s'y était fixé, on ne pouvait plus le faire baisser, il ne s'en détachait que lentement et au moment où il le jugeait convenable.

Pour arriver à cette froideur, à cette fermeté, à cette impénétrabilité, Marc avait dû dépenser une incroyable puissance de volonté, car il est vrai que le pauvre garçon avait reçu de la douce Sophie, sa mère, une âme molle, poétique et tendre. Il tenait des paysans, ses ancêtres maternels, une nature hésitante, et les instincts abaissés et inquiets des derniers Raallemont ne lui avaient légué ni le sang-froid, ni la confiance en soi, ni l'audace insensée et, par là, puissante des familles habituées à commander. La suite de cette histoire nous montrera plus complètement d'ailleurs dans quelle mesure se trouvaient mêlés en lui les instincts des deux races auxquelles il appartenait, et jusqu'à quel point l'éducation avait aidé les uns à l'emporter sur les autres.

Notre héros n'avait pas tardé à arriver au carrefour où maître Atorni lui avait donné rendez-vous. Il se trouvait là à l'endroit le plus élevé du plateau qui domine Azelonde. Derrière lui, la colline boisée qu'il venait de monter descendait en pente raide jusqu'au vallon de la Justice. De ce côté, l'horizon était borné par la couronne verte qui ornait le front du mont de la Prévôté.

Mais de toute autre part, devant lui, à droite et à gauche, M. de Raallemont voyait se développer un plateau immense dont les derniers plans, à peu près verts, se perdaient à l'extrême horizon dans les ombres à peine bleues du ciel. Toutes les nuances du bleu et du vert se

détachaient de cette brume lointaine; les unes s'élançaient vers les hauts cieux, et venaient former sur la tête de Marc un dôme azuré d'une pureté merveilleuse; les autres, les nuances vertes, rampant sur la terre, venaient s'étendre jusqu'à ses pieds.

Le soleil, déjà brillant, mais encore doux et caressant, jetait sur cet immense tapis de verdure comme un voile diaphane parsemé d'un million de petites étincelles. Toutes les variétés de couleur se fondaient sous ce voile; les bordures disparates, les lignes brisées, les tons trop heurtés disparaissaient; l'herbe et le feuillage cessaient d'être, pour l'œil comme pour l'imagination, l'herbe et le feuillage, et devenaient la fraîcheur, l'éclat et l'harmonie. Les moissons, à peine mûres, n'appelaient pas encore la grande foule des travailleurs; et les insectes bourdonnants, les oiseaux jasant dans les pommiers, étaient les coryphées de la campagne presque déserte.

Les regards de Marc couraient d'un bout à l'autre de l'horizon. A gauche, la dernière propriété des vicomtes d'Azelonde, le château de Muretot, montrait sa masse rougeâtre; à droite, apparaissait la grande maison blanche que M. Candil avait fait bâtir au milieu de la plaine de Brettainneville. Au milieu, dans un plan plus rapproché, le bourg d'Azelonde, caché dans un pli de terrain, montait en amphithéâtre, par des degrés composés alternativement de massifs d'arbres et de toits bleus, jusqu'au château d'Azelonde, dont Marc apercevait distinctement l'aile droite. C'était là que demeurait Rose.

Bien souvent, aux premières matinées du printemps, il était venu dès l'aube à cette même place. Et tandis que tout chantait autour de lui l'amour nouveau, il était resté de longues heures perdu dans la contemplation de ce coin de l'horizon. Alors, le sourire de dédain qui volti-

geait sur ses lèvres lorsque son regard tombait sur la bourgade, se dissipait toujours quand son œil montait jusqu'à ce bouquet de grands arbres sous lesquels Rose l'attendait chaque matin. Mais aujourd'hui une expression plus marquée d'incertitude et de tristesse se peignait sur son visage à mesure que son regard se fixait plus longtemps sur le château.

Il poussa un léger soupir, et, tournant le dos à la plaine, il vint s'appuyer contre un des pommiers qui bordaient la route. Après avoir interrogé sa montre et constaté que maître Atorni était en retard, il se tint immobile, le regard perdu dans les taillis de la Prévôté.

Minos tourna vers lui sa tête hérissée; il fixa un instant sur son maître immobile ses yeux intelligents, et, après un léger grognement, il se coucha, en encadrant son museau entre ses deux pattes de devant. Bientôt il releva la tête, lança un regard vif dans le chemin pierreux qui descendait en pente douce et conduisait au hameau de Muretot. Minos flaira à plusieurs reprises de ce côté, et comme s'il eût saisi une émanation suspecte, il se redressa, regarda son maître, et alla se camper fièrement au milieu du sentier.

On entendit bientôt un bruit de roues, et une voiture découverte, d'un modèle antique, trainée laborieusement et au pas par un lourd cheval de labourage, apparut au bas de la petite pente. Sur le siège de devant, un valet au costume rustique sommeillait en lançant de temps en temps une interjection encourageante au gros cheval, qui la dédaignait. Le siège de derrière était occupé par une jeune femme voilée et par un jeune homme qu'on eût pu, à son silence et à son air maussade, prendre pour le mari de la jeune femme. Un gros chien loup, aux oreil-

les coupées et aux yeux rouges, courait en avant de la voiture.

C'était évidemment là le personnage suspect qui avait attiré l'attention de Minos. Celui-ci, immobile, la tête haute, le regard dédaigneux, laissa approcher le voyageur. Le chien-loup s'avança d'un air indifférent, et, sans pousser un grognement, sauta sur le griffon. Quelques gouttes de sang tombèrent de l'oreille de la pauvre bête qui poussa un cri de douleur. Mais c'était un chien brave et vigoureux qui avait étranglé plus d'un renard. Il sauta au cou de son ennemi, lui enfonça ses longues dents blanche derrière l'oreille et le renversa au milieu du chemin, où il le maintint, malgré ses hurlemets, en lui posant l'une de ses pattes velues sur l'épaule et l'autre sur l'œil.

— Hé ! là-bas ! vous ! cria d'une voix insolente le jeune homme de la voiture ; hé ! là-bas ! voulez-vous rappeler votre chien !

Marc leva tranquillement les yeux vers celui qui l'apostrophait ainsi, le regarda un instant avec sa physionomie impassible, et parut reprendre le cours de ses réflexions. Le jeune homme sauta hors de la voiture et s'avança vers lui.

— C'est à vous que j'ai parlé, dit Paul d'Azelonde.

— Je ne crois pas, répondit Marc.

— Et à qui donc aurais-je parlé ?

— Cela ne me regarde pas. J'ai compris à votre voix que ce n'était pas à moi que vous pouviez vous adresser. Je ne m'inquiète pas du ton qu'il vous convient de prendre pour parler à vous même, à votre chien ou à vos domestiques.

Le jeune homme fit un pas vers Marc, qui fixa sur lui son regard froid.

— Je ne vous ai pas interpellé par votre nom, c'est vrai, dit en ricanant le maître du chien-loup, mais quand on a tant de noms à sa disposition, on ne doit pas s'étonner que ceux qui vous parlent ne sachent pas lequel choisir.

— On me nomme Marc de Raallemont.

— Marc de Raallemont, je veux bien, répondit le jeune homme, exaspéré par la tranquillité dédaigneuse de son interlocuteur. Eh bien ! Marc de Raallemont, continua-t-il en frappant du pied avec violence, vous allez rappeler votre chien, ou sinon...

— Ou sinon ?

— Paul, vous avez tort, dit la jeune femme, qui était descendue de voiture ; c'est votre méchant chien qui a, comme toujours, commencé l'attaque ; et vous, mon frère, vous avez été moins que poli. Monsieur de Raallemont, continua-t-elle, tandis que Marc, ému par cette voix ferme et harmonieuse, se découvrait en s'inclinant, je vous prie de vouloir bien rappeler votre chien. Le méchant Loup a été assez puni ; du moins j'espère que vous le pensez ainsi.

— Viens ici, Minos !

Minos ouvrit la gueule, fit un bond en arrière, et vint à reculons vers son maître, sans perdre de vue son antagoniste. Mais celui-ci parut partager l'avis de sa maîtresse ; il alla la queue basse et en gémissant se réfugier derrière une des roues de la voiture. Minos fit une gambade en secouant ses oreilles, et quelques gouttes de sang volèrent sur Marc.

— Il serait digne de nous, mon frère, dit la jeune femme, que vous fissiez des excuses à monsieur pour l'injustice de votre procédé à son égard.

Le jeune homme haussa les épaules avec un geste impertinent, et tournant sur un talon, il alla silencieusement rejoindre la voiture.

— Permettez donc à mademoiselle d'Azelonde d'agir comme M. Paul d'Azelonde eût dû le faire.

Elle releva son voile, et montrant à Marc une noble et charmante figure :

— Je n'ose pas, monsieur, dit-elle, vous prier en mon nom d'oublier ce qu'il y a eu de blessant pour vous en tout ceci. Mais M. de Bosqueney, notre oncle, a l'honneur de vous connaître, si j'en crois du moins la façon cordiale dont il parle de vous, et je le prierai de nous excuser.

— Mademoiselle, répondit Marc en s'inclinant de nouveau, permettez-moi au contraire de ne pas oublier, j'y perdrais trop ; et laissez-moi espérer que M. le comte de Bosqueney ne prononcera votre nom que pour me donner l'occasion précieuse de me rappeler respectueusement à votre souvenir.

Le visage de mademoiselle d'Azelonde se couvrit de rougeur ; elle salua et se dirigea vers la voiture. Marc l'accompagna le chapeau à la main, et quand il l'eut vue assise, s'inclina profondément tandis que Paul criait avec colère au cocher :

— File, lourdaud, ou bien je vais t'apprendre comment on mène un âne !

Le paysan cingla violemment le vigoureux boulonnais, qui partit au petit trot.

IV

Marc revint s'appuyer contre son pommier, et un sourire qui était presque triste, erra sur ses lèvres quand,

en mettant la main sur sa poitrine, il constata que son cœur battait violemment.

— Pauvre Minos, dit-il en regardant l'oreille de son chien, tu as un maître bien égoïste ! Il me semble que je ne voudrais pas pour les deux oreilles de cette pauvre bête, que ce qui vient de se passer ne fût par arrivé, et que cette noble et gracieuse apparition ne m'eût pas été accordée. Jamais je n'ai rien ressenti de pareil à ce que cette voix et ces yeux m'ont fait éprouver. Allons, garderai-je donc toujours ce cœur d'enfant, que je cache si soigneusement ? C'est la tristesse de la vie que je mène, l'anxiété causée par ces mille coups d'épingles, la douleur occasionnée par ces quelque coups de poignard, c'est cette chaude matinée et la vue de ce frais pays qui m'ont disposé à une sensibilité puérile. Atorni ne viendra-t-il point ! Que peut-il avoir à me dire ?

Quoi qu'il fit, son imagination courait à la suite de cette voiture, qu'il apercevait encore comme un point noir sur la grand'route, et il lui semblait presque qu'elle emportait une parcelle de son cœur. Il ne pouvait chasser de sa pensée le souvenir de cette émotion, à la fois douce et poignante, qui l'avait saisi en entendant cette voix au timbre frais, aux intonations fines et variées ; il revoyait, comme dans un songe ces yeux bruns à l'expression triste, aux regards fermes et cependant candides, ces petites lèvres rondes, un peu pâlisantes, ces touffes de cheveux noirs ondés qui encadraient un front bombé et une figure régulière sans banalité. Il se rappela ces petites mains gantées qu'il avait vues se poser sur le rebord de la voiture, et ces dents mignonnes, d'une blancheur éclatante, qui l'avaient frappé dès que la jeune femme avait ouvert les lèvres. Il n'avait pas pu bien admirer sous le châle les épaules rondes et riches, la taille élevée et élancé de

mademoiselle d'Azelonde ; mais le fantôme qu'elle laissait dans son souvenir représentait bien le type de la noblesse féminine, avec ce mélange de grâce et de dignité, de fierté sereine et de pureté charmante qu'il avait entrevu dans les plus chers de ses rêves.

Il se rappelait alors toutes les allusions que M. de Bosqueney avait faites à sa nièce Berthe. Le vieux comte, froid par dignité, poli par fierté, intelligent et énergique, mais sans fortune, vivait au milieu de la société d'Azelonde comme un exilé patient qui se souvient de la grandeur de son ancienne position et de la beauté de son pays natal. Ce bourg était gouverné socialement, comme toutes les petites villes de Normandie, par une dictature *ploutocratique*, tempérée par la médisance. M. de Bosqueney ne s'y sentait pas à l'aise. Les idées nobiliaires qu'il respectait et représentait n'avaient aucune valeur dans ce pays ; la médiocrité de sa fortune l'empêchait d'avoir l'autorité d'un grand propriétaire foncier, et pour n'être pas blessé dans son orgueil, il s'était retiré à l'écart. Il vivait indifférent à tous les intérêts, à toutes les passions de ses voisins.

Il n'avait plus que deux sentiments actifs : un mépris haineux contre son neveu Paul d'Azelonde, et une admiration attendrie pour la sœur de celui-ci.

Il paraissait avoir ressenti tout d'abord une énergique sympathie pour Marc de Raallemont, et avait montré un vif désir de le voir fréquemment. Flatté de cet empressement, rare en un homme qui passait pour indifférent à tout, Marc avait cultivé sa société. Il avait trouvé en lui un homme instruit, un causeur agréable ; mais il n'avait pas tardé à comprendre qu'un sujet de conversation lui plaisait par dessus tout. Quand ils causaient ensemble, il

se passait généralement peu de temps sans que « ma nièce Berthe » ne fit son entrée en scène.

Le vieux gentilhomme en parlait avec un sourire ému. Il la montrait toujours sacrifiant sa vie pour l'honneur du nom d'Azelonde, éloignant à force de dignité et de bonté, les railleries, la haine qu'attiraient sur ce nom le caractère violent, les inclinations basses, les instincts égoïstes de Paul d'Azelonde.

Elle avait déjà sacrifié pour son frère la moitié de sa petite fortune ; il ne restait plus à la jeune fille que mille écus de rente. C'était avec cela qu'on vivait au château de Muretot, Paul ayant depuis longtemps dévoré la fortune paternelle.

— Et Dieu sait, concluait en soupirant le vieux gentilhomme, ce qui restera d'ici à peu de temps à la noble fille ! Mais là-dessus elle n'entend pas raison. Je lui ai conseillé d'abandonner ce misérable à son sort, elle n'a jamais voulu m'écouter.

Marc repassait dans son esprit tous ces traits qui ne l'avaient jamais autant frappé qu'à cette heure. Il se demandait aussi pourquoi mademoiselle d'Azelonde avait toujours paru le fuir, si bien qu'aujourd'hui seulement, c'est à dire près de trois mois après son arrivée dans le pays de Caux, il lui avait parlé pour la première fois.

— Aré, nous voici à une belle heure, dit une voix aigre à côté de lui.

Marc releva brusquement la tête ; il vit à ses côtés maîtres Atorni, qui fixait sur lui ses regards malins, et M. Béthencourt, qui saluait chapeau bas.

— Monsieur le comte, évidemment, dit ce dernier, j'ai l'honneur de vous présenter, offrir... hum... hum... oui... mon salut respectueux, évidemment.

Maître Atorni ouvrit les lèvres, et un cri de stupéfac-

tion remplaça le sourire qui courait dans ses yeux : ce bourgeois décoré, à la physionomie si imposante, qui avait une belle voiture, des chevaux, une nièce si fière, et qui avait loué le château d'Etretat ; oui, c'était lui qui saluait si humblement le petit Jacques ! Et le petit Jacques n'en sentait pas ému ! Il paraissait au contraire recevoir ce salut avec un sourire protecteur. Aré, ce n'était point le temps de faire le *cabochard* (1). Il fallait siffler dans le vent, et le petit Jacques, sauf erreur, allait devenir M. Marc, ah ! mais, et gros comme je dis. Ce n'est point à Atorni Pinchinelle qu'on apprendra à négliger les signes du temps ; quand tous ânes auront longues oreilles, il saura bien s'en procurer une paire pour ne point offenser ses voisins,

V

— Monsieur Bethencourt ! dit M. de Raallemont. Une agréable surprise ! Couvrez-vous, je vous prie, si vous ne voulez pas que nous nous exposions tous les deux à quelque coup de soleil. Bonjour, maître Atorni.

Il tendit la main au petit homme, tandis que M. Béthencourt redressait son menton en signe de léger blâme pour l'excès démocratique de cette politesse.

— Bien, et la vôtre, monsieur Marc, répondit Atorni. Il y a déjà deux mois que cet homme-ci...

M. Béthencourt ouvrit les narines avec solennité, pour

(1) Entêté.

protester autant qu'il était en lui contre la familiarité irrespectueuse de cette désignation.

— Que cet homme-ci est venu pour me voir à ma boutique. Je n'étais point pour lors à Azelonde, étant allé à Crimpetot-la-Bavarde, au mariage de Martin Hocmelle, petit fils de maître Pierre Hocmelle, cousin au septième degré de feu notre mère. Depuis je disais tous les samedis : Il faudra bien emprunter la jument d'allure au père Seigneur pour aller voir ce Parisien. Mais l'ouvrage donnait fort, et j'attendais d'être *adelaisis* (de loisir).

— Et comment avez-vous rencontré M. Béthencourt, maître Atorni.

— Béthencourt ! ce n'est point un nom d'ici. Il n'y a point un homme de nos pays qui oserait porter un nom comme ça !

— Continuez, monsieur Pinchinelle, dit l'oncle *Bête* avec une dignité austère.

— Béthencourt ! Parmenda, je ne connaissais point ce nom-là ! Il est venu, cet homme, hier matin ; il m'a demandé si je ne connaissais point M. le comte de Raallemont. Moi qui ne suis point une bête, j'ai répondu : Oui, continua le petit vieillard en elignant de l'œil. Il m'a dit qu'il voudrait bien vous voir. Moi j'ai répondu que je le mènerais bien au val de la Justice, moyennant qu'il payerait une demi-journée d'ouvrier, l'ouvrage étant pressé ! Il m'a dit qu'il m'en payerait une entière. J'ai répondu que c'était de son honnêteté. Comme il a ajouté qu'il ne désirait pas vous voir chez vous, j'ai avisé à vous faire donner rendez-vous ici par Braan. Par ainsi nous voilà.

Maître Atorni s'assit au pied du pommier en fixant ses yeux sur les deux personnages. M. Béthencourt le regarda avec inquiétude.

— Vous pouvez parler, monsieur, dit Marc ; j'ai pleine confiance en maître Atorni.

— Ça, c'est bien, dit le paysan, et je le garderai en mémoire. *Vère*, j'aurais été bien malheureux de ne point écouter ce que vous allez vous dire, étant un homme d'âge et de bon sens, et aimant les belles paroles. En surplus, M. Béthencourt et moi nous pouvons nous entendre, étant tous deux vieux et des gens simples du temps que l'on se mouchait sur la manchè.

— Monsieur le comte, se hâta de dire M. Béthencourt, je dois avouer, reconnaître, confesser, évidemment, que je ne viens pas auprès de vous pour des choses qui me regardent personnellement, directement, intimement, quoique je n'hésiterais pas, connaissant votre obligeance...

— Je vous remercie, monsieur, dit Marc en soupirant à la pensée des tournures de phrases qui le menaçaient, mais il savait qu'il n'y avait nul moyen de hâter la marche du bon oncle Bête, lequel avait l'habitude, quand il était pressé, de perdre la tête et le fil de son discours.

— Vous savez, monsieur le comte, la question qui a été débattue, ou plutôt non, attaquée, touchée, effleurée, entre M. le baron de Brionval, votre honorable parent, et moi touchant, évidemment, ma nièce et vous, monsieur le comte. Le hasard a amené une telle aventure, rencontre, coïncidence, évidemment, que ma nièce et vous, monsieur le comte, avez quitté la ville le même jour. Le même hasard nous fit apprendre que vous étiez en ce village, en cette bourgade, dirai-je sans vouloir offenser aucun patriotisme champêtre. Il ne m'appartient pas de narrer avec quel étonnement cette nouvelle fut reçue. Mais vous ignorez pas, monsieur le comte, les femmes sont curieuses femmes, et le seront toujours ; et vous devez rendre que madame Leclerc, évidemment, fut éton-

née. Elle vous écrivit et ne reçut, évidemment, aucune réponse. Et, monsieur le comte, c'est ce qui prouve combien j'avais raison quand je vous annonçais que les femmes sont toujours femmes, et le seront toujours ; madame Leclerc fut irritée. Elle vous écrivit, évidemment, plusieurs billets.

— Mais je n'ai reçu aucune lettre, et vous connaissez trop...

— Évidemment. Mais madame Leclerc m'a défendu de mettre les pieds chez vous, et voilà pourquoi j'ai pris la liberté, la licence, l'audace, monsieur le comte, évidemment, de vous donner rendez-vous dans les champs, les sentiers, les carrefours pour vous prier de venir prochainement me faire visite à Étretat. Car je dois avouer, divulguer, publier que je me porte à merveille en ce pays, et je voudrais, par votre visite, engager ma nièce à y rester. Mais voici qu'il se fait tard et j'ai encore à vous parler, monsieur le comte, évidemment.

M. Béthencourt raconta alors un peu plus brièvement à Marc qu'il avait reçu tout dernièrement une lettre du baron de Brionval, lequel se plaignait aussi et avec vivacité de ne point recevoir de réponse aux lettres qu'il avait écrites à M. de Raallemont. Le baron ajoutait que tous les amis de Marc se plaignaient également de son silence, que cependant les lettres à lui écrites traitaient de matières graves et demandaient de promptes réponses. Il y avait, concluait-il, dans la conduite de M. de Raallemont une bizarrerie qui devenait à tous égards dangereuse ; elle avait déjà produit de mauvais effets et devait sous peu en produire de plus mauvais encore.

Marc remercia M. Béthencourt de ces renseignements, et l'assura que le mercredi suivant il irait présenter ses hommages à madame Leclerc. L'oncle Bête pensa avec

bonheur qu'il aurait dès lors de nouvelles chances de rester dans un pays où il pouvait sans indigestion faire trois copieux repas par jour.

Il salua Marc cordialement et reprit le chemin d'Azelonde.

VI

Maître Atorni s'approcha de Marc et lui dit à voix basse :

— Je n'ai pas voulu que vous voyiez ce bourgeois-là dans le bourg; on sait qu'il a une belle nièce, on l'aurait dit au château, et, continua-t-il en tournant la tête, les affaires par là vont bien mal. Vous ne le savez peut-être point?

Marc sourit tristement.

— Vous le savez! tant mieux. Je ne voudrais pas dire que tout est fini, non; mais vous avez été un *amoureux de Carême* (1), et avec vos idées de délicat des villes, vous avez laissé passer le joli temps. Maintenant tout le monde est contre vous. Bah! reprit le vieillard en redressant sa petite tête, tandis que sa figure prenait une expression d'orgueil, moi je suis avec vous. Je ne puis point changer le cœur des femmes — cœur de femme est *fleur d'orage* (2) que le petit vent amène, et que le petit vent chasse, — mais puisque vous ne m'avez point ou-

(1) Amoureux timide.

(2) Petit nuage.

blié, moi je n'oublierai non plus mon *frérage* avec votre père. Je veille bien. Et si moi, qui ai l'esprit, avec Braan qui a la force et M. de Bosqueney qui a l'honneur, nous ne pouvons point vaincre ces *bourgeois bissaquets* (1) d'Azelonde, c'est que le bon Dieu ne le voudra point. J'ai déjà empêché la Pésièrre de vous donner une boisson qui vous aurait fort amaladi, et pent-être tué à la longue. Je lui ai juré, par la croix, que j'en ferais donner autant à mademoiselle Rose. Ah! cette Pésièrre, elle croit que je suis le diable, parce que je devine tout ce qu'elle veut faire. Et c'est la plus maitresse femme du pays. Mais l'homme vaut toujours mieux, voyez-vous, monsieur Marc, quand il est tout jenne ou quand il est tout vieux, c'est-à-dire quand la femme ne peut pas mettre traiteusement son joli pied sur la tête barbue. Défiez-vous de tout.

Le vieillard serra la main de Marc avec une cordialité qui changea en douceur l'expression habituelle de ses yeux malicieux, et il s'éloigna. Puis, après avoir fait quelques pas, il se retourna.

—Et pourtant n'ayez crainte, mais courage; les belles choses se gagnent par l'effort : l'aubépine demeure sur les hauts chemins.

Il alla rejoindre M. Béthencourt, qui se tenait discrètement hors de la portée de la voix, et tous deux descendirent vers le bourg.

M. de Raallemont demeura un instant absorbé par les réflexions que lui suggéraient les paroles du vieux paysan.

Il se sentait comme désarmé en face de la guerre qui lui était faite dans son pays natal. En revenant à Aze-

(1) Bourgeois porteur de bissac, paysan prétentieux.

londe dans une situation si différente de celle qu'il avait en quittant le pays de Caux, il pouvait bien deviner qu'il aurait beaucoup à souffrir. Il savait qu'il passerait pour un homme orgueilleux et présomptueux, à moins de s'abaisser jusqu'à l'humilité, pour apaiser l'aristocratie du pays, et de descendre jusqu'à des habitudes grossières pour se faire l'égal des petites gens. Cela, il ne pouvait ni ne voulait le faire : il avait trop de fierté naturelle et une trop grande conscience de la hauteur de sa position réelle.

Il s'était dit qu'il resterait peu de temps et qu'il prendrait patience. Nous avons vu comment il avait dû s'engager à demeurer six mois à Azelonde, et comment la position qu'il avait été amené à prendre après la mort de madame Deslins, avait soulevé contre lui les intérêts de tous ceux qui étaient puissants, la jalousie de tous ceux qui étaient habiles. Diverses autres circonstances qu'il ignorait contribuèrent encore à lui aliéner l'esprit de ceux qui eussent pu être indifférents et à exaspérer l'hostilité de ses adversaires naturels.

Il avait vu la jalousie augmenter de jour en jour. Les railleries contre le fils du jardinier étaient devenues à la mode dans les salons que renfermait la riche petite ville ; les moqueries contre le *bourgeois bissaquet* étaient accueillies joyeusement par le populaire. Madame Candil, madame Isaac Deslins, les filles de M. Boisselle et de M. Lemien, mademoiselle Sampy, madame Hapsol, la femme du second notaire, celle du receveur, la femme de l'huissier, madame *la vétérinaire* — c'est-à-dire l'aristocratie féminine du bourg, — se détournaient pour ne pas recevoir son salut. Des éclats de rire se faisaient entendre quand il traversait, à la brune, la place d'Azelonde, et des huées sourdes l'accueillaient quand il passait de-

vant les cafés rivaux du père Lachèvre et du père Lapique.

Son indifférence dédaigneuse avait poussé la jalousie jusqu'à la haine, et il pouvait maintenant comprendre que cette haine devenait active. Depuis quelque temps, il voyait qu'on commençait à employer des moyens violents pour le forcer à quitter le pays : ce que maître Atorni lui avait dit de la Pésièrè pouvait être exagéré, sans doute, mais pouvait aussi indiquer qu'on était disposé à se débarrasser de lui à tout prix.

Il avait d'abord trouvé une consolation souveraine auprès de Rose Deslins, et, durant les deux premiers mois de son séjour, il avait constaté les mauvais procédés sans en souffrir réellement. Mais depuis quelque temps, la pensée de Rose devenait pour lui une occasion plutôt d'inquiétude que de bonheur. Il croyait voir qu'il se faisait une transformation dans les sentiments de la jeune fille, et il éprouvait en lui-même un grand refroidissement dans sa tendresse pour elle.

En ce moment il se sentait affaîssé et songeait à reculer devant la lutte. Il se demandait si c'était bien son devoir de passer son temps à batailler contre un troupeau d'imbéciles, de lâches et de méchants, et de sacrifier ainsi peut-être son avenir, peut-être sa vie. Son regard, qui se promenait vaguement dans l'immense plaine, rencontra brusquement le château d'Azelonde ; Marc tressaillit : il revit à la fois et le lit de mort de madame Deslins et les premiers sourires de Rose. Il se rappela son serment, il songea que sans doute le cœur de la jeune fille n'était pas encore loin de lui ; il se dit qu'il était peut-être lui-même, le premier coupable dans cet éloignement apparent.

Une bouffée de sang chaud lui monta au visage ; son orgueil se réveilla.

— Allons, dit-il, je lutterai !

Après avoir jeté, comme malgré lui, un coup d'œil vers la route par où s'était éloignée Berthe d'Azelonde, il s'engagea dans un sentier qui laissait le bourg à gauche et conduisait chez M. Candil, au château de Bretainneville, Minos, négligé, lança un regard de reproche à son maître ; il traina dans la poussière son oreille ensanglantée, et il se jeta dans la plaine sur la piste fraîche de quelque levreau, pour se consoler de l'ingratitude des diplomates.

VII

M. Candil était un homme de grande taille, maigre et mal bâti, à la tournure gauche, à la physionomie grave, au geste lourd et à la parole aisée. Ses cheveux, d'un blond pâle, ses yeux bleus à la prunelle éteinte, son grand nez irrégulier qui dessinait une virgule pourpre sur son visage jaunâtre, sa large bouche aux longues dents, faisaient de lui un personnage fort laid. Au moral, c'était un paysan normand d'une grande intelligence, qui avait eu en sa vie deux faiblesses : l'amour paternel et l'ambition champêtre de devenir magistrat. Sans ces deux faiblesses, il eût été déjà millionnaire. Il avait commencé par être maquignon ; il fit ensuite le commerce des lins ; et quand il eut gagné vingt mille francs de rente, il succomba à l'amour paternel. Il se dit que le fils d'un riche propriétaire, maire d'Azelonde, aurait plus de

chance de briller que le fils d'un riche commerçant de Fécamp, du Havre ou de Rouen.

Il n'épargna rien pour l'éducation de Sylvain, l'envoya à Paris, le fit voyager, puis le rappela auprès de lui, en se promettant qu'il en ferait un membre du conseil-général, et peut-être un député ! Il ne tarda pas à reconnaître que son fils était instruit, intelligent et bon, mais qu'il n'y avait pas, dans cette nature aimante et fine, le sens pratique et la fermeté nécessaires pour arriver à une haute position. Il avait hâte de le marier richement, pour le quitter, s'en aller à la ville, et lui gagner un bon million.

M. le maire n'était ni bien aimé, ni bien détesté de ses administrés, et ils formulaient leur jugement sur son caractère en disant, à la normande, qu'il n'avait jamais pris le bien de personne, mais qu'il trouvait le sien partout.

Quand M. de Raallemont entra dans son cabinet, il était en train d'écrire fort respectueusement à M. le baron Loricart, son sous-préfet, qu'il se vantait, en petit comité, de faire tourner comme une girouette. Il ne se dérangea guère en voyant le nouveau venu, lui montra un siège d'un geste solennel et lui demanda gravement s'il venait parler à M. Candil, ou au maire.

— Au maire d'Azelonde, répondit Marc d'un air froid.

— Venez-vous pour vous plaindre ou pour demander un conseil, monsieur ?

Marc haussa les épaules, un léger sourire erra sur ses lèvres,

— Nous laisserons ces protocoles, s'il vous plaît, monsieur le maire ; je sais ce qu'ils valent, et je ne viens pas pour être interrogé.

M. Candil se redressa et jeta sur le jeune homme un

regard sévère, qui glissa sur la figure imperturbable de Marc.

— Je ne viens pas demander conseil à M. Candil, et je ne suis pas encore décidé à me plaindre; je viens avertir le maire d'Azelonde.

— Monsieur !

— Je viens avertir le maire d'Azelonde que son administration est mauvaise, que la police de son bourg est fort mal faite, et la gendarmerie de son canton fort paresseuse.

— En ce cas, répondit M. Candil après avoir reprimé un geste de colère, c'est à M. le sous-préfet que vous devez vous adresser.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que je n'ai pas encore l'intention de me plaindre, mais seulement d'avertir.

— Et moi, monsieur, dit M. Candil en se levant, j'ai l'honneur de vous dire que c'est uniquement de mon sous-préfet que j'ai des conseils à recevoir.

— Vous passez pour un homme habile; vous trouverez, j'en suis sûr, qu'il est plus sage de ne pas me donner le droit de dire que vous n'avez pas voulu m'écouter. Il y a aussi, je crois bien, un proverbe qui assure qu'un homme averti en vaut deux.

M. Candil tressaillit; il reprit son siège, en se disant qu'après tout il serait plus fort quand il aurait pénétré les intentions de Marc.

— Je vous écoute, dit-il.

— Je ne vous signale pas ces moqueries évidentes, ces railleries grossières qui m'attaquent dans les rues d'Azelonde.

— Monsieur, il n'entre point dans mes attributions de forcer mes administrés à témoigner aux passants une estime qu'ils n'ont point, pas plus, par exemple, qu'il ne

me serait possible d'envoyer les gendarmes pour forcer les dames de notre bourg à recevoir avec plaisir les saluts qu'on leur fait.

— Je sais, monsieur, qu'il n'est pas en votre pouvoir de donner de la politesse à vos administrés, et je suis absolument persuadé qu'on ne vous a pas choisi pour répandre en Normandie les manières courtoises. Ce n'est pas pourtant une extrême folie d'affirmer que les rues d'une ville bien administrée doivent pouvoir être traversées sans ennui par un passant inoffensif. Laissons cela, j'ai eu l'honneur de vous dire que je n'y attachais nulle importance. Je ne me suis pas plaint, il y a trois mois, de la conduite du voiturier qui m'avait amené du chemin de fer. Cet individu, qui conduit depuis quelque temps un omnibus, paraît avoir grand'peine à me pardonner mon indulgence; en plusieurs circonstances, j'ai eu grand mal à me garder des atteintes de sa voiture; hier, il a lancé son omnibus sur mon cabriolet avec une telle violence que mon cheval fut abattu, une de mes roues cassée et...

— Je suis prêt, dit M. Candil avec un empressement évident, à donner suite à la plainte que vous déposerez devant moi.

Marc, étonné de cet empressement, le regarda.

— Je ne suis pas encore décidé. Veuillez seulement avertir ce personnage.

— Cela sera fait, répondit M. Candil avec ce même empressement qui avait déjà étonné son interlocuteur.

— Je vous avertis, de plus, monsieur le maire, que, chaque nuit, un ou plusieurs de vos administrés, viennent chez moi, au Val de la Justice. On a tué un de mes chiens, dévasté mon jardin; cette nuit, on a détruit le mur de mon écurie. Je suis décidé à recevoir dorénavant

à coups de fusil les maraudeurs. Je ne suppose pas que vous ayez à avertir quelqu'un de cette intention.

— Monsieur, c'est une grave insulte que vous me faites.

— Je ne suppose pas, ai-je dit, que vous ayez un avertissement à donner; peut-être croirez-vous cependant qu'il entre dans vos attributions de causer de ceci avec vos gendarmes. Enfin, monsieur, je vous apprends qu'un grand nombre de lettres, à moi adressées de divers endroits, ne me sont point parvenues. Je veux que de pareils procédés ne se renouvellent plus.

— La maîtresse de poste est une femme universellement respectée; je ne veux pas croire qu'une lettre arrivée à Azelonde, à votre adresse, ne...

— Je constate un fait.

— Ceci me paraît grave. Je voudrais tirer cela au clair. Vous êtes sûr que des lettres à vous adressées ne vous sont point parvenues? Avant de blesser par un avertissement une personne que j'ai tout lieu de croire innocente, je dois insister. Êtes-vous sûr que les lettres avaient été convenablement adressés? à Azelonde, Seine-Inférieure, à M. Jacques Ramont?

M. Candil lança cette dernière phrase avec un sifflement et jeta à Marc un regard austère. Pas un muscle du visage de celui-ci ne tressaillit.

— Ces lettres étaient adressés à M. le comte Marc de Raallemont, dit-il.

— Alors je ne m'étonne plus que ces lettres ne vous soient pas arrivées. Mademoiselle Sampy, dont la mère a employé Jacques Ramont comme ouvrier jardinier, ne saurait reconnaître le fils de ce jardinier sous le nom de M. le comte de Raallemont.

— J'excuse donc mademoiselle Sampy pour le passé.

Mais veuillez lui recommander de m'envoyer dorénavant les lettres adressées à M. le comte de Raallemont.

— Ceci, monsieur, je ne le ferai point.

— Vous le ferez dans l'intérêt de mademoiselle Sampy. Agissez comme bon vous semblera vis-à-vis du fils de Jacques Ramont, qui se fait appeler le comte de Raallemont; mais, croyez-moi, agissez bien. Je vous engage à être prudent comme j'engage la directrice de poste à être prudente.

— Je référerai de tout ceci à qui de droit.

— A qui, s'il vous plaît ?

— Mais à M. le sous-préfet, monsieur.

— Engagez donc en outre votre sous-préfet à n'agir pas légèrement dans les choses qui me concernent.

Là-dessus il se leva, salua et sortit.

A peine eut-il fermé la porte que M. Candil se frotta les mains avec une ardeur qui contrastait avec sa gravité naturelle. Puis, après quelques réflexions, il écrivit un billet à l'adresse de mademoiselle Rose Deslins. Il reprit ensuite la lettre interrompue par l'arrivée de Mare.

« Je n'oublie pas, M. le sous-préfet, que vous m'avez permis de m'adresser à vous, j'oserai dire, familièrement, et de recourir en toutes circonstances à vos lumières. Permettez-moi donc de vous signaler une conversation que je viens d'avoir avec un personnage équivoque — pour ne pas dire plus — qui s'est établi ici il y a quelques mois, pour mener à bonne fin une intrigue matrimoniale.

» Ce personnage, qui est notoirement le fils d'un ouvrier jardinier, connu sous le nom de Jacques Ramont, s'affuble de titres et apparences nobiliaires, et il fraie ici avec le parti légitimiste. Le mariage qu'il cherche à faire, sans autre chance d'y réussir que ces apparences nobi-

liaires, lui donnerait une grande position dans le pays. Et comme il est audacieux, quoique détesté dans tout le canton, où l'on supporte à peine sa présence, il pourrait faire servir la grande fortune, acquise par son mariage, à des intérêts contraires à la Charte et à nos glorieuses institutions. •

» Il s'est conduit avec brutalité à l'égard du voiturier qui l'a amené ici; je l'ai fait venir devant moi, et sur mes observations modérées, il m'a répondu de prendre garde à moi. Quand je lui ai dit que j'aurais l'honneur d'en référer à vous, il a ajouté que je devais engager mon sous-préfet à ne pas se mêler légèrement de ses affaires. Ce sont ses propres paroles.

» Veuillez, monsieur le sous-préfet, me dire s'il est vrai que M. Jacques Râmont soit un personnage important, redoutable, non seulement pour moi, mais pour vous aussi.

» Soyez assez bon pour m'indiquer la conduite que je dois tenir, et si vous étiez du même avis que moi et que tout le pays sur cet intrigant, quelques mots que vous m'en écririez me mettraient en position d'éviter des ennuis au gouvernement du roi dans ce canton, etc., etc. »

VIII

En quittant Brettainneville, Marc avait pris un large sentier qui conduisait, à travers la plaine, au château d'Azelonde. Il se sentait tout heureux d'être sorti de son état d'inertie. Son front se relevait à la pensée qu'il allait

enfin lutter contre ce flot de haine et d'injures et il se persuadait qu'il venait de remporter les premiers avantages.

Il marchait allègrement sous le soleil brûlant. Son imagination courait mollement jusqu'aux extrémités de cette nappe verte que formaient autour de lui les grands champs de blé, et il lui semblait que son esprit détendu se baignait avec un bonheur infini dans les fraîches ondes que le vent du Midi soulevait d'un bout à l'autre de la plaine frémissante.

Son regard, qui sommeillait, paresseusement bercé par les vagues verdoyantes sur lesquelles il glissait, se réveilla tout à coup et se fixa sur une tête humaine qui, dépassant à peine la hauteur des épis, avançait lentement à sa rencontre.

Marc ne tarda pas à reconnaître Sylvain Candil, qui, le front penché, les bras tombants et la démarche languissante, suivait en sens inverse le même sentier que lui.

Quand ils furent plus rapprochés, Sylvain leva la tête, comme par un mouvement pénible, et Marc fut touché de l'expression d'affaissement que montraient ces yeux mornes et cette figure jaune. Il le salua avec un regard bienveillant et doux, auquel Sylvain répondit par une inclination distraite.

Marc continua son chemin d'un pas plus lent, et ses sourcils se froncèrent sous l'impression d'une pensée compatissante.

Il entendit bientôt derrière lui un pas pressé; et en se retournant, il se trouva en face de Sylvain, mais la physionomie du jeune homme avait complètement changé; des couleurs vives s'étaient répandues sur ses joues et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

— Arrêtez-vous, je vous prie, monsieur de Raallemont, s'écria-t-il d'une voix haletante, et laissez-moi vous parler.

— Je suis tout à vos ordres, monsieur.

— Écoutez-moi, je vous en prie, avec patience. Votre regard de tout à l'heure m'a touché. Je ne l'avais pas remarqué d'abord; il m'est revenu tout à coup à l'esprit, et je suis accouru.

— Mon regard bienveillant était sincère, monsieur Candil; ce que je sais de vous me permet de vous donner toute estime.

— C'est comme moi, et quoique je vous aie entendu souvent attaquer, j'ai toujours senti en moi quelque chose qui me disait que vous êtes un homme d'un bon cœur et d'un caractère élevé. Cependant vous m'avez fait bien du mal, murmura Sylvain d'une voix étouffée! On dit que vous devez épouser mademoiselle Rose Deslins, reprit-il en fixant sur Marc ses yeux égarés; je vous ai bien maudit pour cela, et maintenant je vous dis : épousez-la, épousez-la, oh ! vite, bien vite !

Marc, intérieurement touché par l'émotion étrange que révélaient les gestes et la voix de son interlocuteur, le regarda de nouveau avec un sourire cordial.

— Je vois que vous souffrez, monsieur Sylvain.

— Oh ! oui, et il y a longtemps !

— Je veux laisser de côté ces lois de réserve qui nous sont imposées dans les circonstances ordinaires de la vie. Laissez-moi vous le dire franchement : ce mariage auquel vous faites allusion n'a rien d'officiel encore, et qui sait ce que nous apportera le jour de demain ?

— Oui, je le craignais, s'écria le jeune homme en laissant tomber ses bras avec découragement. Que va-t-elle devenir ? Oh ! pauvre Rose ! Si vous saviez combien je

l'aime ! Si je pouvais mourir, oui, pour son bonheur ; oui, pour qu'elle soit votre femme !

Et le pauvre garçon, redressant la tête, regardait autour de lui d'un air insensé.

— Monsieur Sylvain, dit Marc, faites, je vous en prie, quelques efforts pour que je puisse vous comprendre.

— Elle est perdue, répondit le jeune homme en levant les yeux vers le château d'Azelonde, dont le toit montrait ses arêtes bleuâtres entre les chênes du parc. Oh ! non, pas encore, non, ce n'est pas possible ! Mais elle se perd.

Marc crut que le jeune garçon était complètement fou, et lui souriant avec un sentiment de compassion qui avait quelque chose de paternel, il dit :

— Rassurez-vous, nous la sauverons.

— Ah ! vous ne me croyez pas ! vous avez pitié de moi comme d'un malade ! mais je vois clair. Ne le savez-vous pas ? reprit-il d'une voix rauque ; depuis quinze jours je l'ai rencontrée quatre fois se promenant seule avec Paul d'Azelonde.

Marc tressaillit, le rouge lui monta au front, et il porta la main à son cœur, où il venait de ressentir comme la souffrance d'une morsure.

— Vous voyez, reprit Sylvain en le regardant, vous voyez ce que vous souffrez en l'entendant dire ! Et moi je les ai vus quatre fois, et Dieu sait combien d'autres fois ils se sont promenés seul à seul, car je ne suis pas toujours à rôder dans les environs de Rose. Le misérable ! si vous saviez tout ce que je sais sur lui ! C'est son avenir, c'est son honneur — pas à lui, il n'en a pas — c'est l'honneur de son nom, c'est sa vie que ce mariage ! Et il est capable de tout, oui, de tout pour y arriver ! Et quand elle sera sa femme ! Ah ! Rose, ma pauvre Rose ! voilà trois ans que je l'aime, et je croyais qu'elle m'ai-

mait ! Vous êtes venu, elle m'a oublié ! Comment vous a-t-elle abandonné pour ce misérable ? Est-ce son nom ? est-ce son audace ? sont-ce ses vices ?... Ah ! qu'est-ce que je dis ! Et comment l'avez-vous laissée s'éloigner de vous ; elle est digne de tant d'amour ! Je pourrais le tuer, oui ! Si je le tenais au bout d'un pistolet, la balle irait tout droit dans ce front isolent ; oui, car je le voudrais si énergiquement ! Je pourrais aussi l'envoyer au bagne. Mais si Rosé l'aime, et s'il faut qu'elle l'épouse, je ne puis ni le tuer ni le déshonorer.

Il prit son front entre ses mains, un sanglot déchira sa poitrine, et M. de Raallemont vit de grosses larmes glisser sous la paume de ses mains et couler le long de ses joues. Marc oublia l'émotion que lui faisait éprouver ce qu'on venait de lui révéler ; il se rapprocha de Sylvain, et lui prenant le bras.

— Rassurez-vous et consolez-vous, dit-il ; il est impossible que cette passion soit encore bien énergique ; je parlerai à mademoiselle Deslins ; je lui parlerai au nom de sa grand'mère, au nom de son intérêt.

— Non, dit Sylvain, en fixant sur lui ses yeux humides, l'intérêt ne lui fera rien ; elle a un noble caractère. Le souvenir de sa grand'mère ! La Pesière maudite est là pour lui prouver que ce mariage eût été agréable à la bonne femme. Mais elle vous a aimé, ne dites pas non, je l'ai senti là, continua-t-il avec un geste énergique et en posant la main sur sa poitrine. Elle vous aime peut-être encore. Il n'est sans doute pas trop tard pour qu'elle éloigne ce misérable ; demandez-lui s'il est trop tard, ah ! elle a un noble caractère, elle vous dira la vérité. Épousez-la, je vous en supplie ; si vous saviez comme elle serait malheureuse avec lui, et comme elle vous aimera quand elle sera votre femme ! Ah ! elle l'oubliera vite !

D'ailleurs rien ne le protégera plus : j'ai vu dans ses yeux débauchés qu'il voudrait la déshonorer, je le soufflèterai, je lui cracherai au visage et je le tuerai. Je le veux. Vous, vous êtes bon et loyal, et c'est peut-être vrai que vous êtes un grand personnage, la petite Rose sera heureuse.

Il s'éloigna de quelques pas comme s'il voulait partir, puis se retournant brusquement :

— Quand vous l'aurez épousée, dit-il, si le pauvre Sylvain, par son amitié, par sa position, peut quelque chose pour elle et pour vous, ah ! il sera heureux, bien heureux. Tout sera pour vous deux. Ah ! la petite Rose, comme je l'aimais ! Et je croyais que je mourrais quand je verrais qu'elle en aime un autre. Ah ! l'homme est trop fort contre la douleur. Voyez-vous, on espère toujours. C'est là le mal. Et on sent qu'on devient fou, au lieu de se sentir mourir. Ah ! petite Rose !

Un nouveau sanglot lui déchira la poitrine, et les larmes recommencèrent à couler. En voyant les yeux de Marc devenir humides, il lui saisit les deux mains, les serra avec frénésie, et se détournant, il se sauva en courant.

Marc reprit sa route vers le château. Ses idées s'agitaient confusément dans sa tête, et il était encore tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre lorsqu'il arriva à la barrière.

La Pésièrre y arrivait, elle aussi, venant de la maison et se dirigeant vers le bourg.

— Mademoiselle Rose y est-elle, demanda M. de Raallemout.

— Non point, répondit la vieille femme, tandis qu'un sourire haineux détendait sa face de hibou. Elle est allée au château de Muretot pour voir mademoiselle et M. d'Azelonde. Mais, *d'hazard*, elle reviendra bientôt ; si vous vou-

lez l'attendre, je ne veux point vous chasser, comme je l'ai fait souventes fois, au temps passé !

Et après avoir lancé de son œil vitreux un regard de triomphe, elle continua sa route vers la bourgade.

— La servante croit qu'il lui est permis d'être insolente, c'est mauvais signe, pensa Marc, en poussant un léger soupir.

Était-ce le cœur, était-ce l'amour-propre qui souffrait le plus en lui ?

— Maintenant, se dit-il, Rose est en danger, je ne serai plus tenté d'oublier la promesse que je vous ai faite de rester ici, chère madame Deslins. Qui sait pourtant ce que me coûtera l'accomplissement de cette promesse !

IX

M. de Raallemont s'approcha de maître Sénateur, qui travaillait de grand courage dans le parterre à côté des massifs de glaïeuls.

— Monsieur Marc, lui dit le bonhomme avec un sourire orgueilleux, les plus beaux glaïeuls se sont ouverts ce matin. Voyez mademoiselle Sosthènes Desjardins ; on dirait un verre blanc dans lequel il reste quelques gouttes de vin ! Et mademoiselle Fanny Ronget, comme elle est jolie avec sa figure rose et ses taches violettes ; et Velleda avec ses grandes fleurs roses aussi et ses taches lilas. *Gladiolus floribundus*, glaïeul furibond, monsieur Marc ! On apprend le latin à tant d'enfants qui ne s'en servent

point, et à moi, ça m'aurait fait tant de plaisir d'en savoir beaucoup. Gladiolus, monsieur Marc, glaïeul ; floribondus, furibond ; ça n'est pas que je sois tout à fait ignorant. Ah ! voyez-vous cette plante qui grimpe comme si on l'engageait à coups de fouet ? Eh bien ! n'importe, je la plantais le jour de votre arrivée ici ; je ne pensais point que vous la verriez jamais ; mais on ne peut point savoir comme tout tourne en ce bas monde.

— Il eût mieux valu, je crois, mon brave Sénateur, que je ne vous eusse pas vu la planter, et surtout que je ne l'eusse pas vue pousser.

— *Boh !* monsieur Marc, on ne peut point savoir ; il faut casser le noyau pour avoir la noix. Je crois bien pourtant que ça ne va point aussi bien qu'au temps où les jacinthes étaient en fleur ; mais après les jacinthes c'est le tour des roses, puis viennent les marguerites et enfin les chrysantèmes ; puis vient l'hiver, où tout meurt, mais pour revivre, monsieur Marc.

— Voyons, maître Sénateur, je n'ai jamais voulu vous interroger sur tout cela ; mais vous comprenez que je me suis aperçu aisément de cette sorte de haine que votre femme m'a montrée dès le premier jour. Tous mes efforts n'ont pu parvenir à la détruire ; je crois même qu'elle va en augmentant.

— On ne peut point savoir ; non, le bon Dieu lui-même ne peut point savoir tout ce qui *sourd* (jaillit) dans une tête de femme.

Et le bonhomme reprit son travail.

— Eh bien ! non, s'écria-t-il en se redressant, faut être brave une fois en sa vie.

Il ficha sa pelle en terre avec un geste fier, s'avança vaillamment jusqu'à la barrière, regarda avec soin de tous les côtés, et après avoir aperçu au loin sa femme se

dirigeant vers le bourg, il revint auprès de M. de Raallemont.

— Voyez-vous, monsieur Marc, ça se dit qu'on ne peut point savoir, mais oui, on peut bien savoir ce qu'il y a dans la tête des femmes. Pourquoi ça y est-il ? C'est une autre chose ; et c'est ça qu'on ne peut point savoir. La Pésièrre, voyez-vous, — ce n'est point parce que c'est ma femme que je le dis, — mais c'est une méchante femme. Elle est bonne, sans doute, mais vous m'entendez bien. Elle est méchante pour tout le monde, et elle est bonne pour quelques-uns. Ces quelques-uns, c'est mademoiselle Rose, et pas une de plus. En surplus, c'est une femme qui voit clair, qui raisonne bien, qui n'écoute rien, qui n'oublie rien, qui va toujours sans s'arrêter là où elle a dit qu'elle irait, une femme comme j'en souhaite une au diable pour lui apprendre à m'avoir donné celle-là, une femme qui m'aurait rendu fou si j'avais eu plus d'esprit, et si les fleurs ne m'avaient pas souri. Aussi elle déteste les fleurs, parce que les pauvres petites m'ont empêché d'être trop esclave, et elle en veut à mon imbécillité, qui m'a empêché de devenir tout à fait bête.

— Mais moi, maître Sénateur, je ne suis pas son mari, je ne cultive pas les fleurs, et je ne suis pas...

— Un imbécile, c'est vrai. Et on pourrait croire qu'elle n'a aucune raison de vous haïr ! Mais d'abord elle a toujours haï votre père. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il l'a toujours aimée. Il y a peut-être d'autres raisons ; je n'ai jamais voulu y penser. Puis elle a toujours détesté votre mère. Pourquoi ? parce qu'elle avait épousé votre père, un homme qu'elle n'aimait point, mais qu'elle aurait toujours voulu voir rester comme un désespéré et un fou d'amour. Puis votre mère était bonne, elle obéissait toujours, et la Pésièrre la méprisait à cause de cela. Vous,

elle vous déteste plus que tout, c'est une rage. Et elle vous hait à cause de vous et à cause de moi. C'est le plus drôle. Mais quoique je sois un imbécile, je ne suis point une bête, et j'ai tout deviné. Elle vous déteste parce que vous êtes un beau garçon, parce que vous parlez bien, parce que vous êtes parmi les grandes gens, parce qu'elle voit que vous deviendrez quelque chose de grand, et parce que, — écoutez bien, — étant tout ça, vous n'êtes point son fils. C'est drôle, hein ! Elle me l'a dit : « Si j'avais épousé Jacques Ramont, pourtant, celui-ci serait mon fils, je serais fière de lui, je serais devenue riche et honorée dans les plus grandes villes, je serais la belle-mère de mademoiselle Rose ; et penser que c'est le fils de Sophie M. le comte de Raallemont ! Penser que le fils de Sophie et de Jacques Ramont épouserait mademoiselle Rose, et que je serais sa servante ! Non, j'aime mieux qu'il meure ! Ah ! sans toi, j'aurais fini par épouser Jacques, et avec un autre que toi j'aurais eu des enfants ! »

— Et que lui avez-vous répondu ? demanda Marc, qui ne put s'empêcher de sourire, malgré l'intérêt sérieux de cette conversation.

— Ce que je lui ai répondu ? C'était un dimanche, j'avais bu trois ou quatre glorias, j'étais plein de courage, et je lui dis : « — Non, Eugénie, vous n'auriez pas eu d'enfants ! Je pouvais en avoir autant que Jacques ; mais vous avez toujours été méchante, vous n'avez jamais aimé votre mari, vous avez toujours dit du mal et haï tout le monde ; Dieu n'a pas voulu vous donner le bonheur, à vous qui avez toujours voulu le malheur des autres. — Te tairas-tu, dit-elle. — Non. Je me tais depuis trente ans, et aujourd'hui, tant pis pour vous, Eugénie, si vous me mettez en colère. Je dis que Dieu n'a point voulu me donner d'enfants, parce que vous les auriez dé-

testés, peut-être, et maltraités. D'ailleurs, vous n'avez jamais ri à aucune créature du bon Dieu, pourquoi voulez-vous qu'il vous fasse rire à un enfant? Non, non, il y a eu toujours un mauvais feu qui a brûlé en dedans de vous, et vous le savez bien : « le feu est vierge, rien il n'engendre, ni ne nourrit. » Vous pensez bien, monsieur Marc, que je m'attendais à recevoir une cruche sur la tête; mais c'est le plus drôle, pour la première fois de sa vie, la Pésièrre ne répondit point. D'où on pourrait croire que les femmes ne sont pas si bêtes qu'on le pense, et qu'elles sont capables de comprendre la vérité. Et Onésiphore? demanda le vieillard après un moment de silence.

— Onésiphore est un brave garçon, j'en suis fort content.

— Ah! je lui ai recommandé d'être fidèle, s'il veut que j'en fasse un bon jardinier.

— Il est fidèle, et je ne l'oublierai pas quand je partirai.

— Quand vous partirez? dit le vieillard avec un regard triste.

Marc fit un signe de tête, et, voyant venir dans le parterre Marine, l'amante de Giamet, il quitta le vieillard et se dirigea vers le parc, situé derrière le château.

La fillette lui adressa en passant un beau sourire. Elle détestait la Pésièrre, et elle s'intéressait sincèrement aux amours de ce jeune homme, qui était beau, poli, généreux, et qui était en butte à la haine de la Pésièrre.

Elle caressa Minos, qui jetait sur son maître un regard plein de reproches, pour lui rappeler qu'il se trompait à coup sûr, et que ce n'était pas vers le parc, mais vers la cuisine qu'il était l'heure de se diriger. Marc continua sa route; Minos, blessé de cette obstination déraisonnable, lança un coup d'œil sournois sur la jeune fille.

Il ne tarda pas à se convaincre que c'était elle qui mar-

chait dans la voie droite, et quand il eut vu que bien décidément elle se dirigeait vers le château où le dîner s'apprêtait, il secoua avec indignation son oreille malade dans l'herbe fraîche et courut rejoindre Marine.

X

Marc de Raallefont alla s'asseoir au pied d'un orme gigantesque planté sur le sommet d'un petit monticule. Il aimait cette place, qui lui donnait l'ombre et la fraîcheur et qui permettait à ses regards de s'étendre au delà des murs du parc et d'embrasser tous les détails de la riche plaine de Brettainneville. Il sentait qu'il avait besoin de cette vue calme pour parvenir à mettre de l'ordre dans ses réflexions troublées par les incidents de cette journée. Mademoiselle Berthe, madame Leclerc, M. Candil, Sylvain, Rose, la Pésière, tous ces personnages tourbillonnaient dans son esprit, comme de vagues fantômes dans l'imagination d'un fiévreux. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à rejeter au second plan la plupart d'entre eux pour concentrer toute son attention sur Rose Deslins.

La jeune fille avait vivement saisi le sens des dernières paroles de sa grand'mère. Elle y avait vu, dans le principe, presque un ordre, et, sans consulter son cœur, qui était du reste encore endormi, elle s'était dit qu'elle obéirait et que Marc serait son mari.

Celui-ci comprit clairement aux premières paroles qui échappèrent à Rose, qu'elle le regardait comme son fiancé ; il se crut aimé. Il ne savait pas que le cœur de la

jeune fille, même aimante, contient un feu plutôt brillant que brûlant, et que cette flamme de la première jeunesse est comme le feu follet qui court sur les herbes fraîches sans les atteindre, sur les eaux pures sans même les échauffer. Il ne devait pas tarder à apprendre qu'il faut un amour ample et riche à l'homme mûr, une tendresse vaillante à l'âme attachée au labeur de la vie, un dévouement savant pour l'esprit fatigué par les luttes ; il faut surtout une passion tourmentée, énigmatique, une sorte de clair obscur pour satisfaire l'intelligence élargie de l'être expérimenté.

Les circonstances de sa vie avaient pourtant disposé M. de Raallemont à goûter, mieux que tout autre homme de son âge, les froides et apparentes douceurs du jeune amour.

Ces circonstances, tout en le poussant à une éminente position, lui avaient imposé une existence particulière. Venu apparemment de si bas pour monter si haut, trouvant, dans son premier état de fortune et dans les instincts divers de son âme, bien des causes de péril pour le progrès de sa carrière diplomatique, il avait voulu protéger sa vie extérieure par une triple armure. Il s'était fait une physionomie glaciale, une apparence hautaine, une parole mathématique. Sa vie était murée.

Il remplissait les hauts devoirs mondains que lui imposait sa position avec un tact parfait, une courtoisie irréprochable, une noblesse frappante de ton et de procédés ; mais on comprenait que tout était d'étiquette dans cette conduite, et jamais il ne se départait de sa réserve. Il donnait son esprit, ses demi-sourires, ses anecdotes, ses révérences ; il donnait un coup d'épée, un bijou, son cheval ; il prêtait sa maison, ses voitures, ses bons offices ; mais jamais il n'avait donné ni prêté la plus petite partie

de son cœur et de sa confiance. Il avait des protecteurs et des protégés, une société, des devoirs, des ennemis et des collègues, il n'avait jamais un ami.

Il passait pour un diplomate d'un grand avenir. Son esprit lucide, sa rédaction facile, son intelligence large, sa parole ferme, son sang froid apparent, sa physionomie noble et imposante lui donnaient grande renommée dans les cercles les plus élevés. On disait de lui au ministère des affaires étrangères : Raallemont est né diplomate ; il eût inventé le protocole et il anéantira l'ultimatum. Le baron de Brionval, lui-même, qui était très-perspicace, pensait qu'il avait toutes les hautes qualités d'un homme politique.

Au fond, Marc était un artiste ; il était né poète, enthousiaste et sensible ; et c'est parce qu'il le savait qu'il vivait renfermé en soi-même, toujours défiant, toujours réfléchi, et qu'il s'était gardé de toute passion, de la colère, de la haine, comme du jeu et de l'amour.

La vue de ce premier élan de tendresse qui sortait du cœur de la jeune fille le saisit comme le premier rayon d'un soleil même pâissant saisit le regard d'un homme qui a été longtemps enfermé. Dans l'âme de cette naïve enfant qui venait chaque matin, si gentiment, lui offrir son front à baiser, il n'y avait, pensait-il, ni politique, ni ruse. Son propre cœur s'ouvrit tout entier, et dans le premier moment il se laissa aller sur cette pente où l'appelait l'apparente tendresse de Rose. Il lui rendit son sourire avec bonheur, il posa doucement ses lèvres sur ces joues mignonnes ; ses caresses gardèrent une apparence fraternelle, mais au fond de son âme il voyait en elle une fiancée.

Tout, autour de lui, contribuait à exalter les instincts poétiques et aimants qui constituaient le fond de sa na-

ture. Depuis plus de quinze ans il n'avait pas vu le printemps dans sa fraîche splendeur. Il l'apercevait parfois dans les livres de ses chers poètes ; puis un arbre verdissant qu'il entrevoyait par les glaces de sa voiture, quelques grappes blanches de marronniers qui pendaient dans les jardins des hôtels diplomatiques, un rayon plus chaud qui pénétrait par sa fenêtre, un sourire plus doux dans les yeux des jeunes filles, une coiffure plus provocante sur la tête des jeunes femmes, et son cœur qui battait plus fort, en frôlant une robe féminine, tout en lui annonçait que le renouveau était dans le monde. Mais il en voyait l'ombre plus que le corps, et le rayonnement plus que la beauté.

Dans les plaines, dans les bois, dans les vergers d'Azelonde, le printemps chanta pour lui la chanson d'avril jusqu'à son dernier refrain. La terre ferme et noire revêtit chaque jour quelque pièce nouvelle de son vêtement diapré, toutes les couleurs tendres déroulèrent leurs nuances sous ses regards ; les perce-neige et les violettes, les jacinthes, les tulipes et les petites marguerites ouvrirent leurs mignonnes lèvres, jusque-là fermées, et les bourgeons verts percèrent l'écorce brune.

Quand les châtaigniers eurent jeté sur la terre des jardins la neige de leurs grappes, les fleurs blanches des poiriers, les fleurs blanches et roses des pommiers se balancèrent dans les champs ; et sous le soleil croissant, au milieu de cet azur encore pâle qui est comme la timidité virginale du ciel printanier, sous l'herbe veloutée, près de la terre encore humide, comme dans les hauteurs sereines, tout chanta le nouvel amour.

Marc sentit la paix, la confiance, les vagues désirs entrer en lui par toutes les pores de son corps. Il lui semblait que son âme eût voulu s'étendre sur ces petites pointes

d'herbes, se baigner au milieu de ces feuilles naïves, se pénétrer des rayons de ce soleil amoureux ; son intelligence se détendait, son esprit s'apaisait. Ses yeux qui, peu de jours auparavant, vagabondaient au milieu des plaines noires, étaient arrêtés à chaque pas par les buissons feuillus, par les taillis ombreux déjà ; son imagination, venant en aide à l'effort borné de son regard, contrainait dans ces taillis, pénétrait dans ces bois, y créait l'été passionné, y rêvait de fraîcheur, de repos amoureux. Toutes ces effluves poétiques lui montaient aux yeux, aveuglaient son jugement, enivraient son cœur et entouraient Rose comme d'un nuage divin qui faisait de la jeune fille un être adorable.

Le mois d'avril et les premiers jours de mai passèrent comme un songe. Mais l'imagination ne devait pas longtemps régner seule dans cette âme ferme, active et expérimentée. Il comprit bientôt qu'au fond de son cœur il traitait Rose en idole, non en femme. Il revint un peu sur la terre, éloigna ce cadre printanier au milieu duquel il avait presque caché l'enfant, et la regarda attentivement. Dans cette petite créature frêle, à la physionomie calme, sans autre expression qu'un mélange de bonté banale et d'obstination, dans cette enfant plutôt fraîche que jolie, aux cheveux d'un blond pâle, au nez bien modelé mais un peu long, aux yeux bleu-clair, moitié naïfs moitié réfléchis, il ne trouva pas la représentation de son idéal. Il y avait cependant en elle des instincts généreux, une fermeté tranquille et une dignité sereine qui parlèrent vivement à son esprit. Mais il voulait trouver dans sa fiancée un grand amour ; il devait avoir pour épouse une femme élégante qui pût tenir complètement le rang auquel la position de son mari l'appelait.

Cette position, par une épreuve qu'il voulait faire subir

à la sincérité des sentiments de Rose, il ne la lui expliqua pas ; il se contenta de lui assurer que son état social était bien en rapport avec ses vêtements, avec son apparence, et tout en lui indiquant qu'il cherchait à perfectionner son intelligence, il travailla fort activement à lui élever le cœur.

Il ne tarda pas à deviner, avec une amère tristesse, qu'il perdrait à peu près son temps. Il l'avait engagée à lire, avait choisi ses lectures ; lui-même, assis à côté d'elle, lisait à haute voix les passages les plus aimés de ses poètes ; il les lui commentait, saisissant toute occasion de lui parler de la société, des pays étrangers, des belles et nobles choses de la nature et de l'amour. L'enfant l'écoutait sans fatigue, mais sans grande intelligence et sans nul profit pour son cœur. On eût dit que les plus pures et les plus nobles pensées exprimées sur l'amour glissaient sur son âme comme les pâles rayons du soleil de décembre sur l'eau glacée. Elle écoutait avec surprise les tendresses de Juliette ; elle trouvait Miranda insensée et Desdémone niaise. Elle ne comprenait pas que les fleurs et les feuilles, que le murmure des eaux et le chant des oiseaux pussent parler doucement à l'âme. Elle trouvait que les fleurs étaient jolies sans doute et qu'elles faisaient bien dans le parterre ; mais elle ne devinait pas comment une feuille rouge ou jaune pouvait faire songer à la personne qu'on aime. Elle pensait que le feuillage est doux en été, à cause de son ombre, que les ruisseaux sont utiles pour arroser les champs, elle savait qu'il est agréable de se promener à la brune, après une journée étouffante, mais quel rapport pouvait-il y avoir entre tout cela et la femme à qui on veut consacrer sa vie ? Souvent Marc s'interrompait au milieu de ses plus enthousiastes paroles, il la voyait rêveuse, lui demandait à quoi elle rêvait, et la jeune fille

lui répondait en l'interrogeant sur les devoirs de la vie mondaine à Paris, sur les gages des domestiques, sur l'organisation d'un grand diner et d'un riche bal.

Mare se désolait, son regard se glaçait, il la quittait brusquement et devenait chaque jour plus refroidi et partant plus attristé.

Ce front qui s'offrait chaque matin à ses lèvres, ce sourire affectueux qui accueillait sa venue, cette confiance avec laquelle elle lui parlait de ses arrangements de fortune, tout cela le touchait sans doute ; il lui était encore reconnaissant d'avoir imposé silence à la Pésière quand celle-ci avait tenté quelques allusions ; il la remerciait d'avoir tourné le dos aux Deslins quand ceux-ci avaient hasardé quelques conseils, et d'avoir méprisé les commérages qui venaient du bourg, mais il se désespérait de voir cette intelligence si lourde, et il se désolait de voir qu'on lui accordait uniquement l'affection due à un frère aimé, une affection tempérée encore par la réserve nécessaire à garder vis-à-vis d'un futur mari.

Chaque jour il espérait qu'il allait assister au réveil de cette âme ; il s'attendait à voir dans ces cheveux blonds la fleur qu'il aimait, à saisir à son entrée l'écho du chant qu'il avait chanté ; il voulait un regard humide qui répondit à sa parole émue, un serrement de main furtif qui le remerciait d'un coup d'œil aimant. Il espérait parfois voir en se retournant le regard fixé sur lui ; il eut voulu saisir un mot affectueux qui montrât la jeune fille fière d'être aimée par lui. Il cherchait enfin une étincelle qui prouvât la flamme intérieure, un élan qui permit de voir dans cette apparente froideur, la réserve, non l'indifférence. Il rencontrait toujours la douceur, jamais la spontanéité. Elle était vis-à-vis de lui comme la vieille femme vis-à-vis d'un vieillard, son mari.

Il vit combien il s'était trompé dans son rêve, il sentit son cœur se refermer, et il maudit cet inerte attachement qui est souvent l'amour des jeunes filles.

A la fin de mai, succombant sous le poids de ses préoccupations, il fut atteint d'une légère fièvre. Il resta quinze jours sans venir au château. Rose envoya d'abord chaque jour demander de ses nouvelles; mais maître Sénateur, le courrier officiel de cette ambassade, n'apporta jamais ni une lettre ni un mot affectueux. Au bout de huit jours, maître Sénateur ne fut plus guère envoyé.

Quand Marc retourna au château d'Azelonde, Rose ne pût s'empêcher de rougir, et il ne tarda pas à constater une froideur marquée. Il n'avait pas, nous l'avons indiqué, pu discerner clairement s'il était heureux ou malheureux de ce changement, dont il ignorait complètement la cause. Il en était là à la fin de juin, au jour où nous avons repris notre récit.

Rose n'avait pas été tout à fait aussi sourde qu'elle l'avait paru aux chaleureuses pensées que Marc avait essayé de faire pénétrer dans son esprit. Pendant l'absence de son ami, son imagination avait travaillé, son cœur s'était légèrement échauffé, un instinct nouveau s'était éveillé en elle. Seulement, comme il arrive souvent aux professeurs d'amour, Marc avait travaillé pour autrui.

Paul d'Azelonde, avec son regard ardent, sa parole soumise, ses attentions continuelles, correspondait mieux que le grave M. de Raallemon avec ce premier élan de passion.

Puis les bruits hostiles arrivaient au château, ils ridiculisaient Jacques Ramont. La Pésièrè avait repris peu à peu son franc-parler. La famille Deslins avait blâmé noblement l'imprudence avec laquelle leur parente se comprometait pour un vagabond. Rose commença à se dire

qu'elle avait mal interprété les dernières paroles de sa grand'mère. M. d'Azelonde, lui, était un vrai gentilhomme, lié à tout ce qui était grand et respecté dans le pays ; il manquait de fortune, c'est vrai, mais qu'était-ce que la fortune pour une héritière millionnaire ? Elle n'avait d'ailleurs jamais rien promis à M. de Raallemon. Puis, il viendrait quand il voudrait au château, où on le recevrait toujours bien, à titre de vicil ami de madame Deslins.

Telle était la suite du raisonnement qui avait amené la froideur de Rose. Les révélations de Sylvain expliquèrent à Marc tout l'ensemble de la situation. Il se dit que sa conduite, à lui, était clairement tracée : il devait oublier tout amour-propre, mais il était tenu de se rappeler la promesse faite à madame Deslins, et de montrer à l'enfant tout le danger de sa conduite.

Il se releva et se disposait à aller attendre Rose au château, quand celle-ci, conduite par Minos qui accourait en gambadant, déboucha dans la petite clairière au milieu de laquelle le grand orme étendait son ombre.

— Pourquoi vous levez-vous, dit la jeune fille, n'ai-je pas ma place au pied de l'orme ?

Et tandis que Marc la regardait avec un peu de froideur, elle lui tendit la main en souriant et en rougissant.

— Allons, monsieur, dit-elle à Minos, mettez-vous là, à côté de moi, ou bien je vous exilerai dorénavant des environs du garde-manger.

Elle s'assit au pied de l'arbre en caressant le chien, qui regardait son maître comme pour lui demander conseil.

— Vous le voyez, Marc, Minos ne se couchera pas, si vous ne vous asseyez, et regardez comme les flancs lui battent. Il a bien besoin de se reposer.

— C'est presque de la coquetterie, Rose, dit Marc, avec

un léger sourire. De la coquetterie, pour un vieil ami, c'est du gaspillage ! De la coquetterie ! c'est la première fois que j'en vois en vous, et vous faites comme les enfants qui ont un jouet nouveau, ils le jettent contre les murailles pour voir s'il est solide.

— Les murailles, Marc ! Mon vieil ami est-il si insensible ?

— Mais voyons, est-ce mademoiselle Berthe d'Azelonde qui vous a enseigné ce jeu nouveau ?

Rose pâlit légèrement.

— J'espère, ma chère Rose, continua M. de Raallemont avec un ton de gravité, que ce n'est pas à M. d'Azelonde que vous devez ces nouvelles connaissances.

Rose fronça le sourcil, un éclair traversa ses yeux, et Marc se dit que c'était certainement le premier rayon de colère qu'il eût vu dans ces regards habituellement limpides. Elle ne tarda pas à reprendre sa sérénité ordinaire.

— Depuis quinze jours, dit-elle, je rencontre constamment M. d'Azelonde. Que j'aille au bourg, à Brettainneville, à Muretôt, à Bosqueney ; il est toujours là. Il ne m'est pas possible, d'après les usages de ce pays patriarcal, continua-t-elle avec un sourire malin, de refuser son bras ou de repousser sa compagnie. Je n'ai pas eu à recevoir de lui des leçons de coquetterie, conclut-elle brusquement, et en fixant avec un mouvement hardi son regard sur les yeux de Marc.

— Je n'ai pas l'intention de corrompre les habitants d'Azelonde, en détruisant ce qu'il y a de patriarcal dans leurs usages ; je n'ai personnellement nul droit, je le sais, de veiller sur vos démarches.

— Nul droit, Marc ! fit la jeune fille avec un léger accent de reproche.

— Nul droit, Rose. Mais si jamais vous obéissez à d'autres considérations que le respect des usages, en recevant les attentions de M. d'Azelonde, je vous supplierais de m'en avertir afin que j'aie le temps de me préparer une physionomie austère. Car je devrais alors, ma chère enfant, me rappeler les ordres de votre grand'mère.

— Ma chère enfant, murmura Rose, en laissant tomber son front dans ses mains.

Elle releva bientôt la tête. Marc crut voir une larme trembler au bout de ses longs cils, et cependant un sourire plein d'une malice coquette errait dans ses yeux. Elle tendit la main à M. de Raallemont.

— Ne m'appellez plus ma chère enfant, voulez-vous, Marc ? et voulez-vous aussi que nous oublions M. d'Azelonde ?

Elle prononça ce nom avec une intonation méprisante qui étonna son interlocuteur. Il avait la certitude qu'elle avait eu pour Paul un instant de tendresse, et il ne comprenait pas ce revirement subit. Il ne savait pas que ce qui avait surtout entraîné ce cœur qui aimait pour la première fois, c'était un instinct de vanité satisfaite. Elle avait été séduite par cette apparence d'admiration sans réserve et de passion indomptable que Paul avait montrée. Elle avait été ravie de cette soumission que le vicomte prouvait en toutes circonstances. Et M. d'Azelonde qu'elle n'avait pas trouvé à Muretot le jour où il savait qu'elle devait y aller, avait perdu presque tout son attrait. Elle ressentait cette injure comme pourrait le faire un maître en voyant son esclave essayer de se révolter.

M. de Raallemont était émerveillé du changement qui se montrait dans les dispositions de la jeune fille. Il voyait dans ses yeux, dans son sourire ce quelque chose de gracieusement recherché, de joliment hardi, cette naïveté

légèrement provocante, en un mot, ce charmant désir de plaire qu'il avait en vain jusqu'ici cherché en elle. Mais les paroles de Sylvain lui revinrent en mémoire. Peut-être aussi revit-il cette noble et charmante vision qui l'avait enivré quelques heures auparavant. Et en pensant à Berthe, il se raidit contre son entraînement actuel.

— Laissons donc M. d'Azelonde, puisque vous le désirez. J'ai rencontré en venant ici un personnage qui est de vos amis, je crois, et qui m'a paru vraiment souffrant, Sylvain Candil.

— Vous venez de me promettre de ne point parler de M. d'Azelonde, dit-elle avec une moue.

— Eh bien !

— Eh bien ! M. Candil et M. d'Azelonde, ce doit être le même personnage pour vous.

— Mais vous m'éblouissez, Rose.

— Vraiment ! Prenez donc garde à vous, cher Marc, dit-elle en se levant brusquement, car j'ai l'intention de vous aveugler à force de vous éblouir.

Et se détournant en rougissant, elle se dirigea vers le château. Puis elle revint sur ses pas.

— Nul droit, monsieur ! Ah ! que vous savez dire d'un seul mot de méchantes choses ! Nul droit ! Vous souvenez-vous de la dernière lecture que vous avez faite ? Il y a juste un mois, c'était la veille du jour où vous êtes tombé malade. Vous me lisiez une comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*. Voulez-vous que je vous répète les dernières phrases que vous m'avez lues ? Et si j'ai tant de mémoire pour retenir tout ce qui passe par vos lèvres, monsieur, croyez-vous que vous n'ayez nul droit de vous inquiéter de moi ? Chut ! je vous renvoie aujourd'hui ! Revenez demain à dix heures, vous trouverez, dans la plaine de Brettainneville, une jeune

fille tenant à la main un Shakespeare qu'elle lira, oui, excepté de temps en temps quand elle regardera du côté du val de la Justice. Cette jeune fille, ce ne sera pas *votre chère enfant*.

Elle appuya, en souriant gaiment, sur ces trois mots. Puis elle se baissa, caressa Minos, et disparut suivie du chien. Il revint bientôt, portant l'oreille basse et essayant d'arracher avec ses pattes un beau ruban de velours noir qui lui entourait le cou. Son maître ne tarda pas à l'en débarrasser. Et après avoir regardé avec une fausse honte autour de lui, il porta le ruban à ses lèvres.

La noble Berthe et la belle madame Leclerc, aussi bien que Paul d'Azelonde et Sylvain Candil paraissaient oubliés pour toujours.

XI

Quand M. de Raallemontr entra chez lui, l'heure du dîner était passée depuis longtemps, et le goujard, inquiet, se tenait debout sur le rempart de terre qui entourait la mesure. L'enfant s'avança au devant de son maître, et, encouragé par l'expression joyeuse de son visage, il lui demanda s'il avait vu maître Sénateur.

— Oui, mon enfant.

— Et il n'a point dit, monsieur, s'il doit bientôt venir me voir au vallon de la Justice ?

— Je crois bien qu'il viendra dimanche.

— Ah ! j'en suis triste. Maître Sénateur m'avait recommandé, pour lui faire honneur, de bien tenir le jar-

din. Mais est-ce possible, avec ce qu'on y fait chaque nuit ? On dirait que tous les bœufs du pays y ont passé. Maître Sénateur dira que je ne suis bon qu'à jouer au colin-maillard.

— Sois tranquille, mon pauvre enfant, je te rendrai justice. Où est Giamet ?

— Il est allé au bourg avec Noiraud et le tilbury pour le faire raccommoder, puisque vous avez envoyé dire que vous devez aller à Étretat mercredi.

— C'est vrai. Je l'avais oublié.

Un nuage passa sur le front de Marc à la pensée de la capricieuse et railleuse jeune femme à qui il avait promis de faire visite, et surtout à la pensée des commérages qu'allaient produire en Azelonde cette visite et les visites subséquentes.

— Monsieur Marc, reprit Onésiphore, le vent a tourné à l'ouest. Voyez-vous toutes ces *fleurs d'orage* qui grimpent au-dessus du mont de la Prévôté. Nous aurons une belle pluie sur le soir et ça ne fera point de mal au pauvre jardin. Mais, monsieur Marc, est-ce que vous laisserez toujours mettre votre bien à mal et *chipeler* votre terre comme si c'était un vieux tablier ?

— J'ai averti M. Candil. A partir de demain, je te permettrai de charger le fusil que tu trouves si beau.

— Monsieur Marc, dit l'enfant en baissant les yeux, voudrez-vous bien me pardonner ? Il y a une heure, j'ai entendu remuer dans le bois, là, derrière l'écurie ; j'étais tout seul, et j'ai chargé le fusil.

— C'est bien, dit Marc, mais je te défends d'y toucher. C'est que tu as entendu, c'est une femme d'Azelonde venant chercher une provision de bois mort...

Le goujard secoua tristement la tête. Marc entra et passa le reste de la journée enfermé.

L'enfant ne s'était pas trompé; vers le soir une petite pluie fine commença à tomber.

Giamet était rentré sur le tard. Il avait rencontré la Pésièrre au bourg et il avait en avec elle une longue conversation qui exerça une grande influence sur les événements qui vont suivre.

La vieille femme avait appris de lui l'entretien qu'il avait eu le matin même avec Braan, et voyant l'impression profonde que cette conversation avait produite en lui, elle se dit qu'il était temps de frapper les grands coups. Elle connaissait l'amour passionné du jeune paysan, et elle avait essayé d'exciter sa jalousie. Elle lui rappela les regards d'admiration que Marine jetait continuellement sur Marc, la bonne entente qui paraissait exister entr'eux, et lui fit remarquer le plaisir évident avec lequel Marine mettait toujours la conversation sur le beau jeune homme. Giamet savait que tout cela était vrai.

Il soupa silencieusement, malgré les efforts que fit le goujard pour discuter avec lui la question de l'existence des *huards*, des *erminettes*, des *furolles* et des autres espèces de revenants.

— Eh bien! moi je n'y crois point, s'écria l'enfant après quelques instants de réflexions. Maître Sénateur dit : C'est bien vrai qu'il y en a eu autrefois, mais il n'y en a plus. Pourquoi? Parce qu'il y a trop de routes, plus assez de bois, et les *erminettes* ne savent plus où se cacher.

— Ça m'est égal, dit Giamet brusquement, et si je savais où il y en a une, j'irais la trouver pour qu'elle torde le cou à quelqu'un que je connais bien.

— Eh bien! puisque vous êtes si brave, savez-vous ce que nous devrions faire?

— Non.

— Eh bien ! ce serait de prendre, vous votre fourche à deux dents, et moi cette serpe, et de faire un tour dans les bois du val.

— Et pourquoi ?

— Pour prendre celui qui vient tous les soirs mettre à mal le bien de M. Marc.

— Au diable tous ces bourgeois ! s'écria Giamet avec colère ; c'est la chenevière du diable : le mâle et la femelle n'en valent rien.

— Vous ne parlez point comme un homme de sens, Giamet, car si jamais il arrive un malheur, si on vole quelque chose ici, sur qui ça retombera-t-il ? sur nous deux. On nous soupçonnera avant tout le monde. Vous le savez bien.

Le jeune paysan tressaillit.

— Ah ! continua le goujard, je ne suis pas un poltron, non ! J'ai dix-sept ans, et s'il n'y avait qu'un brigand j'irais tout seul avec ma serpe. Mais ce soir il y en a deux.

— Deux ! fit Giamet avec un geste de stupéfaction.

Il posa sur la table la lanterne qu'il avait allumée pour aller à son-écurie, et s'assit en interrogeant Onésiphore du regard.

— Oui, reprit ce dernier, deux, je le crois bien. Vous savez la passée qu'il y a sous la gauche au haut du bois, quand on vient d'Azelonde ; eh bien ! en courant dans la journée pour bien reconnaître les noisetiers qui portent le plus de noix, j'avais vu que cette passée était depuis quinze jours plus large que d'habitude, et qu'il y avait à travers les taillis un petit chemin frayé tout nouvellement et descendant jusqu'ici. Depuis quelques jours, je mets une petite branche à travers la passée, et chaque fois

que le brigand est venu la nuit ici, la branche a été dérangée.

— Ah ! malin singe ! murmura Giamet.

— Eh bien ! ce soir, après que M. Marc a eu diné, j'ai été à la passée et la branche que j'y avais mise ce matin est dérangée. Le brigand est donc venu, et il est là, pour sûr, derrière l'écurie... ça fait un, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Est-ce qu'il n'a point pu passer quelque maraudeur comme toi, qui allait aussi regarder les noisettes ? Le bâton n'a-t-il point pu tomber par hasard, par le vent, par quelque chien errant ?

— Non, dit le goujard en secouant la tête, c'est la même chose que tous les jours.

— Et le second brigand ?

— Ah ! tout à l'heure avant souper, quand il commençait à faire brun et à pleuvoir, je me suis rappelé que j'avais mis là dans le bois, sur la gauche, au bout de l'éclaircie, mes mouchoirs sécher. J'ai été les chercher, et je me préparais à revenir, lorsque j'ai entendu un bruit sourd qui s'avancait doucement ; je me suis caché dans le taillis d'aulnes, qui est à côté du grand creux, vous savez, Giamet ; quoiqu'il fit presque noir, j'ai bien vu un homme qui descendait de la Prévôté et qui s'avancait vers la maison en se baissant. Ainsi, il y a deux brigands, pour sûr, et, si vous voulez, nous irons leur faire une rude peur.

Giamet resta quelque instants à réfléchir.

— Et tu crois qu'il y en a deux ? demanda-t-il.

— Oui.

— Bah ! ce n'est point possible. D'ailleurs, tout ça m'est égal. Je suis ici pour étriller le cheval, fourbir les harnais, conduire le tilbury ; ton *bourgeois bissaquet* s'ar-

rangera comme il voudra. De la mauvaise graine, il y en a toujours trop sur la terre.

Il reprit sa lanterne et se dirigea vers la porte en disant :

— Je vais me coucher dans ma chambre à côté de l'écurie ; huards ou brigands peuvent bien faire les mille diables, pourvu qu'ils me laissent tranquille.

Il s'en alla en murmurant.

— Qu'es-ce qu'il a donc ? se demanda le goujard.

Il regarda la serpe d'un air déterminé, la saisit et ouvrit la porte. Le vent s'était levé depuis le coucher du soleil ; il agitait les chênes du fossé avec un bruit sourd. L'enfant hésita ; puis, comme saisi par une frayeur subite, il fit un saut en arrière, referma la porte et poussa les verrous.

— Je croyais bien qu'ils n'en finiraient point aujourd'hui, murmura un personnage grand et maigre qui se tenait caché derrière un tas de fagots adossés contre le mur de l'écurie. Voilà Giamet enfermé dans sa chambre, celui-là n'est pas dangereux ; il a promis de dormir sur ses deux oreilles. Ce maudit goujard est rentré... Le bourgeois, qu'est-ce qu'il fait ?

Il s'avança le long du fossé, vint écouter à la porte de la cuisine, et alla coller son œil contre une fente du volet de la chambre de Marc.

— Il fume en regardant le plafond. Ces bourgeois ! ah ! les paresseux ! comme si ce n'était point le temps de dormir. Il a une lettre commencée à côté de lui, et un livre ouvert sur la table. Qu'est-ce qu'il cherche autour de ce ruban ? Ah ! voilà le chien qui regarde par-ici ! Toi, tu peux faire ton testament, coquin de Mimos ! Eh ! là ! le fusil a été dérangé ! cron ! Et sur la cheminée la boîte aux pistolets ouverte. Cron ! cron ! Cinq francs par nuit, c'est

joli; mais... Eh! là, il se lève, il prend le fusil, cron! Non, il se rassied. Allons à la besogne!

Il s'en alla d'un pas léger au milieu du jardin, et ouvrant une serpette, il se mit à couper les arbres par le pied.

— Quel feu de joie nous ferons demain dans le hangar, car il paraît que c'est demain qu'on commence le feu, se dit-il en continuant son travail. Mais avant, il faut finir le jardin et le cheval. Bon! voilà la porte qui s'ouvre. Je parie que c'est le goujard maudit! Toi aussi tu peux écrire à ta famille, et après le chien, tu y passeras... — Cette porte ne se referme point! Qu'est-ce qu'ils ont donc ce soir à vouloir m'empêcher de gagner ma vie, les gre-dins!

Il se dirigea en rampant vers le fossé, l'escalada et entra dans la forêt.

XII

— Saint-Braan! murmurait un autre personnage caché sous les arbres du bois, en face de l'écurie, la pluie commence à percer. Par bonheur j'ai mis ce matin ma veste de drap; si j'avais gardé ma blouse, je ne vaudrais pas une douve pourrie. M'est avis que j'ai besoin d'éternuer. Ah! la justice! Pchitt! Qu'est-ce qu'il a donc eu pour changer ainsi, ce vent-là? Après ça, on n'est point coupable pour être juste, et on avait besoin de pluie dans les champs. Eh là, qu'est-ce que je vois? Sain-Braan, je n'éternuerai plus quand je devrais...

Une ombre s'avavançait le long de la lisière du bois, à quelques pas de laquelle Braan se cachait. Puis l'ombre disparut, et Braan s'approcha prudemment jusqu'aux premiers arbres. Il n'était plus séparé du mur de l'écurie que par cinq ou six pas.

— Je voudrais bien que maître Atorni fût là à mes côtés. Quand il n'est point dans mes environs, j'ai toujours peur de me tromper. Si cet homme qui se promenait là allait ne point être un brigand ! Il fait noir comme dans une nuit de la Toussaint. A tout hasard, je ne lui ferai point de mal, je l'étourdirai à moitié.

L'ombre reparut, se glissa le long du fossé et se confondit, aux yeux de Braan, avec la muraille de l'écurie. Bientôt on entendit des piétinements, des ruades et tout se tut.

Quelques instants après, les piétinements recommencèrent ; un souffle bruyant se mêla à des hennissements sourds.

— Pauvre bête ! qu'est-ce qu'on lui fait donc ? Ah ! oui, Saint-Braan ! je comprends. Ils le tourmentent par le trou qu'ils ont fait au mur de l'écurie. Eh bien ! non ! La justice !

Le géant se précipita hors du bois, s'approcha de la muraille, aperçut l'ombre qui se retournait au bruit, sentit quelque chose qui le piquait à la cuisse, ferma le poing et le lança à l'endroit où il supposa que se trouvait la tête de l'individu.

Celui-ci tomba sans pousser un cri. Braan se baissa.

— Non, se dit-il, je ne veux point y toucher, il faut que j'aie cherché des témoins. Les témoins, c'est tout, comme dit maître Atorni.

Il escalada le fossé et vint frapper à la porte de Giamet.

Il frappa à plusieurs reprises et enfin lança un coup de pied qui fit trembler la cabane.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Giamet d'une voix somnolente.

— Il faut croire que tu ne te réveillerais pas pour l'*Ange-Christ*, lui-même. Allons, paresseux, lève-toi.

— Pourquoi faire ? Il n'est point matin.

— Lève-toi, je dis.

— Qu'est-ce qu'il y a là d'abord ?

— Saint-Braan ! veux-tu bien... Mais, non, la justice ! Est-ce que tu ne me reconnais point ? Me prends-tu pour un voleur ?

— Qui vous ?

— Braan ! répondit le géant avec un nouveau coup de pied qui fit craquer la porte.

— Braan ! qu'est-ce que vous venez faire ici au milieu de la nuit ? Nous ne sommes point à la fête des *aouteux* ! (moissonneurs).

— Te tairas-tu ? vermine.

— Il y a donc le feu ? Bah ! laissez-les brûler, tous ces bourgeois maudits.

Un nouveau coup de pied enfonça la porte ; Braan entra dans la chambre et saisit Giamet dans son lit.

— Je commence à croire, dit-il en le secouant violemment, que tu es de moitié dans le complot ; mais je vais te jeter à côté de ton camarade.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Attendez donc que je m'habille.

— Tu devrais déjà être habillé, vermine, depuis le temps que je t'appelle.

— Mais vous voyez comme il pleut, maître Braan ; voulez-vous me faire attraper la fluxion ?

— Ça, c'est juste, dit le géant apaisé. Eh bien ! la

justice ! Habille-toi, et viens me rejoindre à la porte, là, vis-à-vis.

Il posa le jeune paysan sur son lit et se dirigea à grands pas vers la maison.

— Ah ! il y a encore de la lumière dans la chambre de Jacques. Comme ils ont de mauvaises habitudes à la ville ! Jamais leurs yeux ne pourront y résister ; aussi ils portent tous des lunettes. Pauvre Jacques ! il ne faut point le tourmenter. Je vais appeler le goujard.

Il jeta une pierre vers la fenêtre du grenier. Elle frappa le toit avec bruit, brisa quelques ardoises, et retomba en face de la fenêtre de Marc. Cette fenêtre et son volet s'ouvrirent brusquement, une ombre sauta dans la cour. Avant que Braan eût eu le temps de se mettre en défense, il se sentit saisi au bras par un poignet vigoureux, tandis que quelque chose de froid s'appuyait sur son menton.

— Comme tu es leste, Jacques ! dit le géant d'un ton d'admiration joyeuse, c'est comme au temps passé. Ah ! la ville ne nous a pas trop gâté, monsieur Marc.

— Braan, que venez-vous faire ici à une telle heure ?

La pensée que celui pour qui il aurait donné sa vie le soupçonnait de quelque méchante intention, jeta le paysan dans un accès de gaieté folle.

— Ce que je viens faire ? mais la police, dono, répondit-il en riant à grands éclats. Il y a un vagabond derrière l'écurie, qui ne m'attendait point, je puis le jurer, mais il m'attend maintenant.

— Mon pauvre Braan ! s'écria Marc en lui tendant une main.

Celui-ci avança ses bras robustes et rencontra quelque chose de froid.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Aré, c'est un pistolet !

C'est ce que vous m'avez mis sur le menton. Je me disais aussi : Qu'est-ce que c'est que ça ? Bien vous a pris de n'être point aussi vif qu'au temps passé, Mare, sans quoi Braan n'aurait jamais pu vous servir davantage, et notre *frérage* aurait été fini. Ah ! voilà le gonjard, avec la grande lanterne. Maintenant, allons recueillir Giamet. Puis, nous irons prendre le brigand. Nous le lierons, et demain matin nous enverrons les gendarmes lui dire bonjour.

Les quatre personnages arrivèrent près de l'écurie.

— C'est là, s'écria Braan. Petit, approche la lanterne.

Ouésiphore s'approcha, et le géant laissa tomber ses bras avec un cri de désolation.

— Il n'y a personne ! Je l'ai touché pourtant. Il est tombé et ça a fait *flouque*. C'est ça, il sera tombé la tête dans cette mare, ça aura réveillé ses idées, et pendant que je cassais la porte de l'écurie, il sera parti.

Le bonhomme se frappait le front et les cuisses en jetant des regards furieux sur Giamet.

— Mais, continua-t-il, je réponds qu'il ne court point comme une jeune fille qui va à la danse. Il n'est pas loin ; nous allons le chercher.

— C'est inutile, dit Mare. Comment trouver quelqu'un dans un bois aussi étendu, et par une telle obscurité ? Donne-moi ta lanterne, petit.

Il jeta un regard attentif autour de lui. Au-dessous du trou creusé dans l'argile qui avait servi à bâtir le mur de l'écurie, on voyait imprimé dans la boue la trace d'un homme étendu. Un long bâton, emmanché d'une alène fraîchement aiguisée, gisait au pied de la paroi.

— C'est avec ça qu'ils tourmentaient Noiraud. Il reniflait bien et piétinait rudement, la pauvre bête ! Comment

as-tu fait pour ne pas entendre, Giamet? demanda Braan.

— Puisque je ne vous ai point entendu quand vous avez frappé à ma porte! Ainsi! répondit le garçon d'un air renfrogné.

— Je t'ai averti, Giamet. Tout cela, n'est point clair, et ça finira mal. Nous verrons ce qu'en dira demain maître Atorni!

— Venez, Braan, vous ne retournerez pas cette nuit à Azelonde, dit M. Raallemont. Demain, je verrai ce que je dois faire.

Il se dirigea vers l'écurie. Noiraud effrayé par la lumière, recommença à souffler. La voix de son maître l'apaisa. Il hennit doucement en se sentant caresser, et Marc put constater que le poitrail et les épaules de la pauvre bête étaient couverts de piqûres encore sanguinolentes.

— N'avez-vous jamais remarqué de telles piqûres, Giamet? demanda M. de Raallemont.

— Jamais, bien sûr. J'aime bien Noiraud. Ce n'est point ma faute si je dors fort. Et j'ai été aujourd'hui chercher un maçon pour racommoder le mur de l'écurie. Ainsi!

Une heure après, quand tout le monde fut couché dans la maison, la porte l'écurie s'ouvrit, et Giamet avança la tête.

— Tu peux partir maintenant, Glame (Guillaume), et que le diable t'emporte! dit Giamet.

— Il nous emportera ensemble, mon vieux, et ton bourgeois consolera Marine.

— Ne dis point un mot sur Marine, ou bien...

— Ou bien, quoi? Tu me feras pincer! Et quand le juge me demandera : « Accusé, comment t'étiez-vous

z'assez z'audacieux pour venir détruire la muraille d'une maison inhabitée ? — Mon président, c'est que celui qui l'habitait avait promis de dormir jusqu'à ce que sa bonne amie Marine vienne le réveiller. »

— Va-t'en au diable, maudit forçat ! Et sois adroit, car le goujard, qui portait la lanterne, l'a tournée vers la chambre en passant, et je crois qu'il t'a aperçu. Il est peut-être dans quelque coin à te guetter.

— Eh bien ! on lui fera son affaire, en attendant le tour de son maître. Et si jamais je trouve Braan endormi quelque part, s'il se réveille aveugle, il aura de la chance.

— Va-t-en.

« — Accusé, comment t'aviez-vous l'affreux courage de resterr' à côté de ce cheval, votre victime innocente ?

» — Mon président, il faisait rudement froid, et j'avais la figure enflée d'un coup de poing que j'avais reçu en jouant aux dominos avec mes amis, et le bon Giamet m'avait recueilli chez lui pour parler des traits que Marine lui avait faits avec son bourgeois. »

— Va-t-en maudit !

« — Accusé, n'en n'imposez vous point t'à la justice ?

» — Oui, mon président, à preuve que le bourgeois était un joli garçon, Marine une jolie fille, et que le bon Giamet n'avait pour lui que son honnêteté, ses habits des dimanches et ses gages, quinze francs par mois, sans vous commander, mon président. »

Giamet le poussa brusquement, l'envoya trébucher dehors, et ferma sa porte, tandis que l'autre se retournait en lui montrant le poing.

XIII

Le lendemain, Marc rencontra Rose dans la plaine de Brettainneville. Elle avait bien à la main un volume de Shakespeare, mais elle était redevenue ce qu'elle avait toujours été, douce et morne, bonne et indifférente. Ces manières caressantes, ce charmant désir de plaire, qu'elle avait montrés la veille, avaient disparu.

Croyait-elle avoir fait assez pour forcer Marc à oublier ses quelques jours d'indifférence ? Sa vanité rougissait-elle de cet accès de coquetterie ? Son élan d'amour était-il né dans un moment de fièvre, vite apaisé ? De nouvelles influences hostiles s'étaient-elles emparées d'elle ? Marc chercha en vain à le deviner.

Quand il lui fit un doux reproche sur sa froideur apparente, elle répondit qu'il n'y avait rien de changé en elle. Il lança en souriant une allusion discrète à sa gracieuseté de la veille, elle l'interrompit presque brusquement : « elle ne comprenait pas bien ce qu'il voulait dire ; elle avait en la veille un peu de fièvre, elle avait sans doute été fort sotte et elle priait Marc de ne plus lui parler des quelques extravagances qu'il avait pu remarquer en elle. »

Marc était trop fier et trop délicat pour s'apesantir sur ce sujet. Rose se hâta, du reste, de changer de conversation, et elle lui remit une lettre, venue, le matin même, au château, avec cette adresse : A monsieur X... chez madame Deslins, à Azelonde. (C'était, on se le rappelle,

l'adresse qu'il avait indiquée à son valet de chambre, resté à Paris.)

Ce nom de sa chère bienfaitrice, venant ainsi inopinément et dans de telles circonstances, serra le cœur de Marc. Il quitta brusquement la jeune fille, ouvrit la lettre, reconnut l'écriture de M. de Brionval, et se mit à lire avec une précipitation qui se changea bientôt en irritation et en angoisses.

« Je n'aime point, écrivait le vieux diplomate, à faire blanc de mon épée, vous le savez, et vous trouverez bien que je vous dise, sans ombre de protocole, que je suis fort étonné de votre manière de procéder. Nos lettres jouent au colin-maillard. Non-seulement je ne trouve pas dans votre commerce ce quelque chose d'étudié, qui siérait pourtant à votre position et à la mienne, mais je n'y rencontre même point la stricte politesse. Il semble que vous vouliez me remettre à l'escarpolette, vous me faites aller du galimatias à l'enfantillage. Mon âge m'autorise à définir ainsi vos conceptions. En fait, vos lettres ne répondent pas aux miennes, vous ne m'accusez même pas réception de ces dernières; vous laissez tous mes points d'interrogation sans solution, tout se tient dans le vague, et me voici forcé de recourir à la protection de votre valet de chambre pour être sûr que mon épître vous parviendra.

» Il faut, je le dis nettement, que vous comptiez excessivement sur mon indulgence. Si peu de mémoire que vous paraissiez avoir en ce moment, vous devez vous rappeler pourtant que je ne suis point indulgent, et que cet ajustement bourgeois ne cadre point avec ma philosophie.

» Le dessous de cartes de tout cela, ne me le découvrirez-vous pas? Les carreaux de l'amour vous ont-ils

pereé le flanc ? Quelque cailllette vernissée à la provinciale a-t-elle séduit votre âme, comme on dit dans le beau langage de ce temps-ci ?

» J'ai reçu une lettre de M. Béthencourt qui joue l'affairé dans les choses qui vous concernent. Vous lui avez pris le cœur comme avec la main, par la patience, à ce que je crois, que vous avez de l'écouter bourgeoisement et de le laisser s'étendre impitoyablement sur les adverbés. Il me fait, ce personnage, les lamentations de Jérémie sur votre conduite ; il avoue que sa précieuse nièce est devenue d'une cruauté inexprimable à votre égard et qu'il sèche sur pied de lui entendre parler de vous comme elle fait. Je sais, en effet, qu'elle est venue passer quinze jours à Paris et qu'elle s'est répandue en railleries sur vous.

» Le sot vicomte de Cagnolles en voit ses affaires avancées d'autant ; il s'en va clignottant dans les cercles diplomatiques, et il prend ses inflexions flûtées pour parler de vous ; il indique, en petit comité, que vous n'avez pas une tête pour un haut poste diplomatique. Ainsi, ce personnage, excédant au possible, avec son langage entortillé, son manège tortueux et sa courtoisie postiche, aura la jolie veuve et les 50,000 livres de rente.

» Je sais de plus que vous êtes tombé en un grand discrédit au ministère. Je vois que là on hoche la tête en parlant de vous, tout exactement comme si on vous regardait comme un homme perdu et atteint de folie. Les lettres que vous y avez écrites, pour jeter une teinte favorable sur votre conduite, ont été absolument incomprises. Si l'on ne savait que vous êtes estimé en haut lieu, on se fût déjà porté aux extrémités contre vous. Cela ne vous sauvera plus longtemps.

» Pour ce qui est de moi, je ne touche point la corde de la reconnaissance et des grands sentiments. J'eusse pu vous dire bourgeoisement que vous me devez quelque gratitude et que vous êtes tenu à certains procédés à mon égard. Point. Je sais que vous avez du talent et que vous êtes homme à tourner joliment une épître sur la reconnaissance. Ceci rentre dans les rudiments de la petite diplomatie. Nous laisserons cela, si vous le voulez bien, aux huissiers des chancelleries. Je ne veux rien, sinon que vous quittiez pour toujours ce chien de pays et que vous reveniez à Paris immédiatement.

» Je vous rappelle que je n'ai jamais envié la réputation de bonhomie. Je fais état d'être absolument égoïste. Je ne me crois donc pas tenu de vous pousser malgré vous à la fortune ni de vous faire violence en vous imposant les services et l'amitié du

» Baron de BRIONVAL. »

XIV

Le lendemain du jour où Marc avait reçu cette lettre de M. de Brionval, Sylvain Candil et maître Atorni revenaient ensemble du Havre. Maître Atorni, avec les vêtements qu'il avait achetés, dix ans auparavant pour célébrer le mariage de sa nièce Bibienne, avec son beau chapeau tromblon aux bords retroussés et sa belle redingote noire à large col, se prélassait dans le tilbury de M. le maire. Il avait été à la ville placer une centaine d'écus; il avait pris, pour revenir, la voiture publique, qui le conduisit à

Montivilliers. Arrivé là, il se préparait à faire bravement à pied les deux lieues qui le séparaient encore d'Azelonde, lorsque Sylvain lui avait offert une place dans sa voiture.

L'après-midi commençait à s'avancer, maître Atorni avait accepté, en se promettant de payer sa place en beau langage. Mais le jeune homme, sombre et distrait, n'avait prêté qu'une attention insuffisante aux fins commérages du vieux paysan.

— *Aré!* monsieur Sylvain, gardez-vous; voici un cabriolet qui vient vite comme la colère. Il va nous accrocher. *Vère*, continua le vieillard quand le cabriolet eut disparu, c'est M. Paul d'Azelonde, avec une belle fille. A qui, diable, ce cheval-là? Il court comme un orage! Et cette voiture si brillante?

— C'est à M. le vicomte d'Azelonde, répondit Sylvain avec amertume.

— Bah! je ne l'ai jamais vu dans le bourg, ce bel équipage-là!

— Le château de Muretot ne suffit pas à M. le vicomte, et puis c'est un endroit trop honnête pour qu'il s'en contente: M. le vicomte a sa petite maison à Jouglemare.

— Mais avec quoi vit-il? avec quoi achète-t-il ces belles voitures, ces beaux chevaux, ces belles filles, continua le vieillard en clignant de l'œil? Et encore avec quoi va-t-il de temps en temps passer un mois à Paris, à Rouen ou au Havre?

Sylvain ne répondit pas.

— On n'est pas né d'hier, reprit Atorni, et je sais bien que quand madame d'Azelonde est morte, elle a laissé à ses deux enfants douze mille livres de rente. Pour M. d'Azelonde, le père, un brave homme, mais qui tour-

nait à tout ce que chacun voulait comme une girouette dérouillée, il n'a rien laissé du tout. M. Paul a bien vite mangé ses six mille francs de rente. Comme on dit à la ville : l'appétit vient en mangeant; il fit des dettes. La bonne mademoiselle Berthe les paya; si bien qu'il ne lui reste plus maintenant que mille écus de rente, et elle demeurera fille, quoique ce soit la fleur du pays. Eh bien ?

— M. d'Azelonde ne manque pas d'argent.

— *Aré !* il tue donc les marchands sur les grand'routes ?

— Pourquoi ne le dirai-je pas, s'écria Sylvain en fronçant les sourcils ! J'ai encore vu aujourd'hui chez le banquier, qui m'interrogeait sur la solvabilité de la famille d'Azelonde, un billet de 5,000 francs signé du nom de mademoiselle Berthe.

— Ah ! ça me *tanne* ! Pauvre chère dame ! elle avait juré qu'elle ne donnerait plus d'argent, puisqu'elle n'avait plus que de quoi vivre, oui, bien petitement. Ça m'attriste.

— Qu'est-ce qui vous dit, répliqua Sylvain, en jetant sur le vicillard un regard sombre, que ce soit elle qui ait mis son nom au bas du billet ?

— Ah ! *boh, boh !* monsieur Sylvain ! Mais un faux ça mène aux galères ! Je l'ai toujours dit : Il est si méchant, ce M. Paul, que quand il dort, le diable le berce !

— Que faut-il faire ? murmura Sylvain. Pauvre, pauvre Rose ! Et si je me trompais !

— Comme ils s'en vont tous les grandes gens du pays ! s'écria le petit vicillard, en levant au ciel son œil noir et en se découvrant ! Les Raallemont sont tombés dans la boue, comme une vieille muraille qui tombe dans une mare ; et c'étaient de grandes gens, monsieur Sylvain. Mon grand'père les avait encore vus les premiers du

pays. Il y a longtemps de cela, car nous autres, pauvres gens, nous vivons longtemps, et c'est une belle baronnie que santé ! Oui, les Raallemont, c'étaient de grandes gens ! des capitaines dans les régiments du roi, des grands juges dans le Palais-de-Justice de Rouen ! et ceux qui restaient dans le pays étaient les riches seigneurs, les grands baillis, comme on disait alors. Ils sont devenus misérables, et moi j'étais un seigneur à côté de Jacques-François, le père de M. Marc, que vous connaissez. Lui, M. Marc, si le bon Dieu ne l'*encroue* pas en route, il remettra les Raallemont en honneur, et, je vous le dis, monsieur Sylvain, c'est un fier homme. Regardez ses yeux, et pensez à tout ce que le pays fait contre lui.

— Oui, dit Sylvain en soupirant, je l'ai toujours estimé.

— Après les Raallemont, c'étaient les d'Azelonde ! M. Paul est le dernier du nom, nous le voyons ruiné, et nous le verrons en prison. Il reste mademoiselle Berthe ; elle est belle comme les belles images des reines qu'on voit dans les villes ; elle est bonne, et quand elle vous parle, c'est comme quand un verre de maître-cidre entre dans votre gosier au temps de la moisson. Eh bien ! elle restera seule à pleurer toutes les larmes de son corps, après que son frère aura été déshonoré ; car, vous le savez bien, M. Sylvain, quand il neige sur les montagnes, il pleut dans les vallées. Ah ! oui, c'est ainsi que tombent les grandes gens, parce qu'ils sont hauts et que le bas les attire comme il attire tout le monde. Nous, petits, nous ne tombons pas souvent, parce que nous sommes près de terre, et, quand nous tombons, personne ne le voit, parce que chacun regarde en haut ; et nous sommes vite ramassés, parce que nous n'avons qu'à nous soulever sur un genou pour être comme nous étions avant.

Maître Atorni, lancé sur ces matières philosophiques,

chères à son cœur, eût continué longtemps, sans que Sylvain, enseveli dans ses pensées, eût songé à l'interrompre; mais on vit poindre le clocher d'Azelonde. Le vieillard descendit, et le jeune homme prit un chemin de traverse conduisant à Brettainneville.

Deux heures après son retour au bourg, maître Atorni vit Paul d'Azelonde, dans le costume négligé qu'il portait habituellement, se diriger vers la maison de M. Lemien. On lui dit que le banquier était justement parti pour le château de Muretot. Paul revint sur ses pas.

— *Vère*, monsieur Paul, dit le vieillard, que vous étiez beau sur la route du Havre cette après-midi!

— Et puis, vieil imbécile? qu'est-ce que cela te fait?

— Aré, vous mourrez de l'*étermine* (étisie,) c'est le proverbe qui le dit :

Juin, juillet, août,
Ni femme ni chou.

— Prends garde à toi, bavard mandit! Et si tu as le malheur...

— Ah! ah! chacun sait que maître Atorni est discret comme un coup de canon.

— Retiens bien, vilain singe, que si tu as le malheur de te mêler de mes affaires, je t'apprendrai la discrétion, je te coudrai les lèvres avec un bâton.

— Oui, n'est-ce pas, et surtout les jours où vous viendrez de Jonglemare.

Paul s'avança vers Atorni en grinçant des dents.

— Approchez-vous davantage, cria le vieillard, afin que je vous dise à l'oreille chez quel banquier du Havre j'ai vu la signature de mademoiselle Berthe.

Paul fit un bond et pâlit.

— Que veux-tu dire ? explique-toi, dit-il avec un regard furieux.

— Eh bien quoi ! j'ai été chez le banquier, qui a arrangé vos affaires de famille, porter quelques écus. Est-ce que je n'ai point le droit de placer mon argent au Havre plutôt que d'acheter des terres à Jouglemare ? Moi je ne suis point un noble et je n'ai point d'égards pour les terres mais pour l'argent bien placé sur bonne hypothèque.

Paul regarda attentivement la figure malicieuse du vieux paysan. Il lui fit un nouveau geste de menace, et, se détournant brusquement, il se dirigea à grands pas vers le château de Muretot.

— Il est devenu pâle, se dit Atorni, je crois bien qu'il a fait un mauvais coup !

Il resta quelque temps comme préoccupé par une profonde réflexion.

— On ne peut point savoir ; mais mon grand-père avait coutume de dire : « Il faut se défier des gens qu'on mène pendre. » Et comme M. Paul est arrivé à la dernière extrémité, il m'est avis que Marc et mademoiselle Rose feront bien de se garder. C'est aujourd'hui samedi, il se passera bien sûr quelque chose ce soir au café Tordeux. Lievin, continua-t-il à plus haute voix, en se tournant vers son premier ouvrier, tu ne vaux point la corde pour te pendre, je suis bien sûr que tu le connais, le café Tordeux.

Lievin était un gros garçon d'un blond fade, au front fuyant, à la figure niaise. Son intelligence lente le rendait presque muet, et forçait ses interlocuteurs à attendre jusqu'au lendemain la réponse à toute question un peu compliquée. Mais il avait le regard vif, et il était précieux pour son maître à cause de la perspicacité avec laquelle il

voyait tout ce qui se passait autour de lui et de la lucidité avec laquelle il rendait brièvement compte de ce qu'il avait vu.

Il jeta sur son maître un regard intelligent et répondit par un sourire.

— Bien. Il n'y a point un chien dans le bourg avec qui je n'aimerais point mieux causer qu'avec toi. Mais écoute : ce soir, à la brune, tu iras au café Tordeux, je te donnerai de quoi te payer un gloria, et demain tu me diras ce que tu auras vu.

Lievin réfléchit un instant et s'avança vers le maître bourrelier :

— Je vous dirai ce que j'ai vu, maître Atorni, dit-il.

— Et en surplus, se dit le vieillard, demain matin M. Paul saura que je ne suis point seul à connaître l'histoire de mademoiselle Berthe. Sans ça, il serait capable de vouloir se débarrasser de moi. Je ne le crains point ; mais autant vivre tranquille, sans être obligé de cadenasser sa cave et de regarder au fond de son verre.

XV

Quand Paul arriva au château de Muretot, on lui apprit que mademoiselle était à Bosqueney et que M. Lemien attendait dans la salle.

— Parbleu ! je le sais bien, que s'il attend c'est dans la salle, répondit brusquement Paul au paysan dormeur, que nous avons déjà vu déguisé en cocher ; je ne suppose

pas qu'il soit dans la chambre de ma sœur, ni dans la mienne, où il n'y a qu'une chaise. Quelle bicoqué ! Pourquoi Berthe s'obstine-t-elle, murmura-t-il, à garder une maison où il n'y a que trois pièces habitables, et encore ! Le château de Muretot, cela remplit bien la bouche, mais cela amène-t-il des épouseurs ? Je suis sûr qu'elle grille de se marier, l'égoïste ! Bonjour, monsieur Lemien, je viens de chez vous. Je suis étonné de vous trouver ici ; cela ne me convient pas.

— Monsieur, répondit l'usurier d'un ton sec, votre position vis-à-vis de moi est celle d'un obligé vis-à-vis d'un homme bienveillant ; à défaut de reconnaissance, j'ai droit à des égards.

— Je ne vous dois pas d'égards, je vous dois des intérêts. Quant à votre bienveillance, je ne la nie pas, je la connais : elle me coûte quinze pour cent d'intérêt par an. Cinq pour cent d'intérêt légal, et quinze pour cent d'intérêt bienveillant, cela fait vingt ; n'est-ce pas le taux auquel vous me prêtez votre argent ?

— Je ne vous empêche pas d'en chercher ailleurs à meilleur compte, et je suis prêt à recevoir le remboursement de mon capital.

— Pardieu ! je crois bien ; ce serait la quatrième fois que je le rembourserais, ce capital ! Vous m'avez prêté dix mille francs, je vous en ai déjà payé trente mille à titre d'intérêts ; qu'est-ce que je vous redois ?

— Dix mille francs, répondit le juif normand.

— Si vous me faisiez cadeau de ces 10,000 francs, monsieur Lemien, combien me redevriez-vous encore ?

— Vous êtes porté à la gaité aujourd'hui.

— Du tout, je suis d'une humeur massacranter.

— J'enverrai demain M^e Cudemel, huissier, pour régler nos comptes. J'ai l'honneur de vous saluer.

— N'ayez pas cet honneur. Répondez d'abord à une question : Combien me redeviez-vous, monsieur Lemien, sur l'argent que votre père a volé au marquis d'Azelonde, mon oncle ?

— M^e Cudemel, huissier, vous le dira. Je vous salue.

— M^e Cudemel, huissier, me le dira, mais M. Lemien, usurier, ne recevra rien : je n'ai pas un sou vaillant.

— M. Lemien, usurier, ne recevra rien, mais M. le vicomte d'Azelonde ira en prison.

— Peut-être que non, quand j'aurai raconté aux juges l'honnête commerce que fait dans le bon pays de Caux l'honorable M. Lemien.

— Monsieur, ma réputation est faite.

— C'est là-dessus que je compte pour être cru sur parole.

— J'ai des parents et des amis.

— Mais vous n'aurez pas dix mille francs. Je n'ai aucun préjugé, pas plus celui de la prison que les autres ; et quelques mois d'esclavage n'ont rien de bien douloureux. Voyez les nègres, ils vivent cent ans, quand ils sont esclaves, et trente quand ils sont libres... Je suis dégoûté de la vie, mon pauvre monsieur Lemien, dégoûté des banquiers du Havre et des usuriers d'Azelonde ; vous croyez que les huissiers m'offriront des relations plus agréables, je veux bien vous croire. Je sais déjà que M^e Cudemel ne passe point pour un sot, et puisque vous me promettez sa conversation pour demain, je me félicite de faire sa connaissance. Puis, vous qui êtes un homme rangé, mon digne monsieur Lemien, vous ne sauriez comprendre combien il est difficile de se débarrasser d'une femme qu'on n'aime plus. Vous me parlez de prison, c'est un moyen auquel je n'avais pas pensé ; soyez béni !... Et tenez, vous êtes veuf, vous êtes vieux, vous

•

êtes laid ; mais si vous voulez aller offrir à une bonne fille — je suis plein de mélancolie — qui va se trouver seule à Jouglemare, un peu de la *bienveillance* que je vous dois, qui sait?... Pourtant les femmes doivent vous trouver bien répugnant, mon pauvre monsieur Lemien.

L'usurier était resté étourdi de surprise et de fureur.

— Je me suis toujours demandé quelle espèce d'infirmités cachées possédait madame Lemien pour avoir consenti à être votre femme.

— Vous êtes un...

— Taisez-vous, maudit, s'écria Paul en quittant subitement son ton ironique. Je sais ce que je suis, un misérable ; oui, et je suis pire que vous ne pouvez le savoir ; mais il ne me plaît pas de connaître votre opinion sur mon compte. Écoutez-moi. Vous êtes venu ici pour faire un peu de bruit, pour attirer l'attention de ma sœur et essayer de vous faire payer par elle. Ma sœur ne vous payera pas, elle l'a juré ; et d'ailleurs je ne le lui permettrais pas. J'ai été souvent lâche en toutes ces affaires, je l'ai été vis à vis de ma sœur, et beaucoup plus, continua-t-il en frappant du pied avec un commencement de fureur, que votre coquinerie bourgeoise ne peut le deviner.

— Monsieur, vous êtes fou !

— Taisez-vous, vil coquin ! reprit Paul, qui était placé entre M. Lemien et la porte. Vous avez ruiné plus de pauvres gens que vous n'avez de cheveux sur la tête. Il n'y a peut-être que vous dans le canton d'Azelonde qui soyez plus méprisable que moi ! Puisque vous avez eu l'audace de venir jusqu'ici, chez ma sœur, je veux me donner la joie d'avoir, une fois en ma vie, une honnête indignation et de mépriser quelqu'un qui vaut encore moins que moi. Voyez-vous tous ces vénérables person-

nages, continua-t-il en montrant de nombreux portraits de famille, ils ne peuvent en croire leurs yeux. Un homme plus odieux que leurs dernier descendant, c'est presque impossible ! Oui, tenez, voyez, le lâche gredin ! tout à l'heure il était menaçant, et maintenant que je l'insulte, il sourit pour me désarmer. Maître Prudent Lemien, je ne sais ce qui me retient de cracher sur votre plat visage et d'ensanglanter à coups de talon de bottes cet horrible museau de fouine que vous portez sur vos épaules.

L'usurier tremblait de tous ses membres ; il comprenait que Paul était hors de lui, il le savait capable de tout dans sa colère et il se faisait le plus petit qu'il pouvait.

Au bout de quelques instants, M. d'Azelonde jeta un éclat de rire nerveux.

— Après tout, vos filles sont si indignement laides, il faut bien que vous fassiez de l'usure pour placer cette nichée ! Je vous pardonne. D'ailleurs, le jeune M. Lemien vengera tous les pauvres gens que son père a volés. J'ai travaillé à le former, soyez tranquille.

— Misérable corrupteur ! s'écria M. Lemien dans un élan de courage.

— Tiens ! seriez-vous un bon père ? Ah ! je serais trop vengé ! Mais non, c'est l'avarice qui vous arrache ce cri. Soyez donc tranquille, il les fera danser vos écus !

Il poussa un nouvel éclat de rire et alla ouvrir la porte.

— Maintenant, occupons-nous d'affaires. J'ouvre la porte pour montrer que vous êtes libre. Vous avez dans votre poche, continua-t-il en s'asseyant tranquillement, le renouvellement que je vous ai demandé. Voici quatre cent vingt francs, c'est l'intérêt, payé d'avance, pour deux mois et demi, c'est-à-dire jusqu'au 15 septembre. A cette époque, j'aurai épousé Rose Deslins. Je vous rendrai les dix mille francs, avec un pourboire pour mesdemoiselles

vos filles. Si vous ne voulez pas, je garde les quatre cent vingt francs et demain vous ferez protester ma signature. Je n'épouserai pas mademoiselle Deslins, c'est vrai, mais j'irai en prison, ce sera à peu près la même chose et ce sera moins long.

M. Lemien réfléchit un instant ; il présenta un papier à Paul, qui le signa et le lui rendit. L'usurier s'avança silencieusement vers la porte.

Arrivé là, il se retourna en disant :

— Je vous jure bien cette fois que si le 15 septembre ces dix mille francs ne sont pas payés vous irez en prison.

— Bah ! j'ai toujours quelque projet de voyage en tête. Qui sait si je ne me serai pas mis en route auparavant ? Le juif devint blême.

— Bonsoir, respectable monsieur Lemien ! faites mes compliments au jeune M. Lemien ; dites-lui que je suis prêt à lui donner sa revanche. Car, ô père infortuné ! ces quatre billets, que vous avez serrés si amoureuxment dans ce portefeuille si gras, ces quatre billets, je les ai gagnés à la bouillotte au fils de ce père infortuné ! Changez les clefs de votre caisse, père noble et confiant !

L'usurier s'éloigna en trébuchant. A peine fut-il sorti, que Paul déchira l'ancien billet en morceaux, sur lesquels il piétina avec colère.

— Allons, se dit-il, il ne faut plus hésiter ! Depuis deux jours, Rose n'a pas voulu me recevoir ! La niaise petite poupée ! M. Jacques Râmont a repris son influence... Il a triomphé de tout. Le pauvre Glame a failli y rester. Oui, et je crois, le diable m'emporte ! que Berthe est tombée amoureuse de ce bellâtre. Je parie qu'elle est allée à Bosqueney pour causer avec mon oncle de M. le comte de Raallemont. Oh ! c'est trop fort. M'a-t-il traité avec assez

d'insolence, l'autre matin ! Oui, il m'a battu en toute circonstance. Allons ! les grands moyens ! La Pésièrre m'assure la dot aussitôt que j'aurai... congédié ce fils de couturière.

Il entra chez lui, en sortit bientôt revêtu d'une blouse et la figure à moitié cachée par une casquette à larges bords.

Il se dirigea vers le bourg, qu'il traversa précipitamment et continua son chemin jusqu'au hameau de Beaurepaire.

XVI

Au hameau de Beaurepaire, à l'extrémité de la plaine d'Azelonde, au dessus du valloir de la Justice, presque sur la lisière du bois, une vieille femme, qui avait la réputation de jeter des sorts, avait fait construire une hutte en argile. Les vagabonds et tous les jeunes gens tarés d'Azelonde y venaient le samedi pour prendre un gloria et jouer aux dominos.

Une planche, à hauteur d'homme, sur laquelle des tasses et des bouteilles étaient rangées, des bancs de bois le long du mur rougeâtre, de longues tables en sapin placées en face des bancs, et une immense cafetière d'étain, fièrement campée dans les cendres devant un petit feu, composaient tout le mobilier de ce cabaret primitif.

Quand Paul y entra, l'assemblée était déjà nombreuse. La maîtresse du logis, la mère Tordeux, assise au coin du feu, fixait ses yeux riants, tantôt sur la cafetière, tan-

tôt sur les figures patibulaires qui l'entouraient. Elle fit un petit signe de tête à Paul, qui était évidemment un habitué, et s'empressa de lui servir une tasse de café, en face de laquelle il alla s'asseoir.

Quand ses yeux furent habitués à la demi-obscurité qui, malgré trois chandelles, régnait dans cette chambre, il regarda autour de lui. La plupart des consommateurs jouaient ou pariaient avec accompagnement de cris et d'injures ; deux personnages tenaient chacun un des coins les plus obscurs : Liévin, qui paraissait sommeiller, la pipe à la bouche ; et Glame qui, la tête enveloppée dans un mouchoir à carreaux, gémissait comme un homme accablé du mal de dents.

Paul se leva bientôt. Il alla regarder les joueurs, paria deux sous sur un coup intéressant, conta quelques plaisanteries à la mère Tordeux et, s'approchant négligemment de Glame, il lui dit à mi-voix :

— Suis-moi quand je sortirai.

Puis, il revint s'asseoir, s'aventura jusqu'à parier cinq sous contre le millionnaire de la bande, perdit, paya et sortit.

Liévin l'avait précédé de quelques minutes. Glame le suivit.

— Où est passé Liévin ? demanda Paul.

— Il s'est réveillé, il a payé et il est parti, monsieur Paul, répondit Glame.

— Ah !

— D'ailleurs, c'est un imbécile.

— Tu crois ! Je me défie surtout des imbéciles. J'ai besoin de te parler. Nous allons prendre à travers champs. Ce coquin d'Atorni a raison, avec ses proverbes : le jour a des yeux et la nuit des oreilles.

Ils marchèrent quelque temps silencieusement. Quand

ils furent arrivés sur le haut de la plaine, Paul se retourna, jeta un regard autour de lui et revint vers Glame.

— Eh bien ! comment vont les affaires ? dit-il.

— Les affaires, vous voyez ! J'ai reçu pour dix mauvaises pièces de cent sous un coup qui aurait pu tuer un bœuf, et quand il plaira à votre Jacques Ramont de porter plainte, on me reconnaîtra à ma joue. D'ailleurs, Giamet sait tout et le goujard s'en doute.

— Giamet est à nous, dit Paul avec impatience ; pour peu de chose il tuerait son maître ; il en est jaloux.

— C'est bien ; prenez-le pour vous servir dans cette affaire-là. Moi, j'en ai assez.

— Tu n'as donc pas de cœur, imbécile ! Voilà un homme qui t'a fait battre et tu ne lui en veux pas ?

— Il s'est défendu, cet homme. J'allais détruire son bien, il m'a battu. Après ?

— Et tu veux rester ainsi, toujours tremblant de peur que, d'un jour à l'autre, il n'avertisse les gendarmes ?

— Ça, c'est une raison, murmura Glame.

— Et tu ne penses pas que ce serait un bon coup de t'en débarrasser avant qu'il ne parle ?

— Je ne suis point un assassin, moi. Non, je n'en veux plus !

— Sont-ils lâches, ces bas coquins ! Je crois que maître Glame, le forçat, se mêle d'avoir des remords, comme un bedeau au temps de Pâques !

— Des remords, non, on n'y croirait point. Mais en me tenant tranquille, on m'oubliera, et je pourrai faire un bon métier, point trop fatigant.

— Allons donc ! quand je devrais crier tous les jours dans le bourg que tu as été au bain, on n'oubliera rien.

— Eh bien ! s'écria le paysan avec colère, qu'est-ce que ça vous fait que j'aie été au bague ?

— Cela m'est fort agréable, bête brute ; quand j'ai besoin d'un coquin, je suis sûr de le trouver.

— Vous n'avez pas besoin d'aller si loin, dit le paysan d'un air sombre.

— Eh !

— Oui, je le dis, il y a des gens qui devraient y être et qui n'y sont point. Moi, je suis un pauvre diable, mon père était un pauvre diable ; à courir sur les routes j'en ai vu de toutes les couleurs ; et quand j'ai su qu'il y avait une fortune dans une armoire et que tout le monde était absent, je me suis dit...

— Je sais ce que tu t'es dit, tu l'as raconté aux juges. Qu'est-ce que tout cela peut me faire ?

— A moi, ça me fait, qu'il y a des gens, des grandes gens, qui sont nés riches et qui avaient d'honnêtes gens pour parents ; ils avaient tout à leur plaisir, mais ils étaient paresseux ; ils ont mangé leur fortune. Si bien que si leur père revenait, tout le pays dirait : « Votre fils est un gueux. Vous, vous étiez un honnête homme, mais votre fils est gueux. Il a tout mangé avec des coquines, lui qui a une honnête sœur. Il a tout dépensé avec des vagabonds, lui qui est né noble. Tout le pays le méprise. »

— Tu as fini ? dit Paul en serrant les dents. Quel rapport y a-t-il entre ce gueux-là et notre affaire ?

— Ce gueux-là, c'est vous !

Paul sauta au cou du paysan et lui serra la gorge en le secouant violemment.

— Lâchez-moi, dit Glame d'une voix étranglée et en sortant de sa poche un couteau ouvert qu'il approcha du visage de Paul.

Celui-ci le lâcha et, le poussant avec fureur, il le fit chanceler.

— Es-tu content, maintenant, vilaine brute ? cria-t-il.

— Oui, je suis content, je vous ai dit ce que je voulais vous dire, afin que vous ne vous croyiez point plus que moi. Je suis un voleur et un forçat, c'est vrai, mais personne ne peut dire : « Je n'irai pas au bagne. » Ça arrive à tout le monde, et quand on ne s'y attend point.

Paul poussa un éclat de rire.

— J'ai eu tort, dit-il, de me mettre en colère contre un imbécile comme toi. Écoute-moi.

— Non, jamais. Jé peux bien donner un coup pour me défendre ; mais penser que je verrai là un homme sous moi, que je lui mettrai mon couteau sur la gorge et que je le verrai saigner, non !

— Il ne s'agit pas de coups de couteau. Mais écoute. Il y a un homme qui peut te faire retourner en prison. Mercredi, (c'est Giamet qui me l'a dit) cet homme-là s'en va à Etretat ; il reviendra la nuit, tout seul, par le chemin de la Renardière, puisque c'est le seul chemin pour revenir au val de la Justice. Il fera nuit brune et, sans doute, un vilain temps, puisqu'on nous annonce que le vent va changer et se mettre à l'orage. Eh bien ! tu connais ce chemin, presque à pic et rempli de cailloux roulans ; tu connais aussi, au milieu de cette descente, le ravin du Bourreau, un ravin de cent pieds. Est-ce que, la nuit, il n'est pas possible de tomber dans ce ravin ? Ne peut-on pas aider le cheval à y glisser ? et quand tout sera au fond, qu'est-ce qui se plaindra ?

Glame ne répondit pas.

— Tu vois l'affaire ? Tu vas tous les jours travailler à Muretot ; mardi soir, en revenant, passe par le sentier qui longe le petit bois du château, j'y serai, tu me diras

oui ou non. Si tu dis oui, tu te trouveras mercredi soir au bas de la Renardière, j'y serai aussi avec cent francs, que je te remettrai. Il y en aura encore autant pour toi un mois après.

Il fit quelque pas, puis revint en disant :

— N'oublie pas que si je puis te faire du bien, je puis aussi te faire du mal.

Et il s'éloigna.

— Eh ! eh ! se dit Glame, quand il eut disparu, je viens de gagner 100 fr. : si je ne lui avais point dit ses vérités, il ne m'aurait offert que 50 fr. Ils m'appelaient le prêcheur, *là-bas*. Voir s'il n'y aura pas moyen d'avoir tout de suite les 200 francs.

Il reprit la route du café Tordeux, où il se fit servir une tulipe de *fil en trois*.

— Qui sait si nous ne nous trouverons point *là-bas*, ensemble, pensait-il. C'est vrai qu'il a une belle figure de forçat. Alors, je lui ferai donner son tabac en lui parlant de sa sœur. Il a de l'idée dans ses inventions et le ravin du Bourreau est bien trouvé. Vère, je n'aime point à voir trop de sang et puis, ça tache.

Le lendemain, Liévin assura à maître Atorni que M. Paul et Glame étaient sortis ensemble et que, bien sûr, ils avaient quelque chose à se dire. Mais quoi ? On ne pouvait point savoir.

Le maître tomba en grande réflexion et en grande tristesse. Mais quoi ? C'était bien vrai qu'on ne pouvait point savoir.

XVII

Tout s'était passé tranquillement au val de la Justice jusqu'au mardi. Le soir de ce jour-là, on avait troué de nouveau la muraille de l'écurie, et le pauvre Noiraud, à en juger par ses allures effarées, avait été fort persécuté.

Le lendemain, M. de Raallemont balançait à se rendre à Etretat. Il manquait, nous l'avons dit, de sang-froid, et, comme tous les hommes qui ne sont pas de race pure, il était porté à l'hésitation. Il le savait et c'était là l'objet de ses plus intimes préoccupations. Il avait toujours aimé à s'étudier et il s'était dit souvent que ce mélange de sang qu'il portait dans ses veines était accompagné d'une sorte de mélange d'âme. Il y avait en lui une nature non unie, aisément en contradiction avec elle-même et qui oscillait entre divers instincts. Elle lui enlevait la spontanéité, l'ardeur primesautière, la hardiesse ; il se sentait enthousiaste et cependant inerte, brave, mais sans audace, et réfléchi là où il fallait s'aventurer. Sa physionomie ne trahissait pas ces fluctuations, il était parvenu à se conduire dans le monde comme si tout en lui fût décision et fermeté, mais, quand il était en face de lui-même, il était presque toujours irrésolu.

Depuis qu'il avait reçu la dernière lettre de M. de Brionval, il se demandait ce qu'il devait faire. Il était tenu, par sa conscience, à rester à Azelonde et, par l'honneur mondain, à retourner à Paris ; mais ne devait-il pas à M. de

Brionval autant de reconnaissance qu'à madame Deslins ; les services qu'il était tenu par sa position de rendre à son pays, le devoir de son avenir ne pouvaient-ils pas être mis en balance avec ses devoirs vis-à-vis de Rose ?

Il comprenait pourtant que la loi qui le retenait à Azelonde était plus stricte. Que devait-il faire alors ? Fallait-il abandonner désormais tout espoir d'avenir, et demeurer, malgré tout, dans son village natal ? Il serait ainsi débarrassé de cette visite à madame Leclerc, qu'un inexplicable instinct l'engageait à ne pas faire.

Il passa toute la matinée du mercredi dans les angoisses de l'hésitation. L'équivoque l'emporta encore, il se décida à gagner du temps.

Il fit atteler Noiraud au tilbury et, redoutant les bavardages de ses domestiques avec ceux de madame Leclerc, il partit seul.

La matinée avait été belle, mais les nuages commençaient à monter dans le ciel et Marc put prévoir que la soirée serait, comme tous les soirs précédents, orageuse. Il se promit de ne pas revenir trop tard, et l'aspect de La Renardière l'encouragea à persister dans sa résolution.

C'était un chemin fort raide, qui montait, pendant l'espace de deux kilomètres, le long du flanc droit du mont de la Prévôté. Il était négligé depuis de longues années, et les eaux torrentielles qui descendaient chaque hiver dans la vallée de la Justice l'avaient dégradé. Les ornières, les coupures, les pierres roulantes le rendaient peu praticable, et c'était cependant le seul chemin que Marc pût prendre, à moins d'allonger sa course de trois lieues.

Au milieu de la voie, à l'endroit où la route faisait un coude, on voyait un gouffre d'une centaine de pieds de profondeur.

Une légende racontait qu'au dix-septième siècle, un

habile Normand, qu'on menait pendre, avait entraîné le bourreau dans ce précipice, et avait été retrouvé sain et sauf assis sur le corps de ce bourreau, qui lui avait servi de protection contre la violence du choc. La tradition assurait que le coquin avait été gracié à condition qu'il épouserait la fille de sa victime, je veux dire la fille de l'exécuteur qu'il avait entraîné dans le précipice. Maître Atorni jurait que c'était la vérité, « à preuve que la Pésièrre descendait d'une fille née de ce mariage. » Ce qui était certain, c'est que ce précipice était connu sous le nom de Ravin du Bourreau, et Marc se dit, en passant, que l'apparence sombre du gouffre était bien en rapport avec le nom.

Étretat n'avait rien alors de sa splendeur actuelle. C'était une petite bourgade habitée, presque uniquement, par des pêcheurs, et qui ne renfermait, à part le château et l'auberge, que des cabanes couvertes en chaume.

En descendant de voiture à la porte de l'auberge, Marc apprit que la *Parissienne* avait loué le château, et il ne put s'empêcher de froncer le sourcil en voyant les yeux rusés de M. Lemien fixés sur lui, tandis que le garçon d'écurie lui faisait cette réponse.

Il se dirigea cependant vers le château, en se disant que toutes ses précautions pour dissimuler cette visite seraient probablement vaines.

Plus que jamais il maudit l'idée qu'il avait eu de venir, lorsqu'une soubrette, à l'œil vil, lui dit que madame Leclerc était indisposée et qu'elle ne recevait pas. Elle ajouta à voix basse que M. Béthencourt désirait vivement le voir et l'attendait sur la plage. Il put d'ailleurs s'assurer que madame Leclerc n'était pas sérieusement malade, car il la vit venir s'asseoir près d'une fenêtre ouverte. Elle le regarda comme on regarde un inconnu ; et avant de

quitter la cour, il entendit le piano lancer ses plus joyeuses notes.

M. Béthencourt, qu'il alla joindre, le salua avec une apparence de bonheur parfait, et Marc se sentit touché de l'humble rougeur avec laquelle le digne homme confessa que sa nièce, évidemment, était d'une coquetterie inexprimable, impardonnable, inexcusable, évidemment.

Le dîner était servi à l'auberge, et il suppliait M. le comte, évidemment, de ne pas lui refuser l'agrément, l'honneur, la faveur, de passer une heure en sa compagnie. D'ailleurs, il désirait prendre la permission, la liberté, la licence d'interroger M. le comte, évidemment, sur une famille Deslins qui devait avoir quelques liens de parenté avec sa, hum ! évidemment, coquette de nièce.

Cette révélation tourmenta Marc et il se décida à accepter l'invitation du digne homme, autant pour le remercier de sa sympathie que pour l'engager à ne pas cultiver cette parenté.

Il était neuf heures avant que M. de Raallemont eût pu se débarrasser des adjectifs de M. Béthencourt. Celui-ci l'engagea à ne pas retourner à Azelonde par une soirée qui s'annonçait sous d'aussi fâcheux auspices, augures, apparences. Il pleuvait en effet violemment.

Marc hésita ; mais la pensée de M. Lemien et de ses commentaires probables, et surtout la considération des hostilités qui recommençaient au val de la Justice, le décidèrent à partir.

L'obscurité profonde, les bourrasques de vent, la pluie épaisse et le souvenir de la descente de la Renardière, ne lui promettaient pas un voyage agréable ; mais il possédait un bon manteau, Noiraud avait le pied sûr, et ses lanternes éclairaient comme des phares. Il serra la main

à M. Béthencourt, qui épuisait son vocabulaire à lui prouver l'imprudence de sa conduite.

Il sauta en voiture, agita les rênes, et le bon cheval s'élança dans la nuit, escorté par un « évidemment » sonore et plein de pitié.

XVIII

Giamet avait été le matin chercher le tilbury au bourg, et sa conduite depuis son retour avait été si étrange que M. de Raallemont s'en était préoccupé un instant.

Il le voyait sombre, bref dans ses réponses, brusque dans ses mouvements. Plusieurs fois le domestique s'était approché comme s'il avait quelque chose à dire à son maître, et, après lui avoir jeté un regard indécis, il s'était éloigné vivement. Marc en conclut qu'il avait une pointe d'ivresse, mais comme c'était la première fois que cela arrivait, il n'avait pas voulu lui faire de reproches.

Onésiphose avait été, lui aussi, surpris des manières de son compagnon ; il avait été surtout frappé de voir Giamet approcher sa bouche des naseaux du cheval.

— Vous êtes bien *amitieux* pour Noiraud, dit-il, quand Giamet rentra après le départ de M. de Raallemont.

— Ah ! tu as vu ça ! Eh bien ! pourquoi ne serais-je point *amitieux* pour mon cheval, puisque je lui ai dit adieu.

— Adieu ! qu'est-ce que vous dites donc ?

— Oui, répondit le jeune paysan d'une voix sombre, adieu, puisque je vais me détruire. Et demain, quand le

soleil tombera sur les chênes d'Azelonde, il n'y aura plus de Giamet vivant. Tu peux aller le dire à Marine si tu veux.

— Vous êtes ivre, Giamet, pour ça oui.

— Ivre ! non je ne le suis point, pour ça non. Je ne le suis point encore, mais je vais aller au bourg pour boire, parce que je n'aurais pas sans ça le courage de faire ce que je veux faire. Mais je le ferai, reprit-il en se frappant le front.

— Pourquoi voulez-vous vous détruire, mon Giamet ?

— Pourquoi ? Est-ce qu'il ne faut point punir les mauvaises filles ?

— Eh bien !

— Eh bien ! quand une fille sait que vous l'aimez... Mais tu ne peux point comprendre ça !...

— Dites toujours, Giamet, je comprends plus de choses qu'on ne croit !

— Eh bien, quand une fille sait que vous l'aimez, et qu'elle vous aime aussi, et qu'elle vous quitte pour un autre, qu'est-ce qu'on doit faire, à ton avis, goujard ?

— Eh ! on ne doit plus l'aimer.

— Je ne pourrai jamais. Voilà trois ans que ça dure, oui, à la foire de la *Settembresche* il y aura trois ans. J'étais alors un garçon tranquille, je n'aimais point à parler, je ne pensais jamais à rien, j'en'allais jamais aux rondes et je ne comprenais point quand on disait que les filles c'est gentil.

— En ça, mon Giamet, vous aviez tort.

— Je le sais maintenant, que c'est gentil ; ah ! oui, mais alors je conduisais mes chevaux en me demandant seulement si mon sillon était droit. J'allais où l'on me disait d'aller, ici ou ailleurs, ça ne me faisait rien. Quelquefois je me disais : Quand viendra dimanche j'irai faire une partie de dominos avec Braan et les autres ; quand

viendront les Rois, j'irai à Goulemare manger un gigot avec ma sœur et son mari, et, quand viendra la fête des *aoûteux*, je cornerai plus fort que les autres dans le chariot enrubanné. C'était tout.

— Eh bien ! est-ce que ce n'est point toute la joie qu'on peut avoir dans le monde ?

— Tu vois bien que tu ne comprends pas les choses du monde, dit Giamet en haussant les épaules et en se levant.

— Dites toujours, Giamet, je ne sais point encore tout, mais quand on m'a dit une raison, je comprends et je n'oublie plus.

— Je veux bien. Ça m'est doux, comme un sourire de Marine, de pouvoir parler d'elle, quand je pense que je ne la verrai plus !

Le pauvre garçon retomba sur sa chaise et se prit le front dans les mains. Sa poitrine se souleva et des sanglots lui déchirèrent la gorge, mais ses yeux restèrent secs. Le petit goujard, touché et effrayé, s'approcha de lui et lui prit les mains.

— Mon Giamet, il n'y faut pas penser. Vous verrez que demain ça ne vous paraîtra plus si dur. Maître Sénateur le dit : Quand on a dormi avec son chagrin, on s'y habitue ; c'est ce qui arrive en mariage.

— Non, reprit le paysan en relevant la tête, il faut périr. L'amour perdu, on ne s'y habitue point ; c'est comme si on devenait aveugle, on pense toujours au temps où on voyait clair.

— Pourtant maître Sénateur...

— Non, laisse-moi te dire ; car voilà le temps qui approche où il faut que j'aie prendre du courage au bourg. Pour lors, quand j'aimai Marine, je me trouvai tout changé ; l'amour, vois-tu, c'est comme de se lever en été

quand il fait clair, au lieu de se lever en hiver quand il fait froid. Les idées me venaient et je pouvais parler presque aussi bien que Maître Atorni. Je chantais tout le jour ; cette chanson sur Marine, c'est moi qui l'ai arrangée, et maintenant on la chante dans toutes les rondes, et ça me rappelle Marine, si bien qu'en l'entendant il me semble toujours que je l'embrasse.

L'enfant secoua la tête en fixant sur son compagnon son œil candide.

— Oui, et je pourrais faire de pareilles chansons tant que je voudrais. Et tout ce que je dis dans cette chanson, c'est vrai ; je pensais à elle au matin, à midi et au soir. Je la voyais au bout de tous mes sillons ; je n'aimais plus à aller que là où je pouvais la rencontrer ; et plus souvent, dans les grandes chaleurs, alors que les *aoûteurs* étaient abattus, moi je riais tout d'un coup, je pensais à Marine. En battant le blé, dans les temps noirs, alors que chacun, comme on sait, est bien fatigué, moi j'avais envie de danser, je pensais encore à Marine, et la pensée de Marine me donnait toujours la force et la joie. Et le soir, après souper, quand tout le monde commençait à s'endormir, moi tout d'un coup je frémissais, il me semblait que j'embrassais Marine et que je passais mon bras sous le sien !

— Mais, Giamet, qu'est-ce qui vous a dit que Marine ne vous aime plus ?

— Ah ! je le sais bien, tout le bourg le dit.

— Et qui est-ce qu'elle aime, le savez-vous ?

Le jeune paysan se leva brusquement et tourna son poing fermé vers le chemin par où Marc était parti.

— Oni, oui, je le sais, s'écria-t-il. Ah ! il va se passer des choses comme on n'en a jamais entendu dans le pays ; et ce sera bien fait. Ça leur apprendra ces *bourgeois bissaquets*,

à venir dans nos pays pour nous prendre ce que nous avons, nous autres paysans. Est-ce qu'ils n'ont point leurs belles femmes dans les villes ? Est-ce que nous allons les prendre, nous, leurs belles femmes ? Et si nous voulions, nous ne pourrions point, parce que nous ne sommes point clairs et bien vêtus comme eux, et que nous ne saurions pas dire les choses que les belles femmes des villes comprennent ? Est-ce juste qu'ils viennent chez nous ? Non. Il faut qu'il soit puni, pour l'apprendre aux autres.

— Qu'est-ce que vous dites donc, Giamet ? Est-ce de M. Marc, que vous parlez ?

— Je le sais, ce que je dis et ce qui va se faire ; et pour ne point avoir des pensées de remords, il faut me tuer ; et aussi parce que je sais bien que quand Marine reviendra à moi après en avoir aimé un autre, je ne pourrai pas, non, m'empêcher de la reprendre, et je ne veux pas, non, je ne veux pas avoir les restes de mes voisins.

Là dessus, il se leva, secoua la tête à quelque observation qu'essaya encore de lui faire le goujard, et sortit. Il revint un instant après.

— Tu avertiras mon beau-frère qu'il vienne chercher mes hardes. Allons, tu es un brave goujard ; je veux t'embrasser.

L'enfant accourut les larmes au yeux et Giamet, après l'avoir embrassé, se sauva comme s'il avait peur de voir fléchir sa résolution.

Onésiphore resta bien attristé et très préoccupé de quelques-unes des paroles de son compagnon.

Les heures se passèrent, le soir vint, le vent se leva et la pluie se mit à tomber, tandis que des éclairs lointains illuminaient les hautes cimes des arbres de la forêt. L'enfant commença à avoir peur et appela Minos auprès de lui pour se sentir moins seul.

— Eh bien ! non, se dit-il, je ne veux point que maître Sénateur pense que je me suis conduit comme un enfant ! Le brigand est venu la nuit passée ; il veut peut-être recommencer, je vais lui faire peur.

Il prit le fusil et, suivi du chien, il alla faire, en tremblant un peu, mais en marchant gravement, le tour de la mesure. Il n'aperçut rien de suspect et rentra.

Les éclairs étaient devenus plus rares, le tonnerre grondait plus sourdement ; mais la pluie tombait avec violence et le vent, mugissant dans les grands arbres, semblait vouloir les précipiter sur la maison.

— Voilà bientôt dix heures, pensa Onésiphore, en se promenant dans la cuisine, et M. Marc avait dit qu'il serait rentré avant huit heures ! Qu'est-ce qu'il peut être arrivé ? Qu'est-ce qu'il voulait donc dire, Giamet ? Pauvre Giamet ! il est mort maintenant ! Mais pour sûr il disait des paroles contre M. Marc, comme si on devait lui faire du mal cette nuit.

Minos, inquiet de l'inquiétude de son compagnon, le suivait du regard ; et, par de sourds grognements, il semblait vouloir répondre aux soupirs de l'enfant.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, mon pauvre Minos ; faut-il aller au-devant de M. Marc ?

Le chien, répondant au signe de tête d'Onésiphore, se leva et s'avança vers la porte en grondant.

— Eh bien, oui, oui, mon chien, nous irons jusqu'à la Renardière. Qu'est-ce qu'on peut savoir ? Je connais le pays ; si M. Marc est égaré, je le remettrai dans le chemin. Et si on veut lui faire du mal, je vais prendre ce bâton, qui a une épée ; et toi, tu as de bonnes dents, mon vieux Minos, n'est-ce pas ?

Le chien gronda plus fort et se dressa contre la porte.

L'enfant ferma soigneusement les volets, prit la grande lanterne et sortit.

— Oh ! comme il fait noir quand les éclairs ne donnent pas. Et quand ils donnent, je tremble. Nous allons être bien mouillés ! Qu'est-ce qu'il pouvait donc vouloir dire Giamet ? « Il se passera cette nuit des choses ! Ça lui apprendra ! » Il voulait bien sûr, parler de M. Marc. Maître Sénateur me conseillera de courir à son aide ! Brou ! oh ! l'éclair ! Il m'a dit : « Tu l'aimeras bien, petit. »

Le jeune garçon baissa la tête en fermant les yeux.

— Eh bien ! s'il m'arrive quelque chose... Ah ! encore un éclair !... S'il m'arrive quelque chose, continua l'enfant, tandis que les larmes lui coulaient le long des joues, eh bien ! maître Sénateur verra qu'il a eu raison de bien m'aimer. Allons, Minos, il faut que je te tienne en laisse. J'aurais trop peur, si tu me quittais.

Et le pauvre enfant, tremblant et courageux pourtant, s'enfonça, en faisant le signe de la croix, dans la partie du bois qui conduisait directement à la Renardière.

XIX

Giamet s'était rendu au bourg et il s'était installé chez le père La Chèvre à une table solitaire. Sans s'inquiéter des autres buveurs, sans répondre aux questions ni aux plaisanteries, il s'était mis à boire de l'eau-de-vie à pleine *tulipe*.

Mais la pensée douloureuse qui brillait au fond de son

cœur restait toujours aussi claire et aussi puissante ; il ne pouvait parvenir ni à oublier ni à s'enivrer. Il sentait bien que sa gorge brûlait, que le sang lui *mangeait les yeux*, et ses tempes battaient à grand effort ; mais il voyait toujours nettement Marine et Marc ; il voyait surtout les joies de son amour passé et qui ne reviendrait jamais plus.

Il n'avait pas l'habitude de boire de l'eau-de-vie ; il trouva bientôt que c'était horriblement mauvais. Il se leva. Il avait la tête en feu, mais l'esprit présent, les jambes solides et enfin le courage de se tuer.

Il se dit qu'il irait se pendre à un arbre du parc, au château d'Azelonde, *pour lui apprendre*, à cette maudite fille, et d'ailleurs pourquoi ne la verrait-il pas encore une fois avant de mourir, pour lui dire sa vérité ?

Il monta, en courant, jusqu'à la barrière du château.

— Eh bien ! lui cria maître Sénateur, où vas-tu comme ça la tête basse ? Tu penses à Marine, eh ! eh ! Je connais ça, moi !

— Oui, maître Sénateur.

— Tu as raison : faut aimer quand on aime, et *vère*, il vaut mieux aimer que point aimer. Ça ne dure point longtemps, murmura-t-il en reprenant sa bêche, car l'amour, c'est comme le *concombre d'attrappe*, tu sais bien, cette graine verte qui éclate quand on la presse, et les femmes sautent bien entre les mains des hommes comme des graines chassées d'une capsule. Mais c'est drôle et joli, pour un temps ; et puis on en a assez. Eh bien ! reprit-il, en relevant la tête, te voilà encore ? Tu as l'air tout bête, mon pauvre Giamet, faut point avoir cet air-là, quand on va voir les filles.

— Ne pourriez-vous point me dire, maître Sénateur, si Marine...

— Eh! je sais bien que tu viens pour elle, et point pour voir travailler un homme, qui est un fin jardinier pourtant! Plus tard tu verras qu'une belle plate-bande bien ratissée, ça vaut mieux que le plus joli visage! Eh bien! Elle est là, ta Marine, dans le potager derrière le château. Va la joindre, personne ne te dérangera; tout le monde est parti; il n'y a plus que moi et elle à la maison... Et moi, j'ai toujours dit, murmura-t-il en reprenant son ouvrage, que déranger les amoureux, c'est comme ouvrir une serre, en hiver, à la gelée.

Giamet se dirigea d'un pas lourd vers le potager. Marine était penchée sur la terre, un râteau à la main.

Elle releva la tête en apercevant Giamet et elle poussa un cri de joie.

En voyant ces yeux si doux qui le regardaient avec leur expression habituelle de sérieuse tendresse, le pauvre garçon sentit tomber sa colère, mais il se raidit contre cette faiblesse.

— Ah! mon Giamet, que je suis contente! J'étais peignée de ne pas vous avoir vu dimanche, et je disais : Serait-il malade? Je voulais vous aller trouver lundi, mais la Pésièrre m'a dit que c'était inutile.

— Ah! la Pésièrre!

— Oui, et que vous vous portiez bien et qu'elle vous avait vu. Mais elle a menti comme toujours, la Pésièrre, car vous avez l'air malade, Giamet!

— Ah! elle a menti comme toujours, la Pésièrre! N'importe, ce qui est dit est dit! Je l'ai vue moi-même le regarder avec les yeux d'amour!

Marine regarda son fiancé avec un mélange d'étonnement et de tristesse : sa voix rauque, ses yeux furieux, ses paroles inintelligibles lui faisaient croire qu'il était ivre.

— Marine, dit Giamet en prenant tout son courage, je suis venu pour vous dire adieu.

— Est-ce que M. Marc vous emmène quelque part?

— Non, s'écria le paysan en frappant du pied, je m'en vais, de moi-même, où je veux.

— Et pour combien de jours?

— Je m'en vais pour longtemps, dit Giamet en détournant la tête.

— Et vous dites que ce n'est point M. Marc...

— Il n'y a point de M. Marc, nom d'un diable ! nom de tous les mille diables ! Je m'en vais de moi-même ; je m'en vais pour toujours !...

Marine se redressa par un mouvement brusque ; elle releva le front, se pencha un peu en arrière, les narines ouvertes, la main appuyée sur son râteau ; elle couvrit son interlocuteur d'un regard fier et elle dit d'une voix vibrante :

— Vous pouvez partir, Giamet !

Celui-ci recula de quelques pas, puis se rapprochant brusquement.

— Je sais bien, dit-il, que ça vous est égal, et c'est pourquoi je m'en vais pour toujours.

La jeune fille s'était remise à son travail ; elle tressaillit en entendant ces paroles, mais ne releva pas la tête.

Giamet avait fait quelques pas pour s'en aller ; il hésita, s'arrêta, puis revint.

— Et avant que je m'en aille, ne me regarderez-vous point, Marine?

La jeune fille releva la tête et Giamet vit de grosses larmes qui couvraient sa paupière.

— Ah ! Marine, Marine ! s'écria-t-il avec un sanglot rauque, pourquoi ne m'avez-vous point aimé comme je vous ai aimée?

— Je croyais que vous étiez ivre et ça me faisait de la peine; mais je vois maintenant que vous êtes fou! Oui, vous êtes fou, continua-t-elle en lui secouant le bras avec violence, de dire que je ne vous ai point aimé! Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour vous aimer, et qu'est-ce que je vous ai refusé de tout ce qu'une honnête fille peut donner? Vous n'avez point de mémoire, Giamet!

— Je voudrais bien n'avoir point de mémoire, répondit le pauvre garçon en secouant la tête.

— Je ne vous comprends point, dit la jeune fille après lui avoir jeté un long regard. Mais je sens que vous croyez ce que vous dites, et je vois que j'ai aujourd'hui plus de sens que vous. Asseyez-vous sur cette brouette, Giamet.

Le jeune homme secoua la tête, mais Marine vint lui poser la main sur l'épaule et il s'affaissa.

— Vous m'avez dit, il y a bientôt trois ans, que vous m'aimiez, et vous m'avez demandé si c'était de même chez moi. Je vous ai dit que je n'y avais jamais pensé et que je ne savais point. Au bout de quelque temps, vous êtes venu me dire la même chose, et que vous vous marieriez bien avec moi. Je vous ai dit que j'y avais pensé, que je vous aimais aussi et que je me marierais bien avec vous.

Giamet la regardait en tressaillant à chaque phrase, comme si chacun de ces doux souvenirs eût fait entrer plus avant dans son cœur la douleur présente.

— Mais, continua la jeune paysanne, nous n'avions rien pour entrer en ménage que nos bras; nous avons dit que nous travaillerions chacun de notre côté, jusqu'à ce que nous ayons de quoi être un peu aisés... Est-ce que vous m'avez vu des rubans, des bonnets, des jupes nouvelles? Non. Je gardais tout ce que je gagnais, pourquoi?

pour avancer notre mariage; et ça me chagrinait de n'être point belle comme les autres, mais je me disais : Il saura bien pour qui je ne suis point belle. Est-ce que je dis la vérité, Giamet?

— Vous dites la vérité, Marine!

— Est-ce que c'est ne point aimer, ça? Et quand vous m'avez ri, est-ce que je ne vous ai point ri? Quand vous m'avez dit les choses qu'un homme dit quand il aime, est-ce que je ne vous ai pas répondu les choses qu'une femme dit quand elle aime?... Vous avez voulu que je vous embrasse, je vous ai embrassé; vous avez voulu me serrer la taille, en me disant que c'était doux pour vous, et je vous ai laissé faire, quoique j'aie pleuré la première fois que vous avez mis votre bras sur ma poitrine. Est-ce que je dis la vérité, Giamet?

— Oui, vous dites la vérité, Marine.

— Est-ce que c'est ne point aimer, ça? Qu'est-ce que vous voulez donc? Est-ce que j'ai ri avec un autre homme? Est-ce que je me suis laissé embrasser dans les fêtes par un autre homme? Et alors, quoi donc! C'est vrai que je vous ai éloigné de moi : c'était pour M. Marc.

A ce nom Giamet se leva brusquement.

— Ça me faisait de la peine, mais je disais : il va gagner doubles gages. J'aurais été bien heureuse d'aller aussi être la servante de M. Marc.

— Ne dites point ça! s'écria Giamet d'une voix brusque. Pendant que vous parliez, j'oubliais et je disais : C'est vrai qu'elle m'aime bien. Mais vous venez de le dire, malgré vous, que vous ne m'aimez plus. Eh bien! oui, je m'en vais, et pour toujours. Je ne voulais point le dire, mais je m'en vais mourir, et c'est vous qui me tuez, car je me détruis parce que vous m'avez rendu jaloux.

— Jaloux ! et de qui ?

— De celui dont vous parlez toujours, avec qui vous riez toujours, auprès de qui vous voudriez toujours vous trouver. Mais, je suis content de vous le dire, il va mourir lui aussi.

— Mon pauvre Giamet, oui, vous êtes fou ! dit Marine.

Et elle baissa le front, comme si elle cherchait l'explication de quelque étrange mystère.

— Non, je ne suis point fou ! et ce n'est point moi seul qui l'ai vu...

— Ah ! dit-elle en faisant un bond et en saisissant le bras de son amant, je comprends tout. C'est la Pésièrè qui a tout fait ! Ne mentez point !

— Eh bien, oui, la Pésièrè m'a dit...

— Ah ! que tu es bête, mon cher Giamet !

Elle leva le manche de son râteau, en donna un grand coup sur l'épaule de son amant ; puis, le saisissant par le bras, elle l'entraîna en courant vers le parterre.

— Maître Sénateur, s'écria-t-elle, voilà Giamet qui est devenu fou ! et j'en rirais comme une folle, si je n'étais pas effrayée de sa voix, de ses yeux, de son teint tantôt rouge, tantôt vert. Savez-vous ce qu'il y a ? La Pésièrè lui a persuadé qu'il doit être jaloux de M. Marc.

— Ah ! la maudite femme ! dit maître Sénateur avec tristesse. Mon garçon, c'est vrai que Marine aime M. Marc, parce qu'elle voudrait le voir marier avec mademoiselle Rose. Et il le mérite bien. Et il t'aime, lui aussi, car il m'a dit qu'il ne partirait point d'ici sans te louer, pour te récompenser de tes services, une petite mesure où tu pourras te retirer avec Marine. Ah ! il est si bon ! La Pésièrè, elle le hait ! elle voudrait le voir tué. Et elle t'a rendu jaloux, afin qu'elle puisse lui faire du mal par tes mains. Mais il t'aime bien.

— Ah! mon Dieu, oui, c'est ça, s'écria Giamet d'une voix étouffée. Écoutez que je vous dise... il est peut-être temps encore... Marine, j'étouffe! Cours à Muretot... non, ôte ma cravate! cria-t-il en portant désespérément ses deux mains à son cou.

Il s'affaissa subitement.

Marine fit un effort pour le retenir, mais il lui échappa et sa tête alla donner contre un banc. Le sang jaillit de ses narines.

— C'est bon ça, dit le Sénateur. Ne t'émouves point, ma fille, ça ne sera rien. C'est beaucoup de boisson, puis le temps orageux, puis l'émotion. Je vais aller au château chercher quelque chose pour le faire revenir; toi, lave-lui la tête avec l'eau qui est dans l'arrosoir. Ah! Pésièrre maudite, si j'avais du courage, comme je la battrais, murmura le bonhomme en courant.

Marine prit sur ses genoux la tête de son fiancé :

— Giamet, mon Giamet, réveille-toi, murmurait-elle en se baissant sur lui et en arrosant sa figure de larmes.

Puis se rappelant le conseil du vieux jardinier, elle lui baigna les tempes et lui lava le visage et le cou sur lesquels le sang coulait sans discontinuer.

Giamet entr'ouvrit enfin les paupières, regarda d'un air effaré le visage de sa fiancée et referma les yeux.

Mais, au bout d'un instant, il agita brusquement les bras, et écartant les mains de la jeune fille, il se redressa, mais sans parvenir à se lever.

— Moi, je n'ai point voulu, non, je n'ai point voulu m'en mêler, dit-il d'une voix entrecoupée. Est-ce qu'il est déjà nuit? Il me semble que je vois noir.

— Non, il n'est pas encore nuit, Giamet. Ah! que je

suis contente de t'entendre parler. Et tu disais que je ne t'aimais point, et tu étais jaloux!

— Ah! c'est vrai. Mon Dieu! je sens que je vais dormir... Non, je ne veux point! Il faut que j'aïlle...

Et, par un effort vigoureux, il se dressa tout debout, puis, après quelques oscillations, il s'affaissa de nouveau.

— Je ne pourrai jamais!... Il est temps peut-être encore, et je ne peux point.

Il regarda Marine avec une fixité étrange.

— Moi je ne peux point, mais toi, tu peux, Marine. Laisse-moi! va vite... Il voulait nous marier! Oui, c'est vrai qu'il est bon! C'est la Pésièrre qui a tout fait... Ah! qu'est-ce que je veux dire? Aide-moi, Marine, je t'en prie! Je me tuerai si on le tue, car c'est moi qui ai tout dit pour qu'on puisse le tuer!...

Il retomba en fermant les yeux et en murmurant :

— Vas-y, cours! il est peut-être encore temps!

— Où veux-tu que j'aïlle? j'irai, dis; je ne veux point que tu meures! Dis qu'est-ce qui doit mourir?

— M. Marc, dit le jeune paysan.

— M. Marc! s'écria-t-elle en pâlisant, et c'est toi qui l'as tué! Parle-moi donc, Giamet!

— Non, je n'ai point voulu, mais...

— Mais quoi?

— Mais M. Paul, et puis Glame... Va à Muretôt! Tu diras à M. Paul que je ne veux point... Oh! il est déjà peut-être... au ravin... du Bourreau! Mon Dieu! non!

Il fit un nouvel effort pour se relever, mais il retomba et ne répondit plus aux questions anxieuses de la jeune fille.

Maitre Sénateur revint avec une lancette et une petite fiole. Il s'agenouilla près de Giamet et lui tâta le poulx.

— Je le dis toujours aux jeunes gens de maintenant :

buvez, c'est bon; prenez-en jusqu'aux yeux, dame, on n'est point parfait; soyez raides comme la justice, il n'y a point d'offense; mais en été, jamais! L'été veut l'eau, voyez les fleurs.

— Eh bien! demanda Marine en se levant, comment ça va-t-il?

— Ça ne sera rien. Il n'y a même point besoin de le saigner. Le sang du nez l'a sauvé; ça ne sera rien. Pourtant, reprit-il après un moment de réflexion, je vas le saigner tout de même. C'est bien inutile; mais une bonne saignée ne peut jamais faire de mal... Tiens, où est-elle donc?

Marine s'était penchée sur le front de son fiancé, et après l'avoir baisé, elle s'était mise à courir dans la direction de la barrière et avait disparu.

XX

Le château de Muretot était à une demi-lieue d'Azelonde. Marine ne tarda pas à y arriver, et elle se dirigea tout droit vers la grande salle.

Mademoiselle Berthe y était seule, assise dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le chemin.

L'obscurité commençait à envahir l'appartement, les premières gouttes de pluie frappaient les fenêtres, et la jeune femme regardait en rêvant les rougeurs qui, par intervalles, illuminaient l'horizon.

Marine s'approcha d'elle.

— Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il, ma bonne Marine, vous êtes pleine de sang !

— Ah ! oui, ce n'est rien, mademoiselle Berthe. M. Paul est-il ici ?

— Non, ma fille ; il est sorti il y a plus d'une heure.

— Ah ! Seigneur ! qu'allons-nous devenir ? Je vous en prie, dites-moi où je pourrai le trouver.

— Je n'en sais rien, ma pauvre enfant. Peut-être, continua-t-elle en rougissant, chez le père Lachèvre.

Marine se retourna et fit quelques pas en s'en allant.

— Mais voyons, dit Berthe en se levant, qu'y a-t-il ? et quel besoin avez-vous de voir mon frère ?

— Ah ! j'en deviendrai folle ! s'écria Marine. Et s'il n'est pas à Azelonde ! Il faut pourtant que je le voie !

— Dites-moi, je le désire, dit Berthe d'une voix ferme, et en fronçant le sourcil, pourquoi voulez-vous voir M. d'Azelonde ? Dites ; je puis tout entendre.

Marine la regarda. Elle ne devina pas le soupçon qui arrivait à l'esprit de la jeune femme, mais la brusquerie du ton de Berthe la frappa douloureusement : c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter après toutes les émotions qui venaient de l'accabler ; elle éclata en sanglots.

— Voyons, reprit Berthe.

— Je ne sais que faire, j'ai la tête perdue ! Mais vous êtes sage et pleine de sens, mademoiselle Berthe, je vais vous dire ce que je sais : M. Paul est parti pour assassiner M. Marc.

— Que dites-vous ? s'écria Berthe en pâissant ! Vous êtes folle !

Puis elle se rappela qu'elle avait, la veille, surpris son frère en conférence avec Glame ; elle se rapprocha de la jeune paysannette, et lui saisissant le poignet :

— Parlez, dit-elle d'une voix anxieuse, parlez vite.

Marine lui raconta vivement ce qui venait d'arriver et lui redit les paroles qui avaient échappé à Giamet.

— Vous avez eu tort, ma bonne Marine, dit Berthe à voix basse, de faire attention à des paroles peu claires, dictées à Giamet par un mouvement de fièvre. Je vous assure qu'il n'y a là rien de raisonnable, je le sais. Oui, je sais les relations qui existent entre M. de Raallemont et M. d'Azelonde. Allez vite revoir votre fiancé. Et je vous en prie, ne dites rien à personne de tout ceci.

— Mais il faut que je puisse dire à Giamet, mademoiselle, qu'il n'arrivera point de mal à M. Marc, sans cela il en mourrait, voyez-vous; et qu'est-ce que je deviendrais!

— Partez vite, vite, ma bonne Marine. Il n'est pas possible, oh! non, qu'il arrive quelque chose à M. de Raallemont.

Marine voulut insister.

— Mais partez donc! s'écria Berthe avec angoisse. Est-ce que votre vue ne vaut pas pour Giamet mieux que toutes les médecines du monde?

— Pour ça, oui! dit la jeune fille en s'éloignant. Bonsoir, mademoiselle Berthe!

Celle-ci resta immobile aussi longtemps qu'elle entendit le bruit des pas de la paysanne.

L'obscurité était devenue plus épaisse. Berthe alla allumer une chandelle.

— Mon Dieu! que je suis pâle! dit-elle en se regardant dans la glace.

Elle secoua la tête et se dirigea vivement vers sa chambre. Elle en ressortit immédiatement, un châle et un chapeau à la main.

Elle s'arrêta un instant devant un portrait de sa mère

suspendu à côté de la glace, puis posant son front sur le marbre de la cheminée.

— Ah! que je suis malheureuse! s'écria-t-elle avec un sanglot. Ma mère! ma mère! dit-elle en se redressant, les grandes douleurs sont-elles encore à venir! et cependant j'avais déjà tant souffert! Quel grand crime avons-nous donc commis? murmura-t-elle en jetant un regard timide sur les portraits à physionomie austère suspendus à la boiserie.

Ses mains se joignirent, ses lèvres s'agitèrent.

Puis mettant vivement son châle et son chapeau, elle se dirigea vers la porte.

— Ah! l'horrible nuit, s'écria-t-elle en sentant le vent humide fouetter son visage. Il le faut! Je n'ai perdu que trop de temps!

Et malgré la pluie elle se dirigea en courant vers Aze-londe.

Quand elle arriva devant la boutique de maître Atorni, la porte était fermée. Elle frappa : rien ne répondit. Elle frappa encore, une petite fenêtre s'ouvrit au-dessus de la boutique.

— Il est plus de huit heures et demie, s'écria le vieillard, qu'est-ce qui vient me réveiller par un pareil temps?

— Ouvrez, maître Atorni; il faut que je vous parle, ouvrez!

— Une femme, se dit le vieillard en passant ses chaus-ses. Qui ça peut-il être, par un temps où je ne mettrais point la Pésière dehors. *Aré!* fit-il en ouvrant sa porte, mademoiselle Berthe!

— Taisez-vous, murmura celle-ci.

Elle entra précipitamment en fermant soigneusement la porte sur elle.

Au bout d'un quart d'heure, elle s'éloigna escortée par Liévin, et elle se dirigea vers Bosqueney.

Maître Atorni sortit peu d'instants après elle. Il alla frapper à la porte de Braan, qui était encore debout.

On entendit bientôt la voix du géant pousser des exclamations à faire trembler les murailles.

XXI

Quelques instants après l'arrivée d'Atorni, Braan sortit suivi du petit vieillard.

— Tu ne prends pas de bâton ? dit ce dernier.

— Saint Braan ! un bâton ! répondit le géant en étendant son bras formidable. Non, la justice ! Avec la colère que j'ai, je tuerais un régiment à coups de poing. Pourvu que nous arrivions à temps ! Allons, *piétons*.

Nos deux compagnons eurent bientôt laissé derrière eux les maisons du bourg.

La nuit était affreuse ; c'était à peu près vers cette heure que le goujart se mettait en chemin pour la Renardière, et on se rappelle l'obscurité profonde illuminée par de fréquents éclairs, les sourds grondements du tonnerre, les fortes bourrasques de vent et de pluie, enfin tout ce qui avait effrayé le pauvre enfant.

— Il fait noir comme une nuit de Toussaint, et le chemin est mauvais, murmura maître Atorni.

— Allons, marchons plus vite. Du courage, maître !

Vous ne voudriez point laisser tuer... Saint Braan? Allons, souvenez-vous du *fréage* que vous avez eu avec le père de Jacques. Ça donne du cœur de penser au temps de la jeunesse. C'est comme un verre de *maître-cidre*.

Les deux compagnons s'avancèrent guidés par la lueur des éclairs.

— Je suis vieux, Braan, et j'ai toujours reconnu que j'étais boiteux, bossu non, mais boiteux, oui, tu entends la différence, Braan, dit le vieillard en s'arrêtant pour souffler.

— Allons, maître, voici les trois chênes, c'est presque à moitié route.

— Vère, mais le vent m'avengle, la pluie me vient dans le nez, et quand les éclairs cessent, il me semble que je tombe dans un puits, et je ne vois plus rien.

Bientôt le vieillard s'arrêta de nouveau. Braan, lui, marchait d'un pas ferme et allongé, et de ses épaules herculéennes il fendait le vent, en recommandant au vieillard de se mettre à l'abri derrière son corps.

— Eh bien! maître Atorni, vous voilà arrêté? s'écriait-il; et penser que dans ce moment les brigands tourmentent mon pauvre Jacques. Je les *chipèlerai* comme une écorce pourrie. Allons, maître, du courage! Le bon Dieu ne peut point nous donner une plus belle nuit: le vent debout, pour qu'on ne nous entende point; des éclairs pour voir ce qui se passe. Allons, maître Atorni!

Le bonhomme fit encore quelques pas, puis il s'affaissa en gémissant.

— Vous voilà encore encroué! Allons, avançons. Je jure Dieu que je tuerai Glame, comme un chien, à coups de pieds, est-ce que ça ne vous donne point du cœur cette pensée, maître? Eh! là! où êtes-vous donc.

— Je n'en peux plus, Braan, il faut que je souffle.

— Il n'y a point à souffler, vous le savez bien. Comment un homme sage comme vous êtes peut-il dire des paroles de gaité dans un pareil moment ! Souffler ! Est-ce qu'ils le laisseront souffler, mon pauvre Jacques ? Saint Braan ! Glame, je lui casserai la tête avec mon talon ! Allons, laissons le vent faire son *caliberda*. Le vent, la pluie, le tonnerre, les éclairs, qu'est-ce que c'est que ça, maître, je vous le demande ?

— Ah ! ce chemin-là, il me semble long comme un jour sans pain. Arrêtons-nous, je suis fini !

— Bien, maître Atorni ; je croyais que pour Jacques vous auriez montré plus de cœur. Mais arrêtez-vous ; moi, je continue.

— Pour ça non, Braan. Je te laisse parler, parce que le vent m'entre dans la gorge chaque fois que j'ouvre la bouche ; mais ça n'est point une affaire où il faut seulement de la force : il faut du sens aussi. C'est toi qui as la force, mais c'est moi qui ai le sens.

— Pour ça, c'est vrai. Eh bien ! il y a un moyen.

Et se baissant, il prit le petit vieillard et le fit asseoir sur son épaule gauche.

— Là, dit-il, vous pourrez souffler à votre aise. Passez votre bras autour de mon cou, je serai comme une nourrice qui porte un enfant. Qu'est-ce qu'on ne ferait point pour ses amis ! Ah ! quand j'aurai *chipelé* Glame comme du vieil amadou, maître, nous rirons un bon coup, car, sans vous offenser, je ressemble à un *montreux* de singes.

Et reprenant sa route d'un pas ferme, il descendit la longue montagne qui est en face de la Renardière.

Quand ils arrivèrent au bas de la côte ou entendit un bruit sourd, et Braan, sentit son compagnon tressaillir.

— Qu'est-ce que vous avez done ?

— Mon pauvre garçon, je ne peux point m'e tromper,

je viens d'entendre un coup de pistolet, on l'a tiré sur le haut de la Renardière !

— Ah ! tonnerre ? Alors, il n'y a plus de sens qui tienne, c'est à la force à courir.

— Mais, mon pauvre Braan, s'écria le vieillard, qu'il venait de mettre à terre, s'ils sont en grand nombre et qu'ils aient des fusils, qu'est-ce que tu feras ?

— J'en tuerai tant que je pourrai. Ah ! j'aurai du temps devant moi, car il faut plus d'un coup pour tuer Braan. Et si on me tue, eh ! bien, j'aurai vengé Jacques.

Un nouveau coup de pistolet vint les faire bondir.

Braan laissant derrière lui son compagnon, s'enfonça au milieu des arbres qui dominaient le chemin creux d'où le bruit semblait partir.

XXII

Marc de Raallemont avait perdu beaucoup de temps avant d'arriver à la Renardière. Il redoutait de s'égarer dans ces routes qu'il ne connaissait pas bien ; le chemin n'était nulle part très bon ; et Noiraud s'arrêtait court à chaque éclair qui venait frapper ses yeux.

Marc pensa plusieurs fois qu'il s'était trompé, tant la course lui parut longue, et ce fut avec un vrai soulagement d'esprit qu'il reconnut le bouquet de bois qui dominait la Renardière.

Noiraud ne paraissait point partager la satisfaction de son maître. Il tournait fréquemment la tête vers la gauche

du chemin et ne tarda pas à donner de violents signes d'inquiétude.

Marc lui parla et parvint à l'apaiser ; mais il resta fort étonné de ces mouvements d'effroi, que le bon cheval n'avait laissé voir en aucune circonstance.

Il chercha à se rendre compte de la cause possible de cette frayeur, et il crut apercevoir une ombre qui marchait, à gauche, dans les taillis, au delà du cercle de lumière tracé par les lanternes de sa voiture.

— Eh ! là-bas ! cria-t-il, vous qui courez dans le bois, approchez, vous effrayez mon cheval.

Rien ne répondit.

Son attention, attirée vers la droite par le bruit d'une grosse pierre qui se détachait du talus, lui découvrit une autre ombre.

— Je n'aime pas à être escorté, cria-t-il de nouveau. Approchez tous deux de la lumière, ou bien, tant pis pour vous. Vous êtes avertis.

Rien ne répondit encore.

Marc rapprocha, dans son esprit, ces apparitions, des tentatives qui avaient été faites contre lui au val de la Justice ; il comprit qu'il allait courir un grand danger.

Il attacha fortement le tilbury, et passa ses mains sous son manteau.

Quelques minutes se passèrent.

Marc ne vit plus rien, et n'entendit plus d'autre bruit que le ronflement des ruisseaux formés par la pluie au milieu du chemin.

Bientôt l'ombre de gauche s'approcha lestement : un bâton s'abattit sur la lanterne, l'éteignit et la brisa en morceaux.

Marc avait eu le temps d'apercevoir le visage de celui qui tenait le bâton, il se leva vivement et en s'écriant :

— Monsieur d'Azelonde !

Il dirigea vers celui-ci un pistolet et tira. On entendit un long cri de douleur.

— Ah ! dit Marc, vous n'êtes pas mort. Je n'ai voulu que vous effleurer l'épaule ; mais n'y revenez plus.

Un coup violent qui l'atteignit au milieu du dos, lui coupa la parole et le força à retomber assis.

Il se retourna pourtant, et tout en détachant, de sa main droite, les rênes, il visa, du pistolet qu'il tenait de la main gauche, une autre ombre qui sautait dans le chemin à droite.

Un nouveau coup qu'il reçut, mais cette fois sur la tête, lui fit lâcher la bride.

Ses doigts serrèrent, par un mouvement instinctif, le pistolet, qui partit ; sa tête se pencha en arrière ; ses bras s'ouvrirent, et il tomba comme une masse inerte sur les coussins du cabriolet.

Noiraud se mit à gambader, mais une main vigoureuse le saisit au mors et le conduisit au pas.

— Êtes-vous blessé, monsieur Paul ? demanda celui qui tenait le cheval.

— Pas de noms, imbécile !... nous devons approcher du ravin, tu sais ce que tu as à faire ?

— Oui, il ne nous étourdira point par ses cris, au moins ! Nous y voilà... Ce qui m'ennuie, c'est la montre et la bourse et tout le reste du mobilier, murmura le conducteur du cheval !

Il s'arrêta tout brusquement et éteignit la lanterne qui brûlait encore.

— Oui, tu as raison ; il n'y a pas besoin de lanterne... Ah ! je ne te sens plus. Est-ce que tu serais monté dans la voiture. Pour voler, n'est-ce pas, misérable coquin ?

Veux-tu donc faire soupçonner qu'il y a eu crime et non accident ?

— Vous avez raison, dit Glame, en mettant néanmoins la montre dans sa poche. Je descends. Allons, marche, Noiraud. Je crois que nous y sommes... Il ne fera pas un éclair, tonnerre de tous les diables ! pour qu'on voie à se diriger !

— As-tu bientôt fini !

— Ah ! mais, venez-y vous-même. Je ne bougerai pas jusqu'à ce qu'il vicnne un éclair. Je n'ai point envie d'accompagner la voiture dans le trou.

— Dépêche-toi, je te dis, cria son compagnon en frappant du pied avec fureur. N'entends-tu pas un maudit chien qui aboie et qui se rapproche de nous !... Ne vois-tu pas une lumière qui vacille au milieu de la montée ? Et j'ai cru entendre un bruit sourd dans le bois... Ah !

Plusieurs éclairs qui se succédèrent coup sur coup illuminèrent la scène.

La voiture était placée en travers de la route. Marc était affaissé, sa tête et l'un de ses bras pendaient au dehors. Noiraud, tenu à la gourmette par Glame, avait la tête tournée du côté du précipice, du bord duquel ses sabots n'étaient séparés que par la distance de deux pas. Paul maintenait le corps de Marc de crainte que quelque cahot ne le fit sortir de la voiture.

— Allons ! cria-t-il.

— Allons ! cria Glame.

Il donna un coup de pied dans le flanc du cheval, qui fit un bond en avant, et qui sentant le terrain prêt à manquer sous ses pieds, se raidit en reniflant bruyamment et en essayant de reculer ; mais la terre glissa sous ses pieds, et il poussa un hennissement effrayant.

— Tiens bon, Jacques ! cria une voix retentissante, à

laquelle répondirent les hurlements plus rapprochés du chien.

Un corps gigantesque se précipita d'un bond, bouscula Paul, et saisissant le couronnement en fer du tilbury, il s'arcbouta sur un bloc en grès que son pied gauche rencontra. Puis, raidissant ses bras d'Hercule, il maintint durant un instant la voiture déjà suspendue sur l'abîme.

— Saint Braau ! s'écria-t-il en sentant une pointe qui déchirait son habit et lui entamait la hanche. Êtes-vous là, maître ? Il y a quelqu'un qui me frappe par derrière.

— Voilà, mon garçon, cria une voix grêle et haletante qui se fit entendre derrière Braan.

Avant qu'il pût frapper un second coup, Paul sentit un coup de baguette qui lui déchira la figure.

— Ah ! vilain chouan ! s'écria-t-il en se retournant et en se jetant sur son adversaire.

Maître Atorni, à défaut de force, avait l'adresse. D'un croc en jambe il fit tomber le robuste jeune homme dans la boue ; puis, se jetant sur lui, il le saisit à la gorge.

Mais il avait trop présumé de sa vigueur. On entendit bientôt une voix sourde qui criait :

— Braan ! à l'aide !

— Glame, ton couteau dans le flanc du cheval ! hurla Paul.

— Hardi, Minos ! va vite, mon bon chien, dit une voix claire à quelque distance du ravin.

On entendit un coup sourd, suivi d'un hennissement de douleur, Braan poussa un gémissement.

— J'ai les bras brisés, s'écria-t-il. Ah ! c'est une idée ! Minos arriva en bondissant.

— Ici, Minos ! murmura Atorni d'une voix presque éteinte.

Un blasphème de colère s'éleva du centre de la route...

un cri d'homme, d'une angoisse inénarrable, sortit du milieu du précipice... un grand corps vint s'étendre au milieu du chemin... on entendit un bruit sourd sortir du fond du gouffre; puis un silence terrible régna un instant sur le plateau qui dominait le ravin du Bourreau.

Quand le goujard arriva, sa lanterne à la main, il vit tout d'abord Braan étendu sans voix, les yeux fermés, et serrant dans ses bras Marc, roide comme un cadavre.

Quand le géant avait senti que le poids de la voiture allait l'emporter, il avait saisi Marc par le bras, et, lâchant le tilbury, il était venu tomber sur le dos, brisé, mais serrant son ami sur son sein.

Minos tenait dans sa gueule un des poignets de Paul, tandis qu'Atorni, à genoux sur les reins du jeune homme, lui maintenait le visage dans la boue.

Quant à Glame, il avait disparu, et c'était lui qui avait poussé le cri d'angoisse, en se sentant entraîné dans le précipice par les rênes, qui traînaient à terre.

Minos, en voyant son maître, s'était précipité vers lui et lui léchait le visage.

Paul, débarrassé du plus dangereux de ses ennemis, fit un bond qui désarçonna Atorni. Il se releva, jeta un regard rapide autour de lui, sauta dans les taillis et disparut.

On entendit le bruit de deux chevaux qui montaient aussi vite que le permettait la déclivité de la route.

— Arrêtez le brigand de vicomte, cria le goujard.

Mais Atorni s'approcha de lui et lui dit de se taire. Ce cri, pourtant, activa encore le trot des chevaux, et M. de Bosqueney, suivi d'un domestique, ne tarda pas à arriver sur le plateau.

Il sauta vivement à bas de son cheval, saisit la lanterne

des mains du goujard, et, la promenant autour de lui, essaya de se rendre compte de ce qu'il voyait.

Il était ancien officier de cavalerie, avait fait les dernières guerres de l'Empire et avait la prétention de se connaître en blessures. Il s'approcha de Braan, qui essayait de se redresser en poussant des soupirs.

Le comte s'agenouilla, se pencha sur Marc toujours évanoui, posa sa bouche sur les lèvres du jeune diplomate et mit la main sur son cœur. Il se releva sans parler et en hochant la tête, puis alla rejoindre Atorni, qui regardait cette scène, les sourcils froncés.

— C'est mademoiselle d'Azelonde qui t'a fait avertir en même temps que moi ! dit le comte.

— On n'a point de mémoire en un pareil moment, répondit brusquement le vieux paysan.

— Et tu as reconnu les scélérats qui sont venus attaquer M. de Raallemont ?

— Je le saurai demain, si je les ai reconnus.

— Qu'est-ce que tu veux dire !

— Je veux dire, s'écria Atorni avec colère, que s'il arrive quelque chose à ces deux jeunes gens qui sont là étendus, je les reconnaitrai, vos brigands !

— Ah !

— Oui, oui. Quand une vache est mauvaise, on lui rompt les cornes ; quand un taureau est furieux, on le tue ! Il y a trop longtemps que nous laissons courir dans le pays des coquins qui débauchent les filles, qui tuent les hommes ! Et si mes deux amis sont blessés, eh bien !

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne suis qu'un maître bourrellier au bourg d'Azelonde, mais je jure par le saint nom de Dieu que j'y mettrai mon bien et que j'y laisserai mes os, oui, quand toutes les grandes gens du pays seraient contre moi, je

vengerais Jacques et Braan, et les brigands auront la tête coupée.

— Eh bien ! mon brave, qu'est-ce que tu as, dit M. de Bosqueney à Braan, qui s'était relevé en tenant toujours Marc entre ses bras.

— Moi, rien, dit Braan en poussant un soupir formidable. J'ai glissé, c'est tout ; mais comme je venais de faire un petit effort et que je ne me trouvais point mal dans la boue, je me suis dit : Arrêtons-nous un instant pour souffler. D'ailleurs, Jacques ne sera point mal, couché dans mes bras, la justice !

— Quel brave garçon tu fais, Braan ! Le château de Bosqueney est l'habitation la plus proche ; le chemin qui y conduit est le moins mauvais ; nous allons y transporter M. de Raallemont. Je sais qu'il n'est pas mort encore, c'est tout ce qu'on peut dire. Toi, goujard, cours au bourg à travers champs, et dis au docteur Crochemore que je le prie de venir immédiatement. Eh bien ! vieux chouan, dit-il à mi-voix à Atorni, est-ce bien arrangé ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis que c'est bien, et qu'on le *douciner*a à Bosqueney mieux qu'au val de la Justice, mon pauvre Jacques ; mais n'importe. Ce qui est dit est dit. Et si Jacques est mort, au nom de Dieu, le bourrellier fera la guerre aux seigneurs d'Azelonde. Oui, on m'appelle vieux chouan, parce que j'aime les nobles. Pourquoi ? c'est dans mes idées : j'ai la grandeur dans mes idées. Mais j'aime les vieux nobles, et ceux-là, quand ils avaient la vermine dans leur maison, savaient bien la tuer. Mieux vaut entendre sonner la cloche des morts pour un parent que d'entendre hurler contre lui et contre soi toutes les voix d'un pays.

— Eh bien ! sommes-nous prêts à partir ?

— Oui, monsieur le comte, dit le domestique.

— Partons. Braan vous allez venir avec moi jusqu'à Bosqueney, vous y achèverez la nuit.

— Moi, je n'irai point, dit le vieux paysan. Non. Je ne me reposerai point chez vous. Vous êtes un vrai noble, oui. Mais je vais, sans doute être obligé de vous faire la guerre, et je ne veux point de vos services.

— Ce n'est pas à moi que tu feras la guerre, Atorni, c'est à côté de moi, dit le vieux gentilhomme en serrant la main du bourrelier. J'aime mieux, oui bien mieux être déshonoré par la mort d'un misérable que par sa vie.

TROISIÈME PARTIE

UN AMOUR HÉROIQUE

I

Le bourg d'Azelonde avait été mis en émoi par la nouvelle des événements qui s'étaient passés à la Renardière.

Un Yportais, marchand de poisson, qui se rendait chaque jour au bourg, avait aperçu, au fond du ravin, les cadavres d'un homme et d'un cheval étendus à côté d'une voiture brisée. Il avait averti le maire, celui-ci était allé chercher le juge de paix, et tous deux, suivis des gendarmes, s'étaient rendus à la Renardière.

On était descendu au fond du ravin, dans lequel donnait accès une pente assez douce qui partait du côté opposé au chemin.

On avait aisément reconnu le cheval et la voiture de M. de Raallemon.

Quant au cadavre de l'homme, il était étendu sur la face, la tête brisée. Une large blessure, dans laquelle se trouvait encore un couteau, avait ouvert le flanc du cheval. On trouva non loin de l'homme une montre brisée, une bourse intacte, et dans l'une de ses poches vingt pièces de cinq francs, soigneusement enveloppées dans un mouchoir propre. Le procès-verbal relata tous ces détails et ajouta : « Le cadavre nous a paru être celui d'un repris de justice nommé Glame Pretavoine, le visage horriblement défiguré ne fournit pas aux investigations de la justice toute la certitude qu'on serait en droit de lui demander, mais il ne s'est pas élevé le moindre doute sur l'identité de la personne dans l'esprit des individus présents. »

Ce procès-verbal fut rédigé séance tenante par la plume élégante de M. Candil et signé par les notables assistants.

Le juge de paix prit ensuite M. Candil à part et lui demanda ce qu'il jugeait à propos qu'on dût faire. Ce juge de paix, M. Pieuxnoël, était un homme doux, fort aimé, très-honnête homme et très-capable de remplir la partie de son office qui consistait en efforts conciliateurs; mais, timide et médiocrement intelligent, il se trouvait en proie aux angoisses chaque fois qu'il se voyait, par quelque accident, exposé à sortir de la pratique journalière de sa magistrature. Il se laissait alors aisément conduire par M. Candil, dont il estimait le caractère ferme et l'intelligence lucide.

Ce dernier réfléchit quelques instants à la demande de M. Pieuxnoël.

— J'estime, répondit-il, que nous devons attendre quelque temps afin de voir mieux se dessiner les circons-

tances qui ont dû amener l'accident dont nous voyons ici les suites.

— Nous avons déjà ici un point de départ.

— Hou !

— Il est évident que c'est là le cheval et la voiture de M. Ràmont.

— Raison de plus pour attendre. Ce monsieur est peu intéressant. Vous vous rappelcz les plaintes qui ont été faites sur sa brutalité par le voiturier d'Azelonde. Sa position est des plus équivoques ; j'ai dû en écrire à M. le sous-préfet. Nous pouvons attendre qu'il se plaigne ; nous saurons mieux alors s'il y a apparence de tentative criminelle ; contentons-nous maintenant de constater un accident. Vous comprenez bien, continua M. Candil, en voyant le juge de paix secouer la tête, que si tout se borne à la mort d'un forçat, l'affaire n'est pas bien grave. Rassemblons donc tous les renseignements qui pourraient nous aider à retrouver plus tard des complices, et laissons venir.

— Je crois cependant que mon devoir est de rechercher quelles personnes ont pu assister à cette scène, et de commencer par interroger M... Ràmont.

M. Candil fronça le sourcil. Il avait reçu de Liévin et de la Pésièrre certains renseignements qui rendaient pour lui vraisemblable la complicité de Paul d'Azelonde, et il voyait là une chance des plus favorables pour la réalisation de ses projets ; mais il lui importait de ne rien brusquer.

Il avait l'intention bien arrêtée de marier son fils Sylvain à Rose Deslins, et il s'était dit fort habilement qu'il arriverait à ce but en usant l'un par l'autre tous les prétendants à la main de la riche héritière. Il avait vu avec joie la distinction de M. de Raallemont porter un coup

probablement mortel aux prétentions de Jouin Deslins. Marc, à son tour, était bien près d'être supplanté dans le cœur de la jeune fille par M. d'Azelonde. On devait donc rassembler toutes les preuves de complicité qui permettraient de l'évincer quand il serait devenu décidément l'aimant préféré; mais jusque-là, il devait être protégé.

M. Candil, en retournant à Azelonde avec M. Pieuxnoël, s'efforça donc de nouveau de lui démontrer la nécessité de procéder avec une sage lenteur, et lui conseilla, le plus éloquemment du monde, de simuler l'inertie.

Il vit bien que son compagnon n'était pas bien convaincu, et il se dirigea en toute hâte vers le château de Muretot. On lui apprit que M. d'Azelonde avait été brusquement appelé à Rouen par d'importantes affaires de famille, et qu'il était parti le matin même, quoique malade et défiguré par une fluxion.

M. Candil sourit et demanda à voir mademoiselle Berthe, avec laquelle il eut une longue conversation.

M. Pieuxnoël se rendit, dans le courant de l'après-midi, au val de la Justice. Il y trouva Onésiphore soignant Giamet. Il apprit du goujard que M. de Raallemont était installé au château de Bosqueney, et il se promit d'y aller le lendemain dans la matinée.

Le vieux médecin que le comte de Bosqueney avait, on se le rappelle, envoyé chercher, était arrivé au moment où Marc commençait à reprendre connaissance. Après avoir ausculté et interrogé le jeune homme, M. Crochemore avait cru devoir le saigner, et il était parti en assurant que, selon toute apparence, il n'y avait pas de lésion au cerveau et que tout irait bien. Il avait recommandé la plus grande tranquillité.

Il était revenu dans la matinée, avait encore causé avec Marc et l'avait de nouveau saigné. « Tout allait bien,

dit-il à M. de Bosqueney; il fallait encore, pour ce jour-ci, un peu de calme autour du malade; mais dès le lendemain, on pourrait laisser entrer ceux qu'il désirerait voir, la solitude pouvant être pour lui plus dangereuse que la fatigue. On ne devait pas s'effrayer d'un peu de délire qui surviendrait à la tombée du soir, et peut-être pendant plusieurs nuits. Si le malade pouvait être veillé par quelqu'un en qui il eut une affectueuse confiance, l'affaire en vaudrait mieux. En tous cas, d'ici à quinze jours M. de Raallemon t quitterait sûrement sa chambre. C'était un plaisir d'avoir des malades de cette espèce. » Ainsi avait parlé l'oracle d'Épidaure.

M. de Bosqueney avait passé les deux premières nuits à côté de M. de Raallemon t. Le matin du second jour, il constata un mieux sensible dans l'état de Marc : pour la première fois celui-ci sourit, serra la main au vieux gentilhomme en l'assurant qu'il se sentait fort bien et qu'il se retrouvait en pleine possession de lui-même.

Il demanda bientôt si quelqu'un était venu du château d'Azelon de. Un domestique avait été envoyé la veille au matin pour savoir de ses nouvelles; depuis lors on n'avait vu personne.

II

Le château de Bosqueney était situé près du hameau de Beaurepaire, à peu de distance de la lisière méridionale du bois de La Justice. Il dominait toute la plaine

d'Azelonde et présentait une vue analogue à celle que Marc avait admirée peu de jours auparavant lorsqu'il attendait M. Béthancourt.

De la chambre où le malade était couché, on apercevait, en face de soi, les hauts toits du bourg; sur la gauche, Muretot; sur la droite, le château d'Azelonde, la plaine de Brettainneville, et à l'extrême droite les collines boisées de la Justice et de la Prévôté.

Marc avait fait ouvrir la fenêtre qui étincelait sous les rayons du soleil; bientôt il voulut quitter son lit et aller s'étendre dans un fauteuil baigné de lumière, qui était placé dans l'embrasure de la croisée.

Quand il fut là, réchauffé par le doux soleil et respirant à pleins poumons la fraîcheur du matin, il soupira, tendit encore sa main, avec un pâle sourire, à M. de Bosqueney.

— Je suis bien, dit-il, et vous êtes bien bon.

Puis, laissant aller sa tête sur le dossier du fauteuil, il ferma les yeux en soupirant encore et s'endormit.

Quand il se réveilla, mademoiselle Berthe d'Azelonde était debout à côté de lui, vêtue de noir, la face pâlie et la physionomie triste.

Marc fit un effort pour se lever, mais la jeune femme l'arrêta par un geste, et tournant vers lui ses beaux yeux rougis par les larmes, elle lui dit d'une voix tremblante :

— Voulez-vous, monsieur, écouter mademoiselle d'Azelonde.

Marc se redressa cette fois, et, s'appuyant sur les bras de son fauteuil, il se leva par un effort pénible, et vacillant, mais debout, il s'inclina lourdement en disant :

— Mademoiselle d'Azelonde est digne de tout respect et de toute admiration; je voudrais donner le peu de forces qui me restent pour le prouver, s'il était jamais possible qu'on le mît en question.

Puis il retomba pesamment, tandis que Berthe en larmes cachait sa tête dans ses mains; elle essuya bientôt ses yeux avec un geste brusque.

— Mademoiselle, dit Marc d'une voix morne, mais avec un sourire, je ne saurais rester assis tandis que vous êtes debout, et, vous le voyez, j'aurais bien de la peine...

Berthe prit vivement une chaise et s'assit à côté de lui.

— Maintenant, continua Marc, laissez-moi vous remercier; je vous en supplie, dit-il en voyant que Berthe se préparait à l'interrompre. M. de Rosqueney m'a raconté vaguement mon aventure. Je sais que c'est à vous que je dois la vie. Jamais je ne l'oublierai. Ah! continua-t-il, en avançant en pleine lumière sa face plus pâle que l'ivoire, laissez-moi vous en remercier, et je bénirai cette souffrance qui me permettra de vous demander la grâce de vous baiser la main.

Il tendit lentement la main vers Berthe. Celle-ci hésita.

— On permet beaucoup à un malade, et pourtant j'ai dépassé la mesure, n'est-ce pas, dit Marc tristement.

— Ah! s'écria Berthe avec un frémissement, c'est la main de la sœur de...

Marc se baissa, et saisissant à grand'peine la main de la jeune femme, il la porta à ses lèvres froides.

— C'est la main de mademoiselle Berthé d'Azelonde, et je le sens bien, murmura-t-il.

Berthe rougit et retira, mais bien doucement, sa main, tandis que Marc laissait retomber sa tête sur le dossier de son fauteuil.

Un moment de silence régna entre les deux jeunes gens.

— Vous savez... murmura Berthe en tremblant.

Marc ouvrit les yeux et la regarda.

— Quels sont ceux, reprit la jeune femme, qui vous ont ainsi odieusement attaqué?

— Non, mademoiselle.

Berthe tressaillit et jeta un regard vif sur la figure impassible du jeune homme.

— Et vous ne soupçonnez personne? Et vous n'avez pas cherché quel a pu être le mobile du crime?

— Le mobile est facile à comprendre; on voulait me voler, et, en effet, paraît-il, on m'a volé.

Marc parlait naturellement et sans hésitation, Berthe le regarda encore et secoua la tête.

— On dit que le juge de paix va venir vous interroger.

— Le juge de paix ne m'apprendra pas ce que j'ignore; il est fait pour instruire un procès, non un homme, répondit Marc en jetant à la jeune fille un pâle sourire; mais le mouvement un peu brusque qu'il avait fait en se retournant, lui arracha un léger cri de douleur.

Berthe, touchée du sentiment généreux et délicat qui avait dicté au jeune homme cette tentative de plaisanterie, s'approcha plus près, et lui saisissant la main, par un geste instinctif, elle lui dit à voix basse :

— La mémoire vous reviendra avec la santé, monsieur. En vous rappelant combien vous avez été cruellement attaqué, peut-être voudrez-vous vous venger. Personne ne pourrait vous en blâmer. Qui sait si d'autres considérations d'intérêt, de rivalité, ne viendront pas encore vous pousser à une juste vengeance, et alors...

— Alors, répondit le jeune homme avec animation, je me rappellerai que la reconnaissance vaut mieux que la vengeance.

— Mais la reconnaissance vaut moins que la justice, dit M. de Bosqueney, qui venait d'entrer.

Marc secoua la tête en regardant Berthe, qui avait retiré sa main en rougissant.

— Ce n'est pas moi, continua M. de Bosqueney, qui ai conseillé à ma nièce la démarche qu'elle a faite auprès de vous, monsieur de Raallemont. Cette démarche, je la blâme. Je sais que la vertu ne consiste pas à dissimuler ses fautes, mais à s'en corriger. L'honneur ne demande pas que nous défendions les coupables parce qu'ils sont de notre sang, mais que nous les laissions punir, pour montrer que le vice n'est pas dans notre sang, mais dans leur volonté dépravée. Je l'ai dit à Berthe et je vous le dis : la noblesse n'est plus une partie importante du gouvernement, il n'y a plus un intérêt d'État à dissimuler ses fautes. Séparons-nous ouvertement, héroïquement, s'il le faut, de ceux d'entre nous qui sont des misérables. Ne nous faisons pas leurs complices en les couvrant du manteau de notre propre honneur, et en nous mettant entre eux et la punition, ne forçons pas le public à dire que nous partageons leurs instincts.

Le vieux gentilhomme parlait froidement, avec cette dignité calme qui donnait à ses paroles la plus grande énergie; sa voix était ferme, sans vibration; son regard limpide était celui d'un juge, non d'un accusateur. On comprenait qu'il y avait en lui un inébranlable attachement à l'idée du devoir, et qu'il appartenait à l'une de ces vieilles races provinciales qui mettent les sentiments nobles au-dessus de la noblesse.

Berthe, les mains jointes et les lèvres tremblantes, tenait fixé sur son oncle un regard suppliant.

Une rougeur légère avait envahi les joues de Marc, puis ses paupières s'étaient baissées et il avait dit à mi-voix :

— Je ne vous comprends pas, monsieur le comte.

M. de Bosqueney se retourna brusquement, Berthe se

pencha vers M. de Raallemont et lui dit un mot de reconnaissance, un seul mot, mais si doucement, qu'un sourire joyeux voltigea sur les lèvres du malade.

Le vieux gentilhomme s'était avancé vers la porte.

— Entrez, mes amis, dit-il.

Maitre Atorni entra, l'air sombre et les sourcils froncés. Il était suivi de Braan, qui marchait un peu lourdement, mais dont la figure s'éclaira d'un large sourire à la vue de Marc presque ressuscité.

III

— J'ai rempli mon devoir, maitre Atorni, dit M. de Bosqueney; je l'ai rempli en songeant à la vérité, à la justice, et aussi en pensant à vous et à Braan, qui avez été maltraités.

— C'est vrai ça, répondit Atorni, et il n'est point juste que nous ayons souffert en faisant notre devoir d'amitié, et que celui qui nous a martyrisés se moque de nous tous et recommence. C'est votre avis, n'est-ce pas, monsieur Marc?

M. de Raallemont ne répondit rien.

— Voilà le juge de paix qui va venir, continua le vieux paysan; qu'est-ce que vous allez faire? répondez-moi. J'ai aimé votre père et je vous aime; malgré mon vieil âge, malgré la pluie, la nuit et tout, quand j'ai su que vous étiez en danger, j'ai couru à votre aide. Eh bien! faut-il que nous seuls y soyons maltraités et que le coupable

échappe, lui qui vous a persécuté comme dans un enfer, depuis un mois? lui qui voulait vous tuer et qui m'a tenu la gorge serrée, si bien que sans un chien, — je ne dis point ça pour l'insulter, bonne bête, — il n'y aurait jamais plus passé un verre de *maître-boire*? Faut-il que celui-là s'en vienne, les mains dans les poches, se promener devant nos boutiques, nous *guignaudant* et en disant : « Ces imbéciles-là, je ne les manquerai pas une autre fois. » Parmenda! c'est plus qu'un vieil homme n'en pourra supporter! Eh bien, maintenant, lui direz-vous, à ce juge, ce que vous savez?

— Je ne sais rien et je ne dirai rien, répondit M. de Raallemont d'une voix faible, mais ferme.

— Pardonnez-moi de vous démentir, dit gravement le comte de Bosqueney. Je comprends le sentiment qui vous pousse, je le trouve beau, mais je ne l'approuve pas. Vous savez tout.

Berthe ne put retenir une exclamation et ses yeux s'arrêtèrent doucement sur M. de Raallemont, si doucement que le géant se sentit le cœur plein d'aise.

— Vous savez tout, reprit le vieux gentilhomme. Aussitôt que je vous ai vu couché sur ce lit, je me suis rendu à Muretôt. Je trouvai M. Paul d'Azelonde légèrement blessé à l'épaule, au poignet et à la figure. Il m'avoua, en ricanant, qu'il avait essayé de vous faire faire un peu de gymnastique *descendantale* et qu'il en avait été empêché par des chiens.

— Des chiens! murmura Atorni en serrant les poings.

— Il m'a dit que vous l'aviez reconnu, continua le gentilhomme; il a même ajouté que vous deviez être fort au pistolet, car malgré la nuit, le vent et la voiture, vous avez bien touché la partie de son corps que vous aviez désignée, en l'interpellant. Je le trouvai, comme toujours,

effronté. J'essayai, en me rappelant ma nièce Berthe, d'être patient; je lui parlai gravement, je l'engageai à s'expatrier. Il continua de ricaner, assurant qu'il était retenu ici par un lien de cœur et par un plan de mariage superbe. Il savait, ajouta-t-il, que ni vous ni aucun de ceux qui avaient pu le reconnaître ne le dénonceriez, et il voulait rester pour se venger. Je perdis patience, j'oubliai son infamie, et saisissant une épée, je l'engageai à en faire autant. Il s'assit en sifflant et en me riant au nez. Alors... alors, je le souffletai. Je ne puis faire plus. Je ne veux pas le dénoncer. Mais je dis que votre devoir, monsieur de Raallemont, est de remettre entre les mains de la justice ce misérable, pourri jusqu'au fond de l'âme.

Maitre Atorni s'avança jusqu'auprès de Marc; ses yeux avaient perdu leur expression ordinaire de malice, sa physionomie avait pris quelque chose d'austère.

— Celui-là est vilain qui fait la vilenie, disaient mon père et le père de mon père. C'est la vraie vérité. Il n'y a point ici de noblesse, ni de parenté, ni de pardon; il y a la justice et le sens. Vous n'avez point répondu, et je vois bien que vous ne voulez rien dire. Moi non plus jé ne veux point aller dénoncer; mais on va vous interroger; qu'est-ce que vous répondrez?

M. de Raallemont se tut :

— Et ainsi, ce brigand, il pourra faire de la peau du bonhomme un tambour, et on le laissera faire! Et ainsi dans quelques jours il reviendra et on ne lui dira rien! Il sera éveillé comme un chat qu'on fouette, et ce sera à nous à baisser les oreilles! Il reviendra pour continuer sa vie d'ivrognerie, de libertinage et de dettes. Il corrompra nos jeunes gens et nos jeunes filles, et parce qu'il aura voulu nous tuer, nous oserons encore moins parler qu'autrefois. Il reviendra pour se moquer de vous et de moi,

et on le laissera faire jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se débarrasser de nous. Il reviendra faisant le beau et le bon, on le laissera tromper une jeune fille bonne et douce; elle l'aimera, elle l'épousera, elle sera la femme d'un brigand, et malheureuse toute sa vie. Quand il sera riche, il pourra faire cent fois plus de mal, et il mettra tout le pays à feu.

M. de Raallemont avait de nouveau fermé les yeux, il réfléchissait. Tous les auditeurs se disaient que les paroles du vieux paysan étaient irréfutables; un moment de silence poignant régna dans la chambre.

Berthe tenait son mouchoir devant ses yeux, et l'on voyait sa poitrine s'agiter avec des mouvements convulsifs. M. de Bosqueney lui jeta un regard de compassion, puis il détourna la tête vers le vieillard qui gardait ses yeux fixés sur Marc avec une ardeur inexprimable.

Celui-ci releva bientôt la tête et fit signe à Braan, qui s'approcha vivement. Il se souleva avec son aide, et tandis que le géant le soutenait par-dessous les épaules, il s'avança péniblement jusqu'auprès d'Atorni, qui s'était reculé après son discours.

— Je vous remercie, mon vieil ami, dit-il, Je suis attristé quand je songe à votre orgueil qui sera injustement blessé, et au danger que vous courez peut-être. Mais cela, comme aussi tout ce que vous avez pronostiqué, n'est pas sûr; c'est encore dans la main de Dieu. Ce qui est maintenant sûr, c'est qu'en livrant cet individu à la justice, je déchirerai le cœur de celle qui a été la première cause de mon salut; ce qui est sûr, c'est que j'empoisonnerai sa vie et son avenir. Pour moi, jamais, dussé-je en mourir, je ne ferai une démarche, même la plus juste, qui puisse coûter une larme à mademoiselle d'Azelonde.

Ici ses forces l'abandonnèrent; il s'affaissa dans les

main de Braan, qui le porta dans le fauteuil, où le malade resta étendu plus pâle que jamais.

— Sortez, mes amis, dit M. de Bosqueney ; nous avons oublié qu'il est faible encore.

— Bien, dit Atorni, toujours sombre, je m'en vais et je me tairai, mais dites-lui bien qu'il s'en repentira. Il faut casser le noyau pour avoir la noix.

— Allons, dit le géant en s'en allant, la justice, maître Atorni ! Vous n'avez point pitié des malades. J'admire toujours comme vous parlez bien, et c'est beau de pouvoir dire ainsi tout ce qu'on veut, tout de suite, là, sans chercher, si bien qu'on dirait que les paroles vous viennent comme la salive, et qu'on force chacun à dire : « il a raison ; » bien mieux que je ne le ferais à coups de poing.

Maître Atorni approuva, par un geste bienveillant, les louanges que lui donnait son compagnon.

— Mais, reprit celui-ci, avouez que vous nous avez refaits, maître, et qu'il n'est point si dangereux que vous dites, votre brigand de M. Paul. Écoutez : à la première grimace qu'il vous fera, dites-moi un mot, et je vous le casserai comme une allumette. Il sera toujours temps de rappeler le grand *caliberda* de l'autre nuit et dire : « La justice ! Voyez, j'ai attendu, mais on n'est point coupable pour être juste, je n'ai pas pu résister plus longtemps à lui casser les reins, et il doit me remercier, puisque je pouvais les lui casser il y a un mois. C'est la justice. »

Maître Atorni haussa les épaules en appelant son ami *flabin* (bavard), ce qui plongea l'hercule normand dans un étonnement mélangé de mélancolie.

Le lendemain, M. Pieuxnoël vint voir le malade et l'interrogea.

Il sortit du Bosqueney en se disant que M. Ràmont

était un homme naturellement bête, que sa maladie avait rendu idiot.

Il n'avait pu rien en tirer que ceci : M. de Raallemont avait été frappé au haut de la Renardière, et il était resté étourdi. Il n'avait rien de plus à dire ; il était souffrant, il n'avait pas grande mémoire encore ; il demandait qu'on le laissât reposer.

Le juge de paix, satisfait d'avoir rempli, sans grand tracas, son devoir, se rendit chez M. Candil. Celui-ci n'eut pas de peine à lui persuader que, jusqu'à nouvel ordre, Glame devait être tenu comme l'unique auteur de l'attentat :

IV

Le peu d'intérêt que mademoiselle Desliens avait paru prendre aux souffrances de M. de Raallemont avait persuadé à celui-ci qu'il devait la considérer comme perdue pour lui.

Le premier mouvement de Rose avait été réellement de courir à Bosqueney. Elle aimait vraiment Marc autant qu'une jeune fille égoïste et candide, inerte de cœur et médiocrement intelligente, pouvait aimer un homme simple et dont toutes les qualités étaient profondes. Mais M. Lemien s'était empressé de venir annoncer au château d'Azelonde que M. Marc était allé sournoisement faire une visite à une jolie femme qui passait pour très-coquette.

Les blessures reçues au retour d'une telle visite avaient nécessairement perdu la plus grande partie de leur côté intéressant pour Rose, et elle s'était contentée d'envoyer demander des nouvelles de M. de Raallemont.

Sur ces entrefaites, madame Leclerc avait su tirer du bon oncle Bête tous les détails de sa conversation avec M. le comte de Raallemont, et elle avait été frappée des efforts tentés par celui-ci pour détourner M. Béthencourt d'une visite au château d'Azelonde. Elle s'était dit immédiatement qu'elle avait été vraiment impolie de négliger un tel devoir; les Deslins étaient ses parents après tout; puis elle aurait là une occasion de voir des paysans normands d'une authenticité incontestable!

Le lundi qui suivit la visite de Marc à Étretat, un équipage superbe s'arrêta à la barrière du château d'Azelonde. Rose ne tarda pas à se rappeler qu'elle avait entendu souvent sa grand'mère parler de parents parisiens; l'oncle Bête lui parut un personnage fort digne, et madame Leclerc, qui avait intérêt à être charmante, ravit la jeune fille. On parla de M. de Raallemont. La jeune veuve n'hésita pas à se dire qu'elle avait devant les yeux, en chair et en os, la raison qui retenait la diplomatie en ce pays sauvage.

On se quitta avec de grandes protestations d'amitié, et Rose promit qu'elle irait passer à Étretat la journée du surlendemain.

Là, M. de Raallemont fit tous les frais de la conversation. Madame Leclerc, furieuse d'avoir été abandonnée par lui, s'était promis de se venger. Elle en parla dédaigneusement, comme d'un homme qui était sans cesse à la recherche d'une belle dot. Elle sut présenter sous un jour grotesque son ton réservé et ses habitudes vertueuses. Elle laissa enfin dans le vague les côtés bril-

lants de sa position, et ne montra en lui qu'un personnage sans consistance, humblement soumis à un vieux comédien intrigant, qui s'en servait comme d'un jouet.

L'oncle Bête, qui avait entendu quelques lambeaux de cette conversation, essaya, en conduisant Rose à sa voiture, de la mettre en garde contre les jugements de sa coquette, évidemment, de nièce. Mais le coup était porté, et Rose n'accorda pas la moindre attention aux méticuleux adjectifs de M. Béthencourt.

Quelques jours après, madame Leclerc avait quitté Étretat. Aussitôt arrivée à Paris, elle agréa les soins de M. de Cagnolles, et le mariage fut fixé au commencement de septembre.

Marc, après avoir gardé la chambre une quinzaine de jours, se présenta au château d'Azelonde. On écoute, sans répondre, ses reproches sur le peu d'intérêt qu'on avait paru prendre à sa maladie.

Vers la fin du mois de juillet, il était retourné au Val de la Justice.

Pendant ce temps, Sylvain Candil, encouragé par l'absence de ses deux rivaux, avait été plusieurs fois visiter mademoiselle Deslins.

Rose, que cette même absence laissait fort solitaire, le reçut avec plus de cordialité qu'elle n'avait jamais fait. Elle fut étonnée du changement qui s'était fait dans l'extérieur et dans la conversation du jeune homme, et, quoiqu'il fit tous ses efforts pour cacher sa passion, elle avait, pour la première fois, senti vis-à-vis de lui une gêne qu'elle ne comprenait pas bien.

Mais Sylvain, plus heureux, était redevenu peu à peu le Sylvain d'autrefois, c'est-à-dire, aux yeux de Rose, le compagnon des jeux de son enfance. A mesure qu'il perdait de sa fièvre et de sa timidité, elle perdait, elle aussi,

cette réserve qu'elle avait commencé à prendre à son égard, et le pauvre garçon se félicita, comme d'une marque de tendresse, de cet abandon familial qui était, au contraire, une preuve d'indifférence.

Il redevint tout joyeux. Son père en conclut que ses affaires amoureuses allaient fort bien, et il crut le moment venu de porter les derniers coups à Marc.

Il se présenta donc gravement au château d'Azelonde, et demanda à Rose une conversation particulière. Après lui avoir indiqué, avec la solennité d'un franc-juge de mélodrame, qu'il l'interrogeait à titre de magistrat, il la pria de vouloir bien lui dire ce qu'elle savait de la position réelle du Jacques Ramont, qui essayait de se faire appeler le comte de Raallemont.

La jeune fille n'avait là dessus que des notions fort vagues. M. Candil lui communiqua alors, discrètement, un passage d'une lettre à lui écrite par M. le sous-préfet.

M. le baron Loricart était un sous-préfet léger; il est mort à cette heure, évidemment; et il n'y a plus de sous-préfet qui lui ressemble. Nous n'en dirons rien de plus.

« Vous n'avez pas besoin de venir jusqu'à moi, écrivait-il, quand il s'agit de personnages d'aussi peu de consistance que celui dont vous me parlez. C'est un fou ou un intrigant. Aussi longtemps que ses prétentions nobiliaires seront innocentes, l'administration n'a actuellement aucun intérêt à le chicaner là-dessus. L'impertinence avec laquelle ce pauvre hère s'est permis de parler de moi m'a singulièrement réjoui. Je dois aller prochainement à Azelonde, et s'il ne vous a pas encore donné une occasion de l'engager à quitter votre circonscription, je vous prierai de me désigner du doigt ce présomptueux maniaque. »

M. Candil assura Rose que, par considération pour

elle, il ne chasserait pas ce personnage de la commune. Il lui recommanda la discrétion et la quitta.

Rose devint vis-à-vis de Marc d'une froideur qui touchait presque au mépris.

M. le maire continua d'exploiter habilement la lettre du baron Loricart. Il en donna lecture aux plus illustres personnages du bourg ; et, quoiqu'il recommandât à tous la plus grande discrétion, la démocratie d'Azelonde ne tarda pas à être informée que M. le préfet avait écrit en propres termes : « Jacques Ràmont c'est de la canaille. »

Dès lors rien n'arrêta plus les quolibets et les mauvais procédés. Ceux et celles qui se détournaient auparavant pour ne point saluer M. de Raallemont, le regardaient maintenant en face et ne lui rendaient pas son salut. Il prévoyait le cas où il serait obligé de marcher dans les rues du bourg, la canne toujours levée.

Le dimanche, à l'église, les plus misérables drôles s'éloignaient expressivement de la place modeste qu'il avait choisie, et, en sortant, il entendait circuler, dans les groupes qui stationnaient devant le porche, des proverbes de cette espèce : « Il est gentilhomme, son père allait à la chasse avec un fouet. » « C'est la noblesse à Marti Colas : va te coucher, tu souperas demain. » « Il est gentilhomme de droite ligne, son père était pêcheur. » Le tout accompagné de grands éclats de rire et de regards insolents.

On avait grande envie d'en venir aux voies de fait, mais maître Braan était toujours là, roulant de gros yeux dans les environs de son ami, et il avait envoyé dans la haie du presbytère le grand-valet de Brettaineville, qui faisait le gros dos et barrait le passage.

Ces marques du mépris public revenaient à Rose par la Pésièrè, qui savait les faire ressortir et les envenimer.

La jeune fille dit un jour sèchement à Marc qu'il était convenable de faire des visites moins fréquentes. Par respect pour sa grand'mère, elle voulait bien continuer de recevoir M. de Raallemont, mais son assiduité était remarquée et pouvait être mal interprétée.

— Vous ne verrez dorénavant en moi, Rose, répondit Marc avec une froideur glaciale, que le tuteur officieux que madame Deslins vous a donné.

Il la salua légèrement et se rendit à Bosqueney, plus joyeux qu'il n'avait été depuis longtemps.

Il n'y trouva pas Berthe, et apprit de M. de Bosqueney que Paul d'Azelonde était arrivé la veille lesté et pimpant. Sa première visite avait été pour mademoiselle Deslins, qui l'avait fort bien reçu.

V

Marc se trouva tout heureux de cette sorte de congé que lui avait donné Rose. Il ne s'était jusqu'ici abandonné qu'en hésitant à l'attrait puissant qui l'entraînait vers Berthe d'Azelonde. Il se sentait maintenant le cœur libre, l'âme dilatée, et se voyait enfin maître de se laisser aller à ces rêves passionnés qui avaient été pour sa délicatesse une occasion de souffrance.

Ils l'avaient assiégé durant sa maladie, et là encore ils avaient été pour lui la cause d'une préoccupation douloureuse.

Berthe, en effet, avait cru que c'était pour elle un de-

voir imprescriptible de partager avec son oncle l'office de garde-malade de M. de Raallemont, et Marc redoutait de laisser échapper le secret de sa passion, de ses hésitations et de ses sangoisses pendant ces heures de délire qui se renouvelaient chaque nuit.

Souvent il avait supplié Berthe de l'abandonner, alors qu'il ressentait les premiers symptômes de ses hallucinations; la jeune fille avait toujours répondu que c'était à la sœur d'essayer de guérir le mal que le frère avait fait. Mais elle était devenue de jour en jour plus silencieuse. Parfois Marc, en revenant à lui, après son accès de fièvre, avait cru apercevoir des larmes à peine séchées dans les yeux de sa garde-malade.

Elle avait dès lors évité toute conversation intime, et elle était parvenue à décider son oncle à lui tenir compagnie auprès du fauteuil de Marc.

Le jour où celui-ci avait quitté Bosqueney, Berthe n'y avait point paru, et M. de Raallemont, qui, par esprit de convenance, ne voulait pas aller à Muretôt, ne l'avait plus revue.

— Mon cher malade, dit M. de Bosqueney en apprenant à Marc le retour de Paul, je crois que ce misérable va recommencer à nous tourmenter. Voyons, il faut vous parler franchement. Vous êtes tout à fait guéri, n'est-ce pas?

— Tout à fait guéri, monsieur le comte, et plus heureux que je ne me suis trouvé depuis longtemps.

— Je vais vous donner, je le crains, des nouvelles ennuyeuses. Vous savez que messieurs les paysans d'Azelonde s'inquiètent fort de vous et de tout ce qui vous touche. On a blâmé vivement ma nièce de sa conduite à votre égard; ce sont des commérages qui n'en finissent pas; on a été jusqu'à dire : « C'est le mauvais sang qui

se réveille en elle; elle est bien la sœur de son frère; nous allons en voir de belles! »

— Je vous prie, monsieur le comte, dit Marc d'une voix émue, de vouloir bien me dire quels sont ceux qui se permettent de blâmer ainsi mademoiselle d'Azelonde.

— Des gens que nous ne pouvons pas atteindre, sans quoi vous pensez bien que je n'eusse laissé à personne le soin de les châtier.

— Cependant...

— Vous n'irez pas couper les oreilles des cabaretiers, je suppose. Du reste, Berthe ne tient pas extrêmement, je vous assure, à l'estime des gens d'Azelonde. Mais hier, les premières paroles de son misérable frère, en arrivant, ont été un reproche. Il avait passé quelques heures au bourg, il était ivre quand il se présenta devant sa sœur, et il commença une scène dont il n'aurait jamais osé admettre même l'idée s'il avait été dans son état ordinaire, — car il a gardé pour Berthe un respect profond qui touche presque à la crainte, — Il lui raconta brutalement les outrageants commérages du bourg.

— C'est bien, dit Marc en se levant.

— Non, ce n'est pas bien; c'est indifférent.

— Permettez-moi, monsieur le comte, de ne pas causer avec vous sur un tel sujet.

— Pardonnez-moi, monsieur de Raallemont. Je déteste les fausses délicatesses, et je dis hautement que j'ai quelques droits sur vous; ces droits, j'exige que vous les reconnaissiez; je veux que, dans les choses de l'honneur, où je me crois bon juge, vous en passiez par mon avis, et je vous défends, oui, je vous défends, reprit le vieux gentilhomme en voyant que Marc avait tressailli, de vous inquiéter de ce misérable. Ce personnage n'a rien à débattre qu'avec les gendarmes; vous n'avez pas voulu

le laisser traiter comme il le mérite, mais du moins vous ne le traiterez pas en homme d'honneur. Je réclame de vous une promesse formelle là-dessus. Si vous croyez que j'abuse des services que je vous ai rendus, je veux bien dorénavant vous tenir quitte, mais je désire qu'en ceci vous en passiez par mon opinion.

Marc baissa la tête, puis releva les yeux, et, sans dire une parole, tendit la main au vieux gentilhomme.

— Merci, dit ce dernier. Du reste, croyez-le bien, il est si lâche que jamais vous ne l'auriez amené en face d'une épée; il ne sait qu'insulter et assassiner. Je reprends. Berthe écouta froidement les paroles de son frère; quand il eut fini, elle le regarda avec un profond mépris et lui dit : « — Vous avez oublié ce que je suis et ce que vous êtes. Ne l'oubliez pas dorénavant, ou je vous chasserai de chez moi. Ma conduite envers M. de Raallemont m'a été imposée par celle que vous avez tenue à son égard. Je ne lui ai pas encore payé toute la dette que le fils de mon père a contracté envers lui. Je vous défends de prononcer à l'avenir le nom de M. de Raallemont, et si jamais vous oubliez cet ordre que je vous donne, oui, je vous chasserai d'ici. » Le misérable, furieux, mais toujours lâche devant la fermeté, tourna les talons en ricana et disparut.

— Mais qu'avez-vous, mon cher malade? J'espérais vous réjouir en vous racontant avec quelle énergie on prend votre défense, et je vous trouve une physionomie tout abattue!

Marc secoua tristement la tête.

— Ah! ne craignez pas pour ma nièce Berthe que de telles scènes recommencent. Ne craignez pas surtout que ces vilains commérages ne changent sa manière d'être à votre égard. Non, elle n'est pas la sœur de son frère, elle

est aussi noble, aussi vaillante, aussi généreusement fière que l'autre est vil et vicieux. Je crois que toutes les vertus de notre vieille race se sont réfugiées en elle, et que jamais elles n'ont brillé d'un plus vif ni plus gracieux éclat.

— Je le sais, dit Marc avec un léger soupir.

— Eh bien donc?...

M. de Raallemont secoua de nouveau la tête et garda le silence.

— Voyons, que pensez-vous? Parlez-moi sincèrement. Je vous ai prouvé, il me semble, que j'ai de l'attachement pour vous.

— Vous voulez que je parle, monsieur le comte, soit. Je suis attristé de voir, par les paroles de mademoiselle d'Azelonde, qu'en me traitant avec cette charmante cordialité, elle a songé seulement à payer une dette.

— Que voulez-vous dire, mon cher Marc? dit le vieux gentilhomme en jetant un regard vif sur son interlocuteur.

— J'espérais... balbutia Marc en rougissant.

— Allons donc! nous ne sommes pas des enfants, que diable! un diplomate et un officier de cavalerie...

— Je crains que vous ne me trouviez présomptueux.

M. de Bosqueney haussa les épaules.

— Eh bien! j'avais cru, j'avais espéré que la conduite de mademoiselle votre nièce était dirigée par un mobile moins sévère... moins froid... plus affectueux.

— En êtes-vous là? reprit le comte en lançant encore un regard inquisiteur.

Marc rougit de nouveau.

— Voilà deux fois que vous rougissez, et vous avez balbutié. Cela doit être signe d'amour pour les diplomates comme pour les jeunes filles.

Et tournant le dos à M. de Raallemont, le comte fit quelques pas dans la chambre en réfléchissant.

— Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas? reprit-il, Bah! je n'y sais pas mettre tant de cérémonies! Vous aimez Berthe, et vous espérez, ou plutôt vous espériez que vous ne lui étiez pas indifférent. N'est-ce pas la phrase polie dont les jeunes gens présomptueux se servent pour indiquer qu'ils se croient adorés!

— Ah! monsieur le comte, s'écria Marc, ne me rendez pas plus confus que je ne le suis! Il y avait en moi un espoir bien léger et nulle impertinente pensée, je vous le jure.

— Parbleu! je le crois bien.

M. de Bosqueney reprit sa marche. Puis il revint devant Marc.

— Ma foi! je ne sais qu'en penser, dit-il. J'ai cru d'abord qu'il y avait en elle quelque chose comme cela. J'aimais à parler de vous, et elle aimait à m'écouter. Mais depuis quelque temps elle m'a paru changée à votre égard. Du reste elle va venir, parlez-lui.

Marc fit un signe de dénégation.

— Parlez-lui, reprit M. de Bosqueney. Berthe n'est plus une enfant, elle a vingt-cinq ans; elle est orpheline depuis dix années. Elle fut élevée, comme on disait de mon temps, à l'école du malheur. Elle montre en bien des choses, la naïveté d'une fille de quinze ans, mais il n'y a en elle ni pruderie, ni grimaces. Elle a un peu de ma nature, elle aime les choses nettes, claires et franches; elle n'est pas romanesque. Dites-lui tout simplement que vous l'aimez, demandez-lui si elle veut être votre femme. Elle vous répondra, sans balbutier, oui ou non.

— Mais...

— Mais, monsieur le comte de Raallemont, répliqua en souriant le vieil officier, je ne tiens pas école d'amour et

de beau langage; il y a longtemps que j'ai oublié tout cela. Asseyez-vous, rêvez, préparez un beau discours, je vous enverrai mademoiselle d'Azelonde aussitôt qu'elle arrivera. Il me semble que cela n'est pas cruel; et si l'on dit jamais que je ne suis pas un oncle facile, je vous permets de mettre flamberge au vent.

Le vieil officier se redressa, pirouetta sur un talon en fredonnant : « Je suis Lindor, » et s'en alla en pensant des choses peu flatteuses sur les amoureux du temps présent.

VI

Mademoiselle d'Azelonde entra peu de temps après le départ de M. de Bosqueney. Marc la trouva plus belle que jamais; ses joues légèrement pâles et ses yeux voilés de mélancolie le touchèrent jusqu'au fond du cœur, et, tandis qu'elle s'avancait escortée par un rayon de soleil qui faisait resplendir les ondes de ses cheveux noirs, il se dit qu'un peintre eût trouvé en elle le type d'une reine exilée.

Son regard triste et fier s'éclaira et s'adoucit en tombant sur M. de Raallemont; un sourire vague erra sur ses lèvres et elle tendit sa petite main blanche au jeune homme en disant :

— Mon oncle m'assure que vous désirez me parler. Le délire est-il revenu? continua-t-elle avec une certaine rougeur, et avez-vous encore besoin de votre garde-malade?

— Plut à Dieu, répondit Marc à voix basse, que cette maladie eût été plus grave, qu'elle eût duré plus longtemps et qu'elle durât encore?

— Avez-vous donc reçu quelques mauvaises nouvelles? J'ai lu, en effet, dernièrement, diverses nominations dans la diplomatie, et j'ai espéré, mais en vain, apprendre que M. le comte de Raallemont était nommé premier secrétaire d'ambassade. Vous voyez que mon oncle ne m'a rien caché de vos affaires.

— Vous avez espéré, mademoiselle! reprit Marc avec un soupir.

— N'est-ce pas là ce que vous désirez, et n'avez-vous pas hâte de quitter ce pays, où vous êtes vilainement persécuté?

— Je n'ai pas cette hâte, et ce n'est pas là mon espoir.

Berthe se détourna, s'approcha de la table et feuilleta d'une main distraite une vieille partition des *Folies d'Espagne*. Marc se dirigea vers elle et lui tendit la main en tremblant.

Elle le regarda avec surprise, et, lui voyant les yeux brillants et les lèvres agitées, elle hésita un moment. Puis, lui donnant une de ses mains, elle se laissa mener en face d'un des portraits de femme qui tapissaient le salon. Marc lui montra d'un geste silencieux ce portrait; Berthe regarda la peinture, puis le jeune homme, qui lui dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— J'ai bien souvent regardé ce portrait pour me donner courage et assurance.

— C'est le portrait de ma trisaïeule, une de vos grand'tantes, Aliénor de Raallemont, qui épousa Jean, marquis de Caux, le chef de la branche cadette d'Azelonde.

— M. de Bosqueney, reprit Marc après un moment d'hésitation, m'a autorisé à vous parler. Il m'a ordonné

de vous parler simplement et franchement. Les paroles se pressent sur mes lèvres, et cependant je voudrais les retenir. Aussi longtemps que je ne les aurai pas dites, je pourrai rêver et espérer !

Berthe jeta sur lui son regard clair et doux. La main de Marc tremblait ; les yeux du jeune homme baissés, son front couvert de rougeur, et son cœur dont elle entendait les battements violents arrachèrent à la jeune femme un léger sourire auquel succéda bientôt une expression de doute et d'angoisse.

— Que voulez-vous me dire, monsieur ? Voulez-vous me reprocher de n'avoir pas rempli vis-à-vis de vous tous les devoirs d'une parenté éloignée, sans doute, mais incontestable ?

— Ne me comprenez-vous pas, mademoiselle ? Pourquoi me faire ainsi souffrir ? Si j'étais seulement le petit-neveu de madame Aliénor, je ne vous parlerais pas comme je le fais ; mais je suis aussi le fils de Jacques, le jardinier... Mademoiselle d'Azelonde n'est-elle pas assez généreuse pour vouloir bien me comprendre à demi-mot !

— La sœur de Paul d'Azelonde peut aussi demander qu'on lui parle clairement, répliqua la jeune fille en jetant sur Marc un regard fier.

Puis ses narines se gonflèrent, sa gorge se souleva ; et tombant dans un fauteuil, cachant son front dans sa main, elle éclata en larmes.

Marc, fou de bonheur, se jeta à genoux et saisissant celle de ses mains qui pendait hors du fauteuil, il la couvrit de baisers.

— Laissez-moi, dit la jeune femme sans lever le front. Revenez ce soir, nous causerons en présence de M. de Bosqueney.

Marc se leva docilement et avait déjà fait quelques pas

vers la porte, lorsque Berthe, se redressant, s'avança brusquement vers lui, et dit, en fixant sur son visage ses yeux humides encore :

— Avez-vous aimé mademoiselle Deslins ?

— J'ai essayé de l'aimer. Peut-être y fusse-je parvenu si j'avais rencontré un cœur plus ouvert, plus dévoué, et me comprenant mieux.

— Vous êtes franc, je le savais bien. Cependant votre mariage avec elle a été annoncé partout comme une chose arrêtée.

— Il n'en a jamais été question entre nous. Madame Deslins désirait ce mariage et mademoiselle Rose par obéissance, moi, par reconnaissance, nous avons fait tous nos efforts pour nous aimer. Depuis quelque temps déjà mon cœur est plein de votre pensée, que j'éloignais toujours, ne me considérant pas comme libre. Aujourd'hui seulement, je me regarde comme entièrement dégagé. Je suis accouru là où mon cœur m'attirait, auprès de vous, qui l'avez ravi dès le premier jour où je vous ai vue, auprès de vous que j'ai estimée, que j'ai admirée, que j'ai adorée de plus en plus chaque jour.

Berthe lui tendit la main.

— Je ne suis plus jeune, dit-elle ; noble, pauvre, sœur d'un homme méprisé, je ne croyais pas qu'un homme digne de moi me désirerait jamais pour sa femme ; j'ai passé ma vie à être couturière, lingère, femme de ménage ; je ne vous parlerai pas comme le ferait une femme plus jeune, plus heureuse, plus mondaine. Je ne sais si nous pouvons nous marier, nous le demanderons à M. de Bosqueney. Mais quand je regarde dans mon cœur, je vois qu'il vous estime ; je pourrais dire, continua-t-elle en relevant le front avec une rougeur charmante, je vois qu'il vous aime.

Marc fit un doux effort comme pour attirer Berthe plus près de lui.

— Ah! laissez-moi! ne dites rien, reprit-elle vivement, ou vous allez me faire croire que je viens de mal parler. J'ai toujours aimé, je ne savais pourquoi, à entendre parler de vous; mon oncle m'a forcée à vous estimer; quand je vous ai vu, moi aussi je me suis sentie heureuse; depuis lors, j'ai bien souvent pensé à vous. Quand j'ai appris que vous étiez en danger, rien ne m'a arrêtée. Quand je vous ai vu mourant, j'aurais voulu, oui, me précipiter sur vos lèvres pour y rappeler la vie. — Ah! ne me regardez pas ainsi, ou bien je vais croire encore que j'ai mal parlé. — Quand vous avez, pour me conserver l'honneur de mon nom, lutté contre tout, contre mon oncle, contre ces braves gens qui vous avaient sauvé, j'ai compris que vous m'aimiez. Votre délire me l'a appris mieux encore. Et c'est parce que depuis plus d'un mois je sais que vous m'aimez et que vous voulez être mon mari, c'est pour cela que vous m'avez vue tout à l'heure si peu surprise à cette annonce. C'est tout mon roman. M. de Bosqueney nous dira ce soir si je dois rester votre amie ou devenir votre fiancée.

Marc, qu'à l'étonnement et l'excès du bonheur laissaient sans voix, glissa jusqu'aux pieds de Berthe.

— Ah! levez-vous, monsieur, ne restez pas à mes genoux. Je vous veux plus fier que cela. Oui, je veux que vous aimiez la fierté, c'est elle qui m'a soutenue. Ma pauvre vieille nourrice me dit toujours que je suis sauvage et hérissée comme l'aubépine; et notre vieux proverbe ne nous dit-il pas : L'aubépine est fière, elle demeure sur les hauts chemins! Ah! baissez vos yeux! Que me disent-ils? Et moi, comme je parle! Je voudrais parler toujours, pour vous empêcher de parler. J'ai si

peur que vos lèvres ne me disent toutes les tendresses que vos yeux m'annoncent!

Et la jeune femme, dont les lèvres étaient devenues rouges et les yeux brillants, approcha son front des lèvres de Marc et se sauva en disant :

— A ce soir!

VII

Quand Marc revint le soir au château de Bosquenev, il fut frappé de la physionomie calme et réfléchie de mademoiselle d'Azelonde. Elle remua à peine les lèvres, et il s'en fût attristé s'il n'avait vu ses regards se lever de temps en temps et se reposer sur lui avec une douceur infinie.

La jeune fille avait résolûment, jusqu'en ces derniers temps, chassé toute pensée d'amour; mais, depuis un mois, elle avait appris, par les paroles échappées à la fièvre, la passion profonde que M. de Raallemont éprouvait pour elle et ces paroles lui avaient remué le cœur. Peu à peu, son âme s'était remplie de mille pensées charmantes, et dès les premiers mots que Marc avait prononcés le matin même, ces pensées s'étaient fait jour avec énergie.

Elle avait laissé couler le flot aux paillettes d'or, et dans sa simplicité gracieuse, elle n'avait songé qu'à montrer sa tendresse tout entière. Peut-être n'avait-elle pas pu résister à l'entraînement de cet élan si longtemps comprimé; et sans doute aussi, comme elle l'avait indiqué,

l'instinct de sa pudeur l'engageait à parler pour arrêter les paroles passionnées que lui annonçaient les regards amoureux de Marc.

Maintenant, elle réfléchissait à son bonheur, elle en jouissait dans son imagination, et, naturelle avant tout, elle était muette dans la préoccupation de ce bonheur, comme elle avait été expansive dans la démonstration de sa joie.

Marc, rassuré par les regards furtifs de Berthe et par l'accent affectueux de M. de Bosqueney, vint se placer à côté de la jeune fille.

La nuit était venue, une nuit claire des premiers jours d'août. La lumière indécise des étoiles jetait par les fenêtres entr'ouvertes des ombres blanchâtres; le hameau voisin envoyait jusqu'au château ses vagues murmures interrompus parfois par un aboiement de chien, par un mugissement de vache, ou par quelque bruit de clochettes d'un béliet bondissant. Les grenouilles commencèrent bientôt leur concert nocturne, les gros moucheron vinrent bourdonner contre la glace, et tandis que les *anges* effarés donnaient de la tête contre les carreaux blancs des fenêtres, les roses épanouies du jardin envoyaient leurs parfums dans l'appartement, à la suite des gros moucheron et des papillons blancs.

Marc saisit une des mains de la jeune fille, une légère pression lui répondit; puis la main de Berthe se retira doucement, et la voix nette de M. de Bosqueney, effarouchant les pensées amoureuses, vint rappeler M. de Raallemont à la réalité en lui parlant de Paris et de la diplomatie.

Le vieux gentilhomme songeait, non pas à l'amour, mais au mariage; Berthe l'avait choisi pour juge; il pensait à l'avenir.

Marc se mit à raconter sa vie.

Les comtes de Raallemont appartenaient à une illustre famille cauchoise, renommée par sa bravoure et sa prodigalité, c'est-à-dire à double titre sur le chemin de la ruine.

Le trisaïeul de Marc, un idiot, vint augmenter les chances de misère. Son bisaïeul, ivrogne et libertin, jeta les Raallemont dans la pauvreté et le mépris public. A sa mort, on appliqua à son nom le vieux proverbe : « Bannière de cent ans, en cent ans civière. » Et son fils, Jacques-Charles, le grand-père de Marc, n'était guère plus qu'un paysan misérable.

Il était cependant bon et intelligent; il ne songeait pas aux anciennes splendeurs de sa famille, mais il espérait pouvoir remonter au rang de petit propriétaire campagnard. La Révolution vint lui enlever le vieux prestige de son nom et ne lui en laissa que les nouvelles hontes.

La vieille femme que nous avons vue mourir au début de cette histoire était alors une jolie jeune fille que Jacques-Charles aimait passionnément et qui s'était attachée à lui avec une vive tendresse. Mais tel était le mépris où était tombé le nom de Raallemont, que les parents de la jeune fille, honnêtes bourgeois d'Azelonde, ne voulurent jamais consentir à marier les deux jeunes gens. Jacques-Charles, désespéré, épousa une paysanne.

Nous avons indiqué, par plusieurs allusions, comment son fils, Jacques-François, ouvrier jardinier, refusé par Eugénie Joutel, — la future femme de notre ami Sénateur Poirier, celle que nous connaissons sous le nom de la Pésière, — épousa Sophie, la couturière du château d'Azelonde.

Jacques-Marc, notre héros, resta orphelin de bonne heure. Il fut élevé par madame Deslins, qui, reportant

sur lui la profonde tendresse qu'elle avait eue pour son grand-père, lui avait fait donner une éducation complète. Elle savait que les Raallemont avaient été jadis richement apparentés; elle parvint à découvrir qu'un des plus proches parents qui restât à Mare était M. le baron de Brionval, vieux diplomate, bizarre, célibataire et riche, qui jouait au milieu du monde moderne la comédie de l'ancien régime.

C'était un homme impérieux, caustique et perspicace, qui, pour avoir le droit de railler sans cesse les hypocrisies philanthropiques du temps présent, avait adopté la doctrine de l'égoïsme à outrance. Mais il ne manquait pas absolument peut-être de bienveillance ni de générosité.

Madame Deslins vint à Paris, conduisit Mare chez M. de Brionval et réclama sa protection. Le vieux diplomate trouva cette Normande extravagante, mais ravissante d'extravagance. Marc lui plut, lui parut fort intelligent; il remarqua sa distinction naturelle et le présenta comme son parent. Il lui fit retrouver d'autres parents éloignés de la famille de Raallemont.

Ceux-ci, riches, puissants, et désireux de plaire à M. de Brionval, protégèrent Marc, qui, aidé par son intelligence, poussé par les circonstances et fort appuyé, fit dans la carrière diplomatique un chemin rapide.

Au début de cette carrière, M. de Brionval lui avait assuré par donation entre-vifs une rente de 6,000 fr., et s'était du reste conduit généreusement en toute circonstance.

Un long silence suivit le récit que fit Mare et dont nous venons de donner le résumé.

M. de Bosquency se disait avec tristesse que Berthe n'était peut-être pas la femme qui convenait à M. de

Raallemon. et qu'un tel mariage pourrait bien être pour le jeune diplomate la ruine de toutes ses espérances d'avenir. Le vieux gentilhomme avait l'expérience de la vie, et il connaissait la puissance des chiffres. Marc possédait six mille francs de rentes, doublées, bientôt triplées par ses appointements, Berthe avait trois mille francs de revenu. Sa fortune à lui-même s'élevait à un peu plus du double, et il était prêt à en offrir la moitié à sa nièce, mais tout cela était bien peu dans une carrière où, plus que dans toute autre encore, la richesse est utile, sinon nécessaire.

Il se leva et dit tout brusquement :

— Mon cher Marc, vous êtes un illustre personnage, mais, au fond, un pauvre sire. Berthe et moi, nous sommes encore plus pauvres.

Marc s'exclama.

— Très-bien. Je sais, reprit le comte, l'hymne que vous allez me chanter. Je n'ignore pas ce que vaut Berthe. Jamais, je le dis, vous ne trouverez une femme plus digne d'attachement et mieux faite pour tenir un haut rang; je suis prêt à jurer qu'il n'y a pas dans toute la diplomatie une femme d'ambassadrice plus distinguée qu'elle. Parbleu ! Et je ne crois pas non plus qu'il y ait beaucoup de familles plus anciennes que celle d'Azelonde. Qualités et naissance, nous avons cela, mais voyez à quoi cela nous sert en Azelonde, sans la fortune. Le monde est un grand bourg d'Azelonde, et vous êtes-vous bien dit qu'en se mariant avec vous, Berthe vous empêche d'être jamais autre chose que ce que vous êtes, un petit secrétaire d'ambassade, bientôt dédaigné et mis de côté, parce qu'il ne pourra pas tenir noblement son rang.

— Je crois, monsieur le comte, répondit Marc d'une voix tremblante d'angoisse, que je suis meilleur juge que

vous là-dessus, et d'ailleurs je me contenterai fort bien d'être le plus heureux des hommes en restant secrétaire d'ambassade.

— Je connais aussi cette romance; elle est vieille; de mon temps elle avait pour refrain : Une chaumière et son cœur! Mais je ne veux pas que mademoiselle d'Azelonde vous soit un obstacle. Oui, je sais ce que valent les chaumières; c'est joli... au printemps. Hum! Je m'entends. Laissons la poésie. Le point important de l'affaire c'est M. de Brionval. Partez ce soir même pour Paris.

— Hélas! dit Marc, je ne puis.

— Oh! et pourquoi? Qu'est-ce qui vous force dorénavant à rester dans ce pays imbécile exposé aux injures, aux jalousies, aux calomnies, aux tentatives criminelles. Car vous devinez bien, n'est-ce pas, que tout n'est pas fini.

— Je le sais, mais il faut que je reste.

— Je l'eusse compris autrefois; quand vous croyiez votre destinée liée à celle de mademoiselle Deslins. Mais maintenant?

— Maintenant encore, il faut que je reste ici à cause d'elle.

— Que dites-vous? dit Berthe d'une voix étouffée.

— Je vous en fais juge, mademoiselle, et vous aussi, monsieur le comte. J'espérais tout à l'heure que mon honneur était bien près d'être le vôtre; mais en tout cas, il ne saurait vous être indifférent. Je suis venu ici, malgré moi, obéissant à madame Deslins à qui je dois tout, à qui tout ce que j'ai à moi et en moi doit appartenir. Sur son lit de mort, elle m'a fait jurer que durant six mois, jusqu'à la majorité de sa petite-fille, je ne quitterais pas Azelonde, pas même un seul jour. C'était peut-être une idée de malade, mais devais-je la discuter? Ce fut peut-être une folle promesse, mais pouvais-je la refuser?

— Non, répondit Berthe à voix basse.

— Je l'ai faite, puis-je ne pas la tenir à cette heure particulièrement, où, vous le savez, monsieur le comte, le bonheur et l'avenir de la jeune fille sont plus en danger que jamais?

— Vous avez bien fait de faire cette promesse, dit M. de Bosqueney en s'approchant de Marc et en lui serrant la main; et quelque bizarre qu'elle paraisse, vous devez la tenir. Remplissons notre devoir, continua le vieux gentilhomme en levant le front vers la voûte étoilée, Dieu nous conduira et nous bénira.

Berthe s'était approchée de la fenêtre, Marc se dirigea vers elle. Elle se retourna, ses yeux étaient humides; un triste sourire voltigea autour de ses lèvres; puis, saisissant les deux mains de son ami, elle lui dit :

— Raallemont s'élève, Azelonde descend; ils ne se rencontreront pas.

— Quoi donc! dit Marc en pressant sur sa poitrine les deux mains de la jeune fille. Raallemont a encore grand chemin à faire avant d'arriver jusqu'à vous. Il fera ce chemin sur les genoux, dans les épines! Il passerait volontiers sa vie à essayer d'arriver jusqu'à vos pieds!

— Tra, la, la, dit le vieil officier, marcher sur les genoux... ont-ils perfectionné nos mensonges ces jeunes gens! Marcher dans les épines, c'est agréable, je n'en doute pas, mais *item*, il faut vivre. Écrivez, dès demain, à M. de Brionval, et voyons sa réponse.

Marc se recula la tête basse.

— Eh! que voulez-vous donc! l'une pleure, l'autre porte bas l'oreille! Voyons, reprit le vieillard d'un ton grave, après un instant de réflexion, vous êtes tous deux nobles et dignes et vous n'êtes plus des enfants, donnez-moi la main.

Tous deux s'approchèrent.

— Vous vous aimez énergiquement; cet amour vous est venu comme viennent les amours envoyés par Dieu; toi, Berthe, tu es vertueuse; vous, Marc, vous êtes loyal; vous avez tous deux souffert vaillamment dans une longue solitude; moi, je me souviens de mes jeunes années et je ne veux pas vous faire inutilement souffrir. Berthe, ma fille bien-aimée, je ne te demande rien, je sais que tu mourras avant de manquer à ton devoir; mais vous, Marc, vous sentez-vous la force d'attendre fidèlement, patiemment le temps où votre fiancée pourra devenir votre femme?

— J'attendrai fidèlement et patiemment, répondit Marc d'une voix ferme. Le temps et la distance n'atteindront pas la fidélité, et si l'amour attaque parfois la patience, au moins il n'en triomphera pas.

Le vieillard mit la main des deux jeunes gens l'une dans l'autre.

— Embrassez-vous, mes enfants, c'est le baiser des fiançailles.

Marc approcha ses lèvres de celles de Berthe, qui ferma les yeux, soupira et pâlit en recevant ce baiser qui touchait ses lèvres vierges.

M. de Bosqueney tira Marc à part et lui dit :

— La jeune fille vous a donné son âme, moi, qui suis le père, je vous donne ses lèvres; plus tard, Dieu vous la donnera tout entière. Ce sont les antiques paroles des fiançailles en notre Normandie. Croyez-moi, mon ami, aimez maintenant Berthe pour son intelligence et pour son cœur; la chère fille a dans son âme assez de qualités pour que vous attendiez sans trop souffrir. Le mariage viendra un jour; peut-être dans deux mois, peut-être plus tard. Quoi qu'il arrive, M. de Brionval dût-il vous maudire, je ne regarde rien comme définitif, jusqu'à ce

que vous alliez à Paris. Vous m'entendez, n'est-ce pas? Ne vous tourmentez donc de nul obstacle apparent; n'en tourmentez pas votre fiancée. Vous avez devant vous près de deux mois de bonheur calme, profitez-en, et surtout laissez-en profiter votre fiancée, qui en a été bien privée jusqu'ici.

Marc écrivait le soir même à M. de Brionval. Il parla du peu de fortune de mademoiselle d'Azelonde, mais il appuya particulièrement sur sa distinction, sur sa dignité, et quoique cela lui parût difficile à dire, sur l'utilité qu'une telle alliance, une telle compagne pouvaient avoir pour son avenir.

Huit jours s'écoulèrent, qu'il passa presque entièrement au château de Bosqueney et qui ne furent qu'un long bonheur.

Au bout de ce temps, il reçut une lettre brève de M. de Brionval :

« Monsieur,

» M. le vicomte de Cagnolles épouse à la fin de ce mois madame Leclerc ; il a parole pour le poste de premier secrétaire d'ambassade. Il s'en va dans les bons lieux, disant hautement que je ne suis plus bon à jeter aux chiens.

» C'est vous qui me valez ce tour sanglant, et votre conduite est d'une folie qui ne ressemble à rien. Portez-en la peine.

» Je montrerai bientôt, sans votre aide, au vicomte de Cagnolles s'il fait bon d'être mon adversaire. Pour vous, ne songez point dorénavant à m'écrire. Vous pouvez me considérer non-seulement comme un étranger, mais même comme un ennemi.

» C'est à grand'peine que je me prive de la joie de vous blesser sensiblement en vous rappelant combien peu vous vous êtes montré digne de mes bons offices.

» **BARON DE BRIONVAL.** »

M. de Raallemont répondit à cette lettre en écrivant à son notaire qu'il désirait abandonner la donation à lui faite par M. le baron de Brionval, et qu'il le priait de notifier cet abandon. Il ne voulut même pas réfléchir à tout ce que cette résolution présentait de dangereux pour ses amours. Il vit là un devoir absolu de délicatesse et de fierté.

Le pauvre amoureux se sentit ainsi ramené violemment sur la terre, et bien des circonstances ne tardèrent pas à lui prouver qu'il s'était cru trop tôt à la fin de ses ennuis.

VIII

Il y avait dix jours que notre héros avait cessé d'aller au château d'Azelonde, lorsqu'un matin, Giamet, en revenant du bourg, lui dit mystérieusement, de la part de Marine et de maître Sénateur, que M. d'Azelonde venait tous les jours au château, et qu'on ne pouvait point savoir.

— Quoi ? demanda Marc avec agitation.

— Maître Sénateur a dit seulement : On ne peut point savoir. Marine a ajouté : C'est votre maudite Pésière

maître Sénateur, qui est cause de tout. Maître Sénateur a pris son arrosoir en soupirant, Marine m'a envoyé un joli sourire et me voilà.

Marc se rendit le jour même au château d'Azelonde. Il trouva Rose calme, comme toujours, et occupée à lire *Indiana*.

Marc secoua la tête. Rose sourit et lui tendit la main avec un air caressant qui le surprit au plus haut point.

La conversation s'engagea froidement de la part de Marc, cordialement et vivement du côté de la jeune fille. Elle était plus affectueuse qu'elle n'avait jamais été, cela était évident, et, la dernière fois qu'il l'avait vue, elle l'avait presque chassé !

Que signifiait ce changement ? Était-elle hypocrite, ou coquette ? Avait-elle regret de sa conduite ? Avait-elle à se plaindre de M. d'Azelonde ?

Marc profita de cette apparente cordialité pour lui dire quelques mots de ce dernier, et attirer son attention sur la fréquence de ses visites. Rose répondit avec ingénuité qu'il avait raison et qu'elle recommanderait à M. d'Azelonde de s'abstenir de venir chez elle. Le jeune diplomate pensa qu'il avait assez fait pour une fois ; mais il fut amené à répondre aux reproches affectueux qu'elle lui fit sur sa rareté, en lui promettant de revenir plus souvent.

Il revint en effet, et pendant plusieurs jours, si réservé qu'il se montrât, il la trouva toujours gracieuse.

Sylvain, que les assiduités de M. d'Azelonde avaient attristé, mais à qui son père avait juré que ces assiduités étaient plus utiles que dangereuses, Sylvain crut M. de Raallemont maître encore une fois du cœur de Rose. Il redevint morne, puis exalté, et M. Candil se dit qu'il fallait en finir avec Jacques Ramont.

Les bruits les plus étranges et les plus précis en même temps se répandirent dans le bourg. On assurait que Jacques Ràmont était un voleur. Il avait volé une somme considérable à la vieille madame Deslins : il n'y avait pas moyen d'expliquer autrement la vie luxueuse que menait ce fils de jardinier, et ces beaux habits, et ces chevaux, et ces voitures, et tout. D'ailleurs on avait la certitude qu'il avait volé. M. Lemien avait appris de la bouche même de madame Deslins qu'elle avait sous son oreiller une somme considérable; Jacques Ràmont était entré peu de temps après la sortie de M. Lemien, et quand la Pésièrè était venue arranger le lit de sa maitresse, elle n'avait rien trouvé. Qui avait pu prendre cette somme, sinon Jacques, le seul être vivant qui fût venu dans la chambre entre la sortie de M. Lemien et l'entrée de la Pésièrè! Cela était irréfutable.

Il n'y avait plus personne dans le bourg pour défendre M. de Raallemont.

Le pauvre Braan avait été mis un jour en prison pour avoir jeté une table à la tête de cinq buveurs qui attaquaient son ami Jacques dans le cabaret du père Lachèvre, et depuis lors le géant, honteux, ne sortait plus de chez lui.

Quant à maitre Atorni, il était devenu froid à l'égard de M. Raallemont : il assurait qu'il ne lui pardonnerait jamais de n'avoir point été juste, et d'avoir préféré l'amour au *frérage*. Il savait bien que l'œil de la femme est une araignée; mais chacun sait qu'il gèle souvent entre l'homme et la femme, tandis qu'il ne gèle jamais entre l'homme et l'homme; ainsi on doit préférer son ami à sa femme, et même à sa maitresse.

Marc avait essayé en vain de faire comprendre sa conduite au vieillard.

On apprit vers ce même temps en Azelonde que Jacques Ràmont était vraisemblablement un assassin, ce qui expliquait encore mieux sa grande richesse. Le voiturier du chemin de fer, après avoir beaucoup hésité, de peur, disait-il, de s'attirer des affaires avec les *gros*, les nobles et les riches du pays, accusait Jacques Ràmont d'avoir voulu le tuer en le jetant dans un abîme au bas de la côte de Grimberville.

Cette plainte jetait un jour tout nouveau sur la mystérieuse affaire du ravin du Bourreau. On n'y voyait pas encore bien clair, mais on commençait à soupçonner que Glame, au lieu d'être un criminel, pourrait bien avoir été une victime.

» Il ne faut point, disait l'opinion publique en ce sage pays, se fier à la glace d'une nuit ni aux apparences. Qu'est-ce qu'on en savait ? Ce Jacques maudit, voleur, assassin et insolent, avait peut-être su que le pauvre Glame avait quelques sous, il avait voulu le voler. Il lui avait tiré deux coups de pistolet, puisqu'on avait trouvé le pistolet fraîchement déchargé, et en voyant que le pauvre Glame, en essayant de se sauver, était tombé dans le trou, il avait, pour dérouter les soupçons, jeté après lui sa bourse et sa montre. Il ne regardait pas à ça, le voleur ! il savait bien où en trouver toujours aisément des montres et des bourses ! Puis il avait fait le mort pour se faire plaindre.

» La preuve que c'était lui, qui était le coupable et non Glame, c'est qu'il n'avait voulu rien dire au juge de paix. Or, quand on ne se plaint point après avoir été battu, c'est qu'on est le coupable. Ce n'est point Glame qui se serait privé de se plaindre, allez, marchez, si on ne l'avait point tué complètement. Ce pauvre Glame, brave homme et obligeant, et rude au travail, et pas cher ouvrier, on

lui avait tout mis sur le dos, parce qu'il avait déjà eu un malheur.

» Comme si ce n'était point déjà assez d'avoir été aux galères, et d'avoir été tué, sans être encore accusé injustement. Ah ! le proverbe le dit bien : Qui a de l'argent a des pirouettes, et la justice n'est jamais portée pour les petites gens. Mais, patience, et, comme dit le roi Dagobert à ses chiens : il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte ; d'où on voit, quand on veut raisonner un peu sagement, qu'à la fin les voleurs et les assassins sont toujours découverts. »

Tous ces bruits arrivèrent aux oreilles de M. Pieuxnoël ; M. Candil, sans lui donner le moindre conseil, hochait la tête, parlait du respect dû à la clameur publique, et ajoutait que, derrière les accusations les plus apparemment absurdes, il y a des ombres de vérité.

Un hasard vint montrer dans Jacques Ramont un personnage tellement méprisé et abandonné de tous, que les gens les plus timides comprirent qu'on pouvait dorénavant, sans craindre grand'chose, se mettre à persécuter un pareil homme.

Une solennité agronomique appela à Azelonde M. le baron Loricart. Sylvain, de la part de son père, vint engager instamment M. de Raallemont à y assister. Marc, qui s'était promis de saisir toute occasion de montrer son mépris pour l'opinion publique du bourg, s'y rendit.

Il passa le front haut, l'œil calme, la physionomie impassible, à côté des groupes hostiles ; il ne parut entendre aucun ricanement, aucune allusion.

Il se trouva bientôt en face du sous-préfet, à qui M. Candil le fit remarquer.

Le baron Loricart, qui était un homme perspicace, jeta

sur lui un regard d'abord fin, puis majestueux. Il s'attendait à voir ce pauvre hère, tout honteux de se trouver à côté d'un si grand personnage, trembler sous ce coup-d'œil d'aigle.

Marc jeta sur cette physionomie de mandarin un regard d'abord étonné, puis tranquillement dédaigneux, qui fit bondir de colère le cœur de M. le baron, et tandis que M. de Raallemont tournait le dos avec indifférence, M. le sous-préfet dit à très-haute voix à M. Candil :

— Voici un personnage qui a une vraie figure de chevalier d'industrie.

Dès lors M. Pieuxnoël n'hésita plus guère, c'est à dire que tout en se promettant de procéder lentement à la découverte de la vérité, il se décida à commencer ses recherches.

Il alla au château d'Azelonde interroger mademoiselle Deslins.

Il lui fit part des bruits qui accusaient M. Jacques Ramont, autrement dit Marc de Raallemont, d'avoir soustrait une grande somme d'argent à madame Deslins. Rose étonnée au dernier point, répondit qu'elle croyait une telle chose impossible et absurde.

M. Pieuxnoël rappela les bruits publiés, l'opinion de M. Lemien, le jugement porté par le sous-préfet sur Jacques Ramont; il convainquit à peu près mademoiselle Deslins, mais, pour lui, il se retira, comme toujours, plein de perplexité.

La Pésière comprit bientôt que Rose était frappée de cette idée que Marc était pour tout le monde un être méprisable; elle exploita habilement la vanité de la jeune fille, et sut si bien faire que celle-ci écrivit à Marc qu'on ne désirait plus le voir au château d'Azelonde.

M. de Raallemont, que rien n'étonnait plus et qui

commençait à se sentir comme au milieu d'une hallucination, ne répondit pas.

Paul revint auprès de Rose.

Elle fut touchée de le voir toujours patient et dévoué. Elle s'attacha définitivement à lui.

Paul parvint bientôt à donner à cet attachement la consécration de l'intimité. Il sut amener mademoiselle Deslins à prendre vis-à-vis de lui la position de protectrice ; et celle-ci, en lui rendant un service délicat, se lia à lui plus qu'elle n'eût fait si M. d'Azelonde lui avait sauvé la vie.

Le billet de dix mille francs souscrit à M. Lemien arrivait à échéance ; M. Candil, qui voyait Marc exilé définitivement, jugea le moment venu de se débarrasser de M. d'Azelonde : il était pour quelque chose dans le prêt de ces dix mille francs, et il recommanda à M. Lemien de refuser tout renouvellement.

Paul se présenta plusieurs jours de suite devant Rose avec une préoccupation inquiète, qu'il semblait essayer de dissimuler, mais sans pouvoir y parvenir. La jeune fille, émue, l'interrogea, il refusa de parler.

Enfin, après maintes supplications qui devinrent naturellement de plus en plus tendres, Rose lui dit qu'elle avait, il lui semblait, quelque droit à prendre sa part des soucis de M. d'Azelonde. Paul se précipita alors à ses genoux et la supplia de ne pas lui ordonner de parler. Mais sur une insistance douce et impérieuse en même temps, il avoua, avec la rougeur de la honte et le tremblement de la fierté blessée, que sa sœur lui avait fait faire jadis un billet de douze mille francs ; maintenant elle songeait, croyait-il, à se marier, et elle exigeait absolument le paiement de ce billet.

Rose leva la tête à ce mot de mariage. La Pésière lui

avait dit que Jacques Ramont dirigeait maintenant ses intrigues du côté de mademoiselle Berthe. L'idée que son fiancé à elle pouvait avoir à rougir devant la fiancée de Jacques Ramont la saisit. Elle gronda doucement Paul d'avoir fait tant d'affaires pour une chose si peu importante; elle le mena en face d'un secrétaire qu'elle ouvrit et lui montra dans un tiroir une liasse de billets de banque.

Paul, après mille grimaces et cent refus, accepta douze de ces billets.

Le soir même, il alla accabler M. Lemien d'injures et de chiquenaudes, et lui paya dix mille francs.

Il écrivit à Rose qu'il n'oserait pas se présenter immédiatement devant elle. Il alla à Jouglemare : il avait gagné deux mille francs sur l'affaire, il voulait les manger en compagnie agréable.

Il trouvait que mademoiselle Deslins avait de jolis billets de banque, comme il convient à une femme qu'on doit épouser, mais elle était vraiment d'une conversation pénible; il était obligé, pour se tenir à la hauteur sentimentale des circonstances, de lire force poésies pastorales, et il soupçonnait qu'il ne tarderait pas à y gagner une fièvre cérébrale. Mais pourquoi diable n'avait-il pas dit vingt mille francs au lieu de douze mille ! C'étaient évidemment ces maudites poésies qui lui avaient troublé la cervelle.

IX

M. Candil ne tarda pas à savoir de qui M. d'Azelonde tenait l'argent avec lequel il avait payé le billet de dix mille francs. Il fut effrayé du chemin que Paul paraissait avoir fait dans le cœur de Rose.

— Je crois bien, dit-il à sa femme, que je me suis pris dans mes propres filets, et que j'ai chassé le chien de la bergerie pour y faire entrer le loup. Vous connaissez comme moi cette obstinée fillette : toute démarche directe pour l'éloigner de ce marquis de Carabas ne fera que l'attacher davantage à lui.

Il profita des perplexités de M. Pieuxnoël pour l'engager à arrêter l'instruction commencée contre M. de Raallemont. Ce n'était plus contre lui, au contraire, qu'il fallait diriger les coups.

Mais la Providence ne tarda pas à punir le rusé Normand, en l'atteignant dans la seule partie de son cœur qui fut restée sensible : Sylvain, en voyant Rose définitivement liée à M. d'Azelonde, tomba sérieusement malade.

Son exaltation nerveuse d'autrefois s'était changée en une hypocondrie dont rien ne pouvait le distraire. Il paraissait, chose bizarre, avoir pris son père en haine ; il restait muet devant lui et le fuyait le plus qu'il pouvait.

M. Candil pria sa femme de causer avec l'enfant et de savoir ce qu'il avait sur le cœur. Mais celle-ci secoua la

tête en versant un torrent de larmes. Le père, effrayé, et voyant qu'il ne pouvait tirer d'elle aucune parole précise, se décida à parler lui même à Sylvain.

Il monta à la chambre où son fils passait presque toutes ses journées, morose et indifférent à tout.

Sylvain leva les yeux en entendant son père entrer. Une rougeur subite illumina ses joues livides, et il détourna la tête en jetant un regard vague vers la plaine, à l'extrémité de laquelle on voyait poindre les toits du château d'Azelonde.

— Oui, mon garçon, dit le père en s'efforçant de sourire, tandis qu'une étreinte d'angoisse lui serrait la gorge ; oui, c'est un beau château et il sera bientôt à toi, j'en réponds.

Sylvain lui lança un regard de colère, ses lèvres s'agitèrent et il se retourna de nouveau.

— Allons ! ne fais pas le dédaigneux. Un joli domaine, ça ne fait jamais mal, surtout quand c'est accompagné d'une jolie fille.

— Mon père ! s'écria Sylvain en se levant d'un bond, ne parlez pas ainsi. Laissez-moi. Je suis malade. Je ne vous demande rien. Je ne vous fais aucun reproche. Laissez-moi avec mes pensées.

— Quel reproche peux-tu avoir à me faire ? Est-ce que j'ai pensé à autre chose qu'à toi, durant toute ma vie !

— Oui, je le sais, et je me le dis souvent.

— Est-ce que sans toi, je ne serais pas le plus riche négociant du Havre ?

— Oui, oui, je sais. Vous êtes un homme bien habile, répliqua Sylvain avec amertume. Patientez, je ne vous empêcherai pas longtemps de devenir le premier où vous voudrez.

Et le jeune homme se rassit en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Tu es fou, mon pauvre garçon ; le médecin dit que tu n'as rien de malade. C'est l'âge et la saison qui te tourmentent.

Sylvain sourit en haussant les épaules.

— Et quand tu auras une grande position et une jolie femme...

— Mon père ! s'écria Sylvain, en se levant de nouveau et en frappant du pied, si vous dites encore un mot de cela, je me jette par la fenêtre, là, sous vos yeux.

M. Candil pâlit légèrement et sentit sourdre en lui un élan de colère.

— Tenez, continua Sylvain, il vaut mieux que je m'en aille.

• Il fit quelques pas vers la porte.

— Reste, dit M. Candil avec autorité. Il faut en finir ; explique-toi.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Écoute, mon garçon, tu es malade, et je te passe beaucoup de choses depuis quinze jours ; mais je ne suis pas un imbécile, tu le sais, et quoique j'aie toujours été bon pour toi, je ne suis pas non plus un père faible. D'autre part, tu n'es plus un enfant, tu as le droit de parler ; parle !

— Mon père, laissez-moi m'en aller, je vous en prie. Je ne vous dis rien ; je ne vous reproche rien ; je ne fais de mal à personne ; je demande qu'on me laisse tranquille avec mes pensées. J'ai le droit de penser. J'ai le droit de me taire. Si vous êtes fatigué de me voir à rien faire, vous avez le droit de le dire. Dès demain, je m'engagerai sur un bâtiment. Sans ma mère, je l'aurais fait depuis longtemps.

— Sans ta mère ! Méchant ! Et moi, est-ce que je ne compte pas ?

Le pauvre Sylvain prit son front entre ses mains ; puis, incapable de se contenir plus longtemps :

— Vous, s'écria-t-il d'une voix déchirante, vous m'avez rendu malheureux pour toujours, si malheureux que je voudrais n'avoir jamais vécu ! Et tenez, j'envie le sort de ce chien-là qui est galeux et qu'on pendra demain.

— Et c'est à moi que tu en veux, méchant enfant, parce que tu souffres un peu, parce que tu as quelques idées folles qui passeront avec les fraîcheurs d'automne ?

— Les fraîcheurs d'automne, ah ! je ne les sentirai pas ! Si je pensais que je dusse voir encore ce château là-bas quand les arbres dépouillés ne le cacheront plus, je me tuerais aujourd'hui même. Mais vous m'éviterez cette peine-là, mon père, car vous m'aurez fait mourir avant.

— Mais, maudit ! s'écria M. Candil en saisissant son fils par le poignet, sais-tu ce que tu dis, et n'entends-tu pas que tu m'accuses de te tuer !

— Vous n'avez pas besoin de serrer si fort, mon père ; je ne suis pas bien robuste, et vous me faites mal.

— Parle alors ; parle donc, continua le père en laissant tomber les bras de Sylvain. Si tu es fou, c'est bien, sois fou ; mais qu'est-ce que tu veux dire en disant que je te fais mourir ?

— Oui, vous me tuez, dit le jeune homme en jetant sur M. Candil un regard sombre ; car c'est vous, par vos habiletés, qui avez chassé d'auprès d'elle un brave jeune homme que j'aimais, moi, et que vous avez deshonoré ; c'est vous qui aurez forcé celle que j'aime plus que tout, plus que ma vie, plus que vous, plus que ma mère, à épouser un lâche, un misérable qui la torturera et la

déshonorerait ; oui, c'est vous qui la forcerez à épouser un assassin et un faussaire.

— Un faussaire, dis-tu ! Comment le sais-tu ?

— Oui, un faussaire ! Allez voir les banquiers du Havre, ils vous le diront.

M. Candil baissa le front et tomba dans de profondes réflexions.

Quand il releva la tête, son fils était parti. Il se laissa tomber dans un fauteuil ; quelque larme vinrent mouiller ses paupières. Puis un sourire éclaira sa grave figure : il entrevoyait le moyen de mener à bonne fin ses projets un instant contrariés par les circonstances.

Tout avait été inutile jusqu'ici, il est vrai, pour perdre Paul dans l'esprit de Rose, les plus vilains bruits avaient été semés sans succès, les imputations les plus vraies avaient toujours été expliquées dans un sens favorable par le jeune homme, qui les apportait lui-même, le premier, à mademoiselle Deslins, et en tirait parti pour montrer l'hostilité des gens du bourg contre ses amours.

Il s'était ainsi attaché plus que jamais la jeune fille par l'amour-propre, l'esprit de contradiction et l'instinct du dévouement.

Quant à l'affaire de la Renardière, le silence obstinément gardé par tout le monde ne permettait pas d'en tirer parti, immédiatement du moins.

Mais M. Candil pensa que si son fils ne s'était pas trompé, il avait enfin entre les mains de quoi perdre sûrement le prétendu de mademoiselle Deslins. Celle-ci en deviendrait, sans doute, moins fière, moins difficile ; on pourrait profiter de cela pour faire un contrat de mariage où les conditions seraient plus favorables à Sylvain. Allons ! un bon marinier sait profiter de l'orage comme du beau temps.

M. Candil partit le même jour pour le Havre, en re-commandant à sa femme de surveiller attentivement l'enfant. Il resta trois jours absent.

X

Au commencement de septembre, M. de Raallemont reçut une lettre officielle. On lui rappelait qu'il était absent depuis cinq mois; on l'avait déjà plusieurs fois engagé à se rendre à Paris, puis à son poste, où ses services étaient nécessaires. Il avait paru dédaigner tout avis. Le ministre ne pouvait permettre que les intérêts du pays fussent négligés plus longtemps. Un retour immédiat pouvait seul empêcher M. le comte de Raallemont d'être considéré comme ayant perdu tout désir d'occuper à l'avenir un poste diplomatique.

Marc, à la réception de cette lettre, d'un ton peu usité, comprit mieux que jamais tout le péril de sa position.

D'autre part, il savait que sa présence empêchait seule Paul de chercher à en finir en compromettant gravement, en déshonorant peut-être mademoiselle Deslins. Le misérable avait laissé entrevoir, dans un moment d'ivresse, qu'il était uniquement retenu par la crainte de recevoir un coup d'épée de M. le chevalier Jacques Ramont de l'Industrie. Mais Marc se dit que cette séduction était évidemment le seul danger qui menaçait la jeune fille, et il conclut que s'il parvenait à conjurer ce danger, il pourrait, obéissant, dans une circonstance si grave, plutôt à

l'esprit qu'à la lettre de sa promesse, s'absenter, au moins pour quelques jours.

Il courut au château d'Azelonde.

La Pésière lui dit avec un regard railleur que mademoiselle Rose ne voulait pas le recevoir, car elle attendait quelqu'un qu'elle aimait, et elle parut vouloir lui barrer l'entrée du vestibule.

Marc l'écarta brusquement, monta l'escalier, poursuivi par les cris de la vieille femme, et entra dans la chambre où madame Deslins était morte, et où il savait que Rose se tenait habituellement.

La jeune fille y était en effet. Elle rougit en l'apercevant ; puis se levant, elle lui dit d'une voix sèche :

— Je croyais vous avoir fait comprendre, monsieur, que je ne désirais pas vos visites, et j'avais recommandé qu'on vous assurât que je n'y étais pas.

— Votre intendante a bien exécuté vos ordres. Mais je me suis permis de n'en pas tenir compte ; et j'ai espéré que la gravité de ce que je dois vous dire m'excuserait.

Rose parut indécise.

— J'ai à vous parler, reprit Marc, de choses qui regardent votre bonheur.

— Mon bonheur ne regarde que moi seule, reprit vivement la jeune fille.

— Vous êtes brusque, ma chère enfant.

— Ah ! monsieur, je ne vous ai donné nul droit de me traiter familièrement, et je ne sais quelle pensée vous encourage à le faire.

Marc se détourna et montra le lit où madame Deslins était morte.

Rose baissa les yeux et s'assit en serrant les lèvres.

— Soit ! dit-elle après un moment de silence, n'ou-

bliez, pas, monsieur, que c'est le souvenir seul de ma grand'mère qui m'engage à vous écouter.

— Mais d'où vient, je vous prie, cette sorte de haine qui a succédé à l'amitié que vous me témoigniez autrefois ?

— Permettez-moi de ne pas m'expliquer là-dessus.

— Au moins, demanda-t-il brusquement, pouvez-vous me dire où vous en êtes de vos relations avec M. d'Azelonde ?

— Non, répondit sèchement la jeune fille.

— Vous ne le pouvez pas ?

— Je ne le veux pas.

— Le bruit public assure que vous le traitez en fiancé.

— Eh bien ?

— Permettez-moi de croire que l'opinion publique se trompe.

— Je vous le permets, cela ne m'importe pas. Il est possible néanmoins qu'elle ait raison.

Marc serra les lèvres ; puis triomphant d'un mouvement de colère qui s'élevait en lui :

— Voyons, Rose, dit-il ; Rose ! vous me permettez, n'est-ce pas, de me servir encore de cette appellation amicale ?

Mademoiselle Deslius secona la tête avec un geste négatif d'une impertinence évidemment cherchée.

— Ah ! dit Marc avec un mouvement d'impatience.

— Eh bien ? dit Rose en lui jetant un regard narquois.

Marc fit quelques pas, et revint en face de la jeune fille.

— S'il est vrai, dit-il gravement, que vous ayez jamais pensé à faire votre mari de M. d'Azelonde, abandonnez, je vous en prie, je vous en supplie, une telle intention !

— Pourquoi s'il vous plaît ?

— Parce que M. d'Azelonde est indigne de vous.

— Qui le dit ?

— Mais l'opinion publique.

— L'opinion publique ! s'écria Rose avec un éclat de rire railleur, c'est vous qui l'invoquez, vous ! Écoutez donc ce qu'elle dit de vous-même.

— Vous savez bien que si les gens de ce pays peuvent juger un homme qu'ils voient constamment depuis trente ans, ils n'ont nul moyen de porter un jugement sage sur moi, qu'ils voient depuis quelques semaines. Cette opinion publique, moi j'ai le droit de la mépriser ; mais elle accuse à juste titre M. d'Azelonde.

Rose se leva.

— Voyons, continua Marc, ne le savez-vous pas ? N'avez-vous pas entendu raconter cette vie d'oisiveté, d'insolence, de dégradation ? Je suis obligé de chercher les épithètes, car les mots propres blesseraient vos oreilles.

— Je sais seulement que Paul est pauvre, répliqua Rose. L'oisiveté ! Je ne saurais en vouloir au vicomte d'Azelonde de ne s'être pas fait jardinier. Une fortune digne de son nom, une tendresse digne de son cœur, le relèveront bientôt dans l'estime de tous.

La jeune fille avait relevé la tête en parlant ainsi, ses yeux s'étaient animés, et sa voix émue révélait à Marc un attachement profond.

— Est-il possible ! dit-il en la considérant avec une sorte d'effroi. Mais vous êtes perdue, ma pauvre enfant ! Non, vous n'épouserez pas, — allons, il faut tout dire. — non, vous n'épouserez pas un assassin !

Marc attendait de ces paroles toute une révolution dans le cœur et sur la physionomie de Rose. Elle poussa un éclat de rire.

— Cela est venu bien tard ! dit-elle. On m'avait avertie que j'entendrais cette épithète ; je l'attendais plus tôt ! Qui ose l'accuser d'assassinat ?

— Moi. Et vous savez à quoi je fais allusion.

— Vraiment, monsieur ! Vous avez assuré au juge de paix que vous ne connaissiez pas votre agresseur, vous me dites à moi que c'est M. d'Azelonde. Eh bien ! s'écria Rose avec emportement, je vous dis, moi, que, soit devant le juge de paix, soit devant moi, vous avez menti, et je ne vous crois pas.

M. de Raallemont s'oublia durant une seconde, ses yeux lancèrent un éclair et il fit un pas vers la jeune fille, qui recula vers la porte intérieure en criant :

— Est-ce que vous allez me haïr ?

Marc se recula et dit d'une voix sombre :

— Vous n'épouserez pas ce misérable.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi.

— Vous ! s'écria-t-elle en riant. Demain les gendarmes vous conduiront hors d'Azelonde, et, à leur défaut, Paul vous défendra d'y rester.

Elle lui jeta un regard triomphant et se retira.

M. de Raallemont sortit du château le regard trouble et le visage défait.

Il venait d'être insulté d'une cruelle façon. Il resta plusieurs heures à arpenter la route qui menait d'Azelonde à Muretot. Il avait quitté mademoiselle Deslins dans l'intention d'aller provoquer Paul. Son amour l'arrêta ; il ne se sentit pas le courage de venir, sous les yeux de Berthe, défier son frère. Mais il appelait ce misérable de tous ses vœux. La Pésière n'avait-elle pas annoncé sa visite auprès de Rose ? M. d'Azelonde ne se montra pas.

La marche, la réflexion, l'inutilité de souffleter un

homme que son oncle désignait sous le nom de lâche, parvinrent à calmer M. de Raallemont.

Il quitta les environs de Muretot et se rendit à Bosquency.

L'abattement avait succédé à la colère ; ses yeux mornes frappèrent M. de Bosquency.

— Chut ! dit ce dernier au moment où Marc ouvrait les lèvres, vous savez nos conventions. Vous avez des préoccupations tristes. Soyez vaillant, mon ami, espérez encore, Berthe est heureuse ; je ne veux pas que vous lui ôtiez sa joie. Nous allons monter à cheval et aller au-devant d'elle. Elle est partie ce matin pour le Havre, avec mon vieux Jean. Savez-vous ce qu'elle y est allée faire ? Tout simplement acheter les dernières poésies de Brizeux, que vous avez regretté hier dè ne pas avoir. Pouvez-vous être triste quand on vous aime ainsi ?

Marc suivit silencieusement le vieil officier, qui se fit amener deux chevaux.

— Allons, allons, hop ! s'écria-t-il. Tenez, voilà comme on enlevait un cheval, de mon temps. Vous autres jeunes gens, vous êtes devenus mélancoliques ; vous n'avez plus la main assez ferme ni l'attaque des éperons assez vive.

oîn de la mélancolie ! Allons donc ! votre pied est trop mou dans l'étrier. Et dire, pensa-t-il, qu'il y a encore des femmes pour aimer ces hommes de coton !

Les deux cavaliers partirent au petit trot.

— Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas encore aperçue, dit M. de Bosquency quand ils arrivèrent à l'embranchement du chemin d'Azcloude et de la grande route du Havre. Je les attendais plus tôt. C'est votre figure de carême, mon cher Marc, qui nous porte malheur.

Ils firent encore une lieue.

Tout à coup, en arrivant au haut d'une côte, Marc piqua des deux et s'élança au grand galop ; il avait aperçu la voiture de M. de Bosqueney.

Elle avançait avec une lenteur inexplicable. Jean paraissait beaucoup plus occupé de sa voisine que de son cheval ; il tournait fréquemment la tête vers elle ; et celle-ci, enveloppée dans un châle, malgré la chaleur, se laissait aller lourdement, comme quelqu'un qui sommeille, aux oscillations de la voiture.

Marc se trouva bientôt à côté de sa fiancée.

— Berthe ! s'écria-t-il, qu'y a-t-il donc ?

Mademoiselle d'Azelonde releva la tête, comme si elle venait d'être réveillée en sursaut, et regarda un instant Marc d'un air égaré. Sa figure était décomposée. On eût dit qu'elle ne reconnaissait pas son ami.

Puis un sourire fugitif traversa ses yeux ; elle chercha, avec un geste fébrile, un livre placé derrière elle, et le tendit à Marc. C'était le volume de poésies qu'elle avait été chercher.

Marc le prit et, saisissant la main qui le lui tendait, il essaya d'y poser ses lèvres.

Berthe avait retiré brusquement sa main.

— Bravo ! s'écria M. de Bosqueney qui arrivait, c'est exécuté comme au manège. Eh ! Berthe, qu'y a-t-il ?

La jeune fille fit un signe de tête affectueux et referma les yeux.

— J'ai la tête souffrante, murmura-t-elle. Je voudrais bien dormir.

La voiture s'était arrêtée. Marc sauta à bas de son cheval, et montant sur le marche-pied, il saisit les mains de sa fiancée.

— Mon pauvre ami, dit celle-ci d'une voix sourde et hésitante, allez-vous-en loin, bien loin de la pauvre

Berthe. Oh ! non, reprit-elle en le retenant et en lui serrant les mains ; je vous aime et je vous aimerai toujours. Mais allez-vous-en, Revenez demain à Bosqueney, je vous parlerai.

— Jamais je ne pourrai vivre jusqu'à demain dans cette angoisse, Berthe.

Mais la jeune fille ne répondit pas ; elle avait de nouveau laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

— Remontez à cheval, Marc, dit M. de Bosqueney. Toi, Jean, monte sur Flora ; moi, je prendrai ta place dans la voiture.

Il monta et, conduisant le cheval d'une main, il passa l'autre sous l'épaule de Berthe et l'attira doucement sur lui.

Mademoiselle d'Azélonde se redressa encore et, en voyant son oncle à côté d'elle :

— Nous n'irons pas à Muretot, n'est-ce pas, j'aimerais micux mourir, s'écria-t-elle avec angoisse.

— Non, ma mignonne, nous allons à Bosqueney. Allons, piquez, Marc, et recommandez à la vieille Véro-nique de préparer une tasse de camomille.

Marc partit suivi de Jean. Il fut bientôt hors de la vue de M. de Bosqueney, qui maintenait son cheval au pas.

M. de Raallemont interrogea alors le domestique.

Celui-ci ne savait pas grand'chose. En revenant à l'hôtel, à l'heure indiquée pour partir, il avait trouvé mademoiselle couchée. Les gens de l'hôtel lui avaient dit qu'elle était rentrée peu de temps auparavant dans un état surprenant d'exaltation. Elle avait voulu partir néanmoins, et était montée lourdement en voiture, en recommandant d'aller au pas.

Le vieux gentilhomme arriva à la nuit à Bosqueney. Il transporta la jeune fille dans la chambre qu'elle occu-

paît fréquemment depuis quelque temps. Il la fit déshabiller par la vieille Véronique, s'installa près de son lit, et la noya dans un flot de tisane.

Berthe recommanda à plusieurs reprises qu'on fit partir Marc, et, à la grande joie de son oncle, elle s'endormit.

Le jeune homme sortit, alla s'installer sous un berceau du jardin, et y passa la nuit, assis sur un banc, les yeux fixés sur la fenêtre éclairée de la chambre de Berthe.

Le lendemain, on lui dit que la jeune fille allait mieux, mais elle le pria de ne pas encore chercher à la voir.

Marc retourna au val de la Justice.

Il écrivit deux lettres : l'une au ministre des affaires étrangères, dans laquelle il donnait de très-bonnes raisons pour s'excuser de ne pas obéir à l'ordre qui lui enjoignait de retourner à son poste. Il envoya l'autre au général comte B..., qui passait pour avoir l'oreille du roi, et qui avait toujours témoigné une grande bienveillance à M. de Raallemont.

Celui-ci s'était, vis-à-vis du général, tenu jusqu'ici dans une réserve polie, par déférence pour M. de Brionval, qui prétendait que le général B... était un *philanthrope*, un *rêveur*, un *Cassandre*, un *Pantalon*, bref un homme bienveillant, c'est-à-dire un niais dangereux. En ce moment cette raison de déférence n'existait plus. M. de Raallemont savait qu'il n'était pas inconnu du roi, qui avait paru apprécier ses services ; il se dit que le roi seul pouvait empêcher sa carrière d'être brisée, et que le comte B... était homme à rendre un service efficace.

La lettre qu'il écrivit à ce dernier était simple, mais longue ; il racontait tout ce qui lui était arrivé durant les cinq derniers mois. Marc ne reçut de réponse à aucune de ses deux lettres.

Mademoiselle d'Azelonde persistait depuis huit jours à ne pas le voir. Rose annonçait son mariage avec Paul. Marc sentit que son courage l'abandonnait.

A cette même époque, le bourg d'Azelonde était en liesse. D'abord on assurait que M. le Préfet allait venir poser la première pierre d'un hôpital. .

Puis le canton possédait depuis peu de jours un illustre et mystérieux personnage, le comte d'Astrac, méridional maigre et blafard, aux gros sourcils noirs, aux fines lunettes d'or, à la voix grêle, à la prononciation merveilleusement gasconne. Ce seigneur avait été directement et officieusement recommandé à M. le maire par M. le préfet, sur l'ordre du ministre.

On affirmait qu'il venait pour constater l'utilité de faire passer par Azelonde le chemin de fer tant réclamé par les Azelondais et par M. Candil.

Ce personnage, décoré de beaucoup de croix, fut bientôt adoré : il parlait si poliment à tout le monde, donnait de si belles promesses, de si bons conseils et avec une bonhomie si familière ! Il était bien un peu curieux et s'intéressait à une foule de choses fort minutieuses, mais, après tout, c'était son devoir puisqu'on l'avait envoyé pour prendre des renseignements ! Puis il semblait si habile qu'on eût dit qu'il lisait dans le regard des gens.

M. Candil et M. Pieuxnoël n'eurent bientôt plus de secret pour lui. Sylvain était son ami. M. d'Astrac avait fait plusieurs parties fines avec Paul d'Azelonde. M. Lemien le trouvait un grand financier. Braan lui avait ouvert son cœur sur M. de Raallemont. Giamet, le goujard, Sénateur et Marine avaient été honorés de sa conversation. Il paraissait trouver mille enseignements dans les replis des proverbes dans lesquels maître Atorui ca-

chait ses pensées intimes. La Pésièrè seule était restée revêche vis-à-vis de lui.

Il avait une fois rencontré M. de Raallemont et s'était détourné tranquillement, mais le pauvre garçon n'avait même pas songé à le regarder,

Marc n'avait plus cet air de tête raide, ce port fier, cette physionomie impassible qui avait tant irrité les Azelon-dais. Il portait actuellement la tête basse ; ses sourcils se fronçaient fréquemment, et la souffrance intérieure donnait à son visage des tressaillements continuels.

Maitre Atorni s'était racommodé avec lui, en le voyant malheureux, et il disait tristement à Braan, qui serrait les poings et brisait dans sa distraction les grosses chaises neuves de son vieil ami :

— Ces grimaces-là, Braan, ce sont les éclairs de la mort. Ça prouve qu'il y a quelque chose de cassé en dedans. On va tout de même, mais on est comme les arbres coupés de l'an passé, qui ont gardé un peu de sève ; ils poussent encore un bourgeon vert, mais jamais plus il ne pousseront un vrai rameau.

Le maître s'arrêtait pour enlever doucement ses belles chaises des mains d'Abraham, et il reprenait.

— Ah ! ces Ràmont ne sont point heureux et on peut dire de notre pauvre Jacques-Marc ce qu'on disait de son père Jacques-François : « Il est si malheureux que Dieu le cherche pour le tuer. » C'est une bonne baronnie que santé, Braan ; retenez ça, et ne pliez point sans vous en apercevoir les barres de fer de ma boutique.

Le bon et gigantesque paysan regardait son vieux mentor avec stupéfaction.

— Oni, Braan, je le sais bien, c'est la douleur qui vous pousse à casser des chaises, et je sais bien aussi que la douleur est la douleur, mais comme on dit : les morts

avec les morts, les vis à la *tostée*, (fête,) et il ne faut point pour un ami qui s'en va, détruire le mobilier d'un ami qui reste. D'ailleurs, ça devait lui arriver, car il ne faut point se fier à ces hommes qui portent à la fois l'eau et le feu, qui ont la figure froide comme la neige d'une nuit, et le cœur comme un charbon sous la cendre. Ces gens-là s'usent vite. Mieux eût valu pour Marc qu'il fût resté ici, je lui aurais donné ma nièce et six cent francs de rentes à ma mort, et il se porterait bien.

En entendant ces pronostics, Braan poussait des sanglots qui faisaient trembler les mors et les étriers pendus au plafond, et il s'en allait courir les champs, car il n'avait point le cœur à l'ouvrage tandis que son ami Jacques se mourait en dedans.

XI

Un matin, Marc, à Bosqueney, apprit que mademoiselle d'Azelonde avait recommandé de le faire monter chez elle.

Une étreinte de joie lui serra le cœur. Il monta en courant l'escalier le long duquel il avait tant de fois, pendant sa maladie, essayé de distinguer les pas de Berthe, et il entra dans la chambre de la jeune fille.

Elle était assise dans le fauteuil où il était lui-même le jour où elle vint le supplier de ne pas accuser son frère.

Il ne songea pas à se plaindre ; il oublia tout pour se

rappeler que c'était elle, elle qu'il avait crue perdue pour lui, et qu'il retrouvait ; il courut comme un enfant se précipiter à ses genoux, et, appuyant son front sur la main qu'on lui tendait, il poussa un sanglot et versa un flot de larmes. Il se sentait heureux de pouvoir enfin pleurer. Puis, relevant la tête, il balbutia quelques mots d'excuse pour cet accès de faiblesse.

Berthe, grave, lui essuya les yeux avec un geste qui avait quelque chose de maternel, et le regarda attentivement.

— Comme vous êtes changé, mon ami ! comme vous avez souffert ! Et regardez-moi, je viens de prendre un miroir, je ne connaissais plus ma figure.

Marc jeta alors un regard sur ce doux visage maigri et allongé.

— Je suis si heureuse de penser que vous allez me trouver laide, mon bon Marc.

Le jeune homme la regarda avec une telle surprise que Berthe poussa un soupir.

— Je ne suis donc pas bien enlaidie ? cela viendra bientôt, dit-elle. Je suis une vieille fille ; j'ai failli l'oublier, ou plutôt il a fallu ces huit jours pour m'en bien persuader.

— Que dites-vous donc ? murmura Marc en se relevant et en essayant d'approcher ses lèvres de cette bouche où il avait pris de si tendres baisers.

Mais Berthe secoua la tête, l'éloigna doucement et lui montra une chaise basse à côté de son fauteuil.

— Asseyez-vous là, mon ami. Je demande à Dieu depuis huit jours, avec une ferveur profonde, de me donner à moi la sagesse et à vous la force. Je me croyais bien affermie, et voilà qu'en vous voyant, tout mon courage a disparu.

— Du courage, de la force, de la sagesse ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Faut-il tant de courage pour revoir son fiancé après huit jours d'absence et de maladie ? Craignez-vous que je vous reproche ce long éloignement ? Non. Je me suis efforcé de croire que vous agissiez sagement, et, vous le voyez, je ne me suis pas plaint.

— Mon Dieu ! murmura Berthe en joignant les mains, est-ce que j'hésiterais encore, comme j'hésite tous les jours ? Et cependant le temps presse !

— Ma bien-aimée, dit Marc avec un sourire caressant, on disait jadis, je le sais, que le comte de Raallemonst était un habile politique, d'un esprit lucide et fin ; je crois bien que cet homme-là est mort ; il n'y a plus que le pauvre garçon qui est là à vos pieds et qui a perdu son intelligence, tant son esprit a été troublé par la crainte de vous perdre, parlez-lui doucement et clairement, et pensez qu'il ne vit plus que pour vous.

— Oh ! non, ne me parlez pas ainsi ! Non, je ne penserai pas cela. Je pense à l'avenir, à votre avenir, qui sera brillant et glorieux ; je me dis qu'on oublie aisément, au milieu des graves intérêts et des généreux efforts. Oni, c'est cela que je me dis depuis huit jours. Et si je n'avais pas cette persuasion, s'écria Berthe avec exaltation, je serais morte ! Ne parlez pas, mon ami. Vous avez en une existence calme et heureuse ; la pauvre Berthe est née pour souffrir, elle a souffert, elle souffrira, et c'est à elle à avoir du courage !

— Souffrir, quand je vous aime tant, et quand nous pouvons espérer qu'un jour !...

Berthe secoua la tête, Marc pâlit.

— Que signifie ce geste ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Vous connaissez mon histoire. Ah ! je voudrais éloi-

guer le moment où il faudra dire clairement ce que je dois dire ! Ma mère, qui aimait Paul à la folie, me recommanda de l'aimer beaucoup, de lui pardonner beaucoup, en songeant à elle dont la tendresse aveugle avait peut-être poussé à l'excès les défauts naturels de son fils. Ce furent presque ses dernières paroles. Je ne croyais pas qu'il me serait aussi difficile de lui obéir ! Que j'ai souffert avant de passer de la tendresse pour mon frère à l'indifférence, au mépris !

— Pourquoi penser à lui, Berthe, ne m'avez-vous pas promis que jamais plus nous ne songerions à ce triste personnage.

— Ah ! reprit mademoiselle d'Azelonde en secouant la tête, comme il m'a trompée, comme il a souvent menti, comme il m'a humiliée ! Que de choses honteuses il m'a forcée à soupçonner et à apprendre ! Comme il m'a fallu du temps pour croire que le nom de mon père pouvait être deshonoré, pour savoir qu'il l'était ; et quand je l'ai su, comme j'ai souffert ! Et toujours je pardonnais ; et encore maintenant, en l'accusant, j'ai peur d'accuser la faiblesse de ma mère. Je me suis faite pauvre pour le sauver ; je me suis réduite à vivre presque du travail de mes mains, pour lui garder une sorte de position, et quand je pense à quoi il employait l'argent qui me coûtait tant de privations !

— Encore une fois, Berthe, dit Marc avec un redoublement d'anxiété, pourquoi tous ces souvenirs ? Ne suis-je pas là pour payer toutes ces dettes de tendresse, pour vous aimer tant que je remplacerai tout l'amour dont vous avez été privée ?

— Aimer ! être aimée ! dit-elle avec un triste soufre ; vous savez si je suis capable d'aimer et si mon cœur devait se soulever parfois à la pensée que je vivrais seule,

sans avoir une affection à côté de moi ! mais à cause de lui, à cause de ses honteuses prodigalités, à cause de ses vices, je m'étais condamnée à la solitude. Je vous ai connu, j'ai lutté, puis je me suis laissé aller à mon cœur. Ah ! Marc, mon ami, que j'ai été heureuse !

— Et moi, Berthe, ma bien aimée ! Avez-vous, pendant ces deux mois, entendu un mot qui ne fût le cri d'une âme ravie ? Avez-vous surpris un regard qui n'ait pas été un élan d'admiration et d'amour ?

Il saisit la main de la jeune fille. Mais celle-ci ne répondit pas à sa caresse. Son regard vague monta tristement vers le ciel.

— Non, dit-elle d'une voix ferme, je ne veux vous apporter ni le deshonneur ni la misère, mais je me croyais plus ferme... Oh ! s'écria-t-elle tout-à-coup, tandis que son regard se dirigeait vers l'avenue du château, entrez là, là, dans ce cabinet, et écoutez ce que je vais dire. Au moins je ne verrai pas vos yeux si tristes, je ne me rappellerai pas si énergiquement le long bonheur que je m'étais promis.

— Vous avez fait de moi votre esclave, Berthe ; tout ce que vous voudrez, je le ferai. Mais vos paroles ambiguës m'effraient. Vous avez pris quelque cruelle résolution.

— Vous deviendrez un illustre personnage, mon bien-aimé, s'écria Berthe avec une sorte d'exaltation. Vous penserez que les rois auront les regards fixés sur vous. vous penserez que votre pays sera fier et heureux par vous.

Marc secoua la tête.

— Oui, vous penserez cela, mon bien-aimé. Ah ! promettez-le moi. Je ne veux pas me dire, pendant les longues années qui vont venir, que j'ai aimé un homme sans

courage. Je veux être fière de celui que j'avais choisi ; je veux que votre nom arrive souvent à mes oreilles, plein de gloire. Je me dirai : Cette gloire, je l'ai payée de mon bonheur. Je me dirai : il a pensé peut-être à la pauvre Berthe en mettant son nom, là, sur ce papier qui donne la paix à des millions d'hommes. Ah ! c'est insensé ! Vous ne penserez plus à moi. Mais vous serez toujours l'époux de ma pensée.

Marc passa sa main sur son front. Toutes ces paroles fiévreuses et vagues, toutes ces pensées heurtées le mettaient au supplice. Il attendait une phrase plus claire qui lui permit de deviner le nouvel ennemi que son bonheur avait à combattre, lorsque Berthe s'interrompit pour dire d'une voix plus contenue :

— On approche, entrez vite là, dans ce cabinet. Ne sortez pas, ne bougez pas, quoi que vous entendiez. Ah ! vous êtes encore mon ami, mon fiancé. Venez ! venez !

Elle lui tendit les bras, avança les lèvres et le serra avec frénésie sur sa poitrine.

— Je ne veux pas que vous soyez pauvre ni deshonoré, s'écria-t-elle en couvrant ses yeux de baisers brûlans.

Puis desserrant les bras, elle l'éloigna brusquement.

Elle revint près de lui, lui prit la main qu'elle pressa sur son sein, et le poussant vers le cabinet, elle referma la porte sur lui.

— Mon Dieu ! dit-elle en se jetant à genoux, jamais mes lèvres ne toucheront d'autres lèvres ? Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi le courage.

Elle se releva et revint s'asseoir.

Paul d'Azelonde entra.

XII

— Eh bien ! dit Paul en voyant sa sœur le front caché dans ses mains, est-ce que tu as la migraine ? C'était bien la peine de me faire venir pour considérer tes jolies grimaces !

Berthe releva la tête. Sa physionomie était devenue calme. Elle jeta sur son frère un regard glacé, et lui dit d'une voix lente et pénétrante :

— Reste-t-il encore en vous l'ombre d'un sentiment d'honneur ?

Paul éclata de rire.

— Au diable les migraines ! Je m'en vais et je vous quitte. A un autre jour, ma solennelle sœur.

— Reste-t-il en vous, continua froidement Berthe, une ombre de respect pour quoi que ce soit ? Je ne vous parle pas de Dieu.

— Parbleu.

— Ni de la vertu !

— J'ai toujours respecté les vieilles filles.

— Ni de la vérité !

— Ma sœur, je vous jure qu'elle est remontée au ciel. Dame ! quand on est si nue !

— Vous reste-t-il une ombre de respect pour le nom de notre père et la vertu de notre mère ?

— Tout autre que ma sœur, etc. Vous devez connaître à fond les tragédies, Berthe?

— Il n'y a donc plus, dans votre cœur entier, un sentiment noble sur lequel on puisse baser un serment?

— Quel diable de ronflement me faites-vous là? Tout ce que vous me dites me produit l'effet du ron-ron de votre chat : serment, ron-ron, vertu, ron-ron, vérité, ron-ron, respect, ron-ron-ron.

— Adieu! dit Berthe, avec un visage impassible que les plaisanteries de Paul n'avaient pas ému.

— Adieu, ma sœur; mais vous pouvez vous vanter que la fréquentation des diplomates vous a donné un talent de conversation bien original.

Berthe fit quelques pas vers une porte intérieure.

Puis elle se retourna et dit froidement :

— Préparez-vous pour demain à une conversation moins originale, mais qui vous fera, j'espère, retrouver votre sérieux.

— Non, j'ai juré de ne plus être sérieux jusqu'à mon mariage.

— Votre mariage! Est-ce qu'on se marie, au bain?

— Le bain! Ah! les vilains mots qu'on vous a appris dernièrement. Décidément, je vais chasser d'auprès de vous toute cette diplomatie.

— Pour combien d'argent avez-vous fait de faux billets?

Un changement rapide comme l'éclair se fit dans la physionomie de Paul.

Il pâlit affreusement et, comme poussé par un ressort, il se jeta, en joignant les mains, aux genoux de sa sœur.

— Levez-vous! dit-elle.

Paul lui obéit et se tint debout, l'air humble, les regards fixés sur le plancher.

— Jamais, dit-il, je n'osais vous avouer ma faute. J'ai été entraîné peu à peu ; je me promettais de payer avant que ces billets fussent découverts. Je ne puis comprendre comment tout cela est venu à votre connaissance. Mais sauvez-moi et bientôt, je vous jure, je vous rendrai tout.

— Vous me rendrez tout ?

— Ne savez-vous pas que je vais épouser mademoiselle Deslins ?

— Et vous croyez que je me ferai complice de cette intrigue ? Vous supposez que si j'ai caché à tous que vous êtes perdu de vices, c'est afin de vous aider à tromper une honnête fille dont la dot vous servira à continuer votre vie honteuse ! Que moi, je sois la victime de vos vices, c'est déjà bien rude, et je vous assure que j'hésite.

— Ah ! Berthe, ma sœur, ma sœur, sauvez-moi, au nom de notre père ! Souvenez-vous de notre nom et des dernières paroles de notre mère ! continua Paul d'une voix attendrie. Que pouvais-je faire, moi, pauvre garçon, qu'on n'avait jamais corrigé ni habitué au travail ?

Berthe sentit son cœur se gonfler.

— Ah ! petite sœur, dit Paul en se mettant de nouveau à genoux, je vous jure...

— Je ne vous crois pas, mais peu importe. Écoutez-moi, voici mes conditions.

La pauvre fille resta un instant la tête baissée, son cœur se serrait à la pensée de l'obstacle insurmontable qu'elle allait mettre entre elle et toute chance de bonheur.

Elle crut qu'elle allait pleurer, mais elle fit un effort et reprit de sa voix froide :

— Vous avez, depuis six ans, avec une habileté infinie, fait pour 63 mille francs de billets faux. Vous avez em-

prunté, je veux dire falsifié, ma signature pour 30,000 fr.; celle de M. de Bosqueney pour 20,000; celle de mes cousins de Godard et de Trevières pour 10,000 et pour 5,000 fr.. C'est exact, n'est-ce pas?

Paul fit un signe d'assentiment.

— Comment êtes-vous parvenu jusqu'aujourd'hui sans être découvert; je ne sais. Il vous importe peu de savoir comment; à mon dernier voyage au Havre, j'ai été avertie par M. Candil.

— Le vieux gredin, pensa Paul.

— Maintenant, réfléchissez. Un passeport vous attend au Havre, votre place a été retenue sur un navire qui part demain matin pour l'Amérique; voulez-vous me jurer, sur la mémoire de notre mère, que vous allez aujourd'hui quitter Azelonde, demain la France et que vous n'y reviendrez jamais sans mon consentement?

— Cela est dur, Berthe.

La jeune fille se détourna et reprit sa marche vers la porte.

— Que votre volonté soit faite! s'écria Paul en prenant une physionomie solennelle. Je jure sur l'honneur de notre mère que demain j'aurai quitté la France, et pour toujours, si vous le voulez.

— Adieu donc! J'ai vendu conditionnellement le domaine de Muretot. Demain vos billets seront détruits et vos dettes payées. Il me restera 700 fr. de rente. Je vous le dis, afin que vous ne comptiez plus sur moi. J'espère que je parviendrai à ne plus vous mépriser!

Elle sortit.

Paul attendit quelques instants, puis se dressa sur la pointe des pieds et agita ses doigts au-dessus de sa tête, comme s'il jouait des castagnettes.

— Ah! la vertu, vertuchoux, vertubleu, vertugadin,

divine vertu ! s'écria-t-il en exécutant un pas de cachucha ; allons, voilà le moment de chauffer les fers, ver-tugoy ! voilà la minute, miton mitaine, d'employer noblement toute cette byronnerie dont je me gorge tous les matins depuis un mois ; fron, fron, première guitare :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le bocage était sans mystère.

C'est leste ! Est-ce bien du Byron ? Bah ! pourvu que ce soit mélancolique ! Ce Raallemont est un habile coquin. C'est pour se venger de ses successeurs qu'il a donné à cette petite paysanne le goût de ces poésies écœurantes. J'ai toujours une peur diabolique d'y mêler, par distraction, un couplet de la *Mère Godichon*, ventre saint-gris !

Il sortit en toute hâte de l'avenue de Bosqueney et prit la direction du château d'Azelonde.

Quand il eut passé la barrière du château de Bosqueney, la petite tête intelligente d'Onésiphore parut entre les branches d'un taillis, et l'enfant, prenant ses jambes à son cou, se dirigea à travers champs vers une petite maison située à l'extrémité du bourg, et qui servait de demeure à M. d'Astrac.

Quand Paul eut dépassé les dernières maisons de la bourgade, Giamet, après avoir acquis la certitude que M. d'Azelonde se dirigeait vers la demeure de mademoiselle Rose Deslins, sortit de derrière un mur de grange et courut en toute hâte vers le même endroit que le gou-jard.

Paul était à peine arrivé au château d'Azelonde, que Marine se mit à descendre vers la bourgade en chantant

de sa voix la plus aigné. Elle fit, en passant un signe à maître Sénateur, qui alluma sa pipe et vint s'asseoir près de la barrière, à côté d'un grand sac plein de graines.

A la voix de Marine les noisetiers du parc qui faisaient face à la porte de derrière du château s'agitèrent.

— Saint Braan! murmura une voix sourde, maître Sénateur n'a pas enlevé toutes les ronces; il y a là une maudite épine qui me gratte en dessous de ma blouse, et on m'a dit de ne point bouger! J'espère bien que ce singe de goujard va venir me rejoindre, puisque c'est mon compagnon de chasse. Je lui ferai couper l'épine par le pied. C'est la justice.

Marc, après le départ de M. d'Azelonde, sortit, la tête en feu et les mains tremblantes, du cabinet où il avait été enfermé. Onbliant tout, il avait couru vers la porte par laquelle la jeune fille s'était retirée, et s'était précipité tout haletant dans l'escalier qui conduisait à la chambre de Berthe.

La porte était fermée, il avait frappé, on n'avait pas répondu. Il avait frappé encore et vainement; il était hors de lui; il avait prié et supplié, à voix basse d'abord, puis à haute voix, avec des larmes et des sanglots.

Son intelligence était affaiblie par les souffrances morales qu'il avait éprouvées depuis cinq mois; son cerveau était encore troublé par les suites du coup qu'il avait reçu sur la tête; il avait dépensé toute son énergie pour s'empêcher de courir vers Berthe pendant cette conversation qu'elle venait d'avoir avec son frère: il crut sentir que toute sa force intellectuelle et morale le quittait enfin, et qu'un voile épais entourait ses idées. Il s'assit à la porte de la chambre de Berthe, il lui sembla que ses pensées dansaient en des rondes insensées comme dans

l'ivresse, il ferma les yeux, laissa fléchir son front et s'évanouit.

Il se réveilla entre les bras de M. de Bosqueney, qui rentrait de faire une course avec son domestique. Marc lui jeta un coup d'œil effaré, puis avec un sourire d'idiot il lui demanda pardon de s'être endormi dans son escalier.

Le vieux gentilhomme le regarda fixement, et après avoir appuyé avec inquiétude son index sur le poignet du jeune homme, il releva fièrement la tête et lui dit d'une voix rude :

— J'espérais, monsieur de Raallemont, que vous n'aviez pas perdu tout sentiment de l'honneur ?

Marc ouvrit les yeux tout grands et essaya de parler. Le vieil officier lui secoua violemment les bras et s'écria :

— Vous êtes, vous aussi, un misérable ! Oh ! pas de scandale, s'il vous plaît ! Vous m'avez trompé, entendez-vous. Vous avez abusé de ma confiance. Nous allons voir, vous m'entendez, si vous êtes seulement un hypocrite.

Et secouant de nouveau le jeune homme, qui se débattait comme dans un cauchemar.

— Vous allez me suivre, continua-t-il. Un cheval sellé vous attend. Nous verrons si vous avez dépensé tout votre courage à séduire les femmes. Nous trouverons dans le bois d'Azelonde un endroit où nous nous expliquerons mieux qu'ici. — Je serais parvenu à être un fameux comédien, pensa le vieux gentilhomme, je parle absolument comme dans les drames.

— Faut-il, reprit-il à haute voix, vous insulter longtemps, monsieur de Raallemont, pour vous décider à être brave ? Suivez-moi donc, si vous n'êtes pas un lâche !

Il se précipita dans l'escalier, suivi par le jeune homme encore à moitié hébété, mais qui sentait son sang circuler plus vivement dans ses veines, en entendant cette voix vibrante, et en comprenant, sans savoir la cause de l'insulte, qu'il était violemment insulté.

Marc monta sur un cheval que lui présenta un domestique. Il courut machinalement derrière le comte, et tous deux disparurent bientôt dans la plaine d'Azelonde, emportés par un galop furieux.

XIII

Quand Paul entra au château d'Azelonde, en demandant mademoiselle Deslins, la Pésière le pria d'attendre un peu, mademoiselle Rose étant occupée, dit-elle, à ranger des papiers pour sa majorité. Paul fit un signe d'acquiescement, et resta seul, plongé dans de profondes réflexions.

La vieille femme revint au bout de quelque temps, et l'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée.

Rose, assise devant un secrétaire ouvert, près d'une fenêtre donnant sur le parc, était occupée à ranger des papiers et à faire des piles d'or et des liasses de billets.

— Vous voyez, Paul, dit-elle, que je ne passe pas toute ma vie à lire des romans. Mais, qu'avez-vous donc, continua-t-elle en se levant et en voyant que Paul s'était jeté dans un fauteuil, comme un homme harassé.

— Allons! s'écria-t-il, en se redressant brusquement, et puisque la fatalité qui m'a poursuivi toute ma vie me persécute encore, au moins soyons courageux!

Ses gestes heurtés lui donnaient l'air d'un halluciné; on voyait que cet homme essayait de lutter contre une nécessité dont il connaissait toute l'horreur, et qu'hésitant entre la passion et le devoir, il était sur le point de perdre l'esprit.

Il se précipita aux genoux de la jeune fille et leva sur elle des yeux suppliants, en s'écriant d'une voix entrecoupée :

— Ma Rose bien-aimée, je viens vous dire adieu.

— Adieu? s'écria Rose en pâlisant.

Paul entr'ouvrit la bouche, mais le mot cruel qu'il venait de prononcer ne put parvenir une seconde fois jusqu'à ses lèvres, il fit un signe d'affirmation, et sa tête s'affaissa sur sa poitrine.

La jeune fille, comme il arrive à toutes les natures simples, se trouvait vivement touchée par une mise en scène dramatique, par les gestes violents, les grandes paroles, et les exagérations de sentiment. Ce mot : adieu! jeté si brusquement, la physionomie bouleversée de son fiancé et ses gestes insensés lui remuèrent tout le cœur.

Paul se redressa de nouveau, se promena de long en large en poussant des soupirs rauques, en prononçant des paroles sans suite; puis revenant auprès de Rose, il la prit dans ses bras.

— Ah! dit-il, tandis que la jeune fille se dégageait doucement, vous savez si je vous aime, ma Rose! On vous a dit que j'étais violent et fier; pour vous je me suis vaincu. Quand avez-vous vu un rayon de colère, ou même d'impatience dans mes regards? On vous disait encore

que j'étais un homme dangereux et passionné; ne vous ai-je pas respectée comme une sainte?

— Je ne vous ai jamais fait un seul reproche, Paul. Et qui vous force donc à vous éloigner de moi?

— Oh! je l'avais oublié, malheureux que je suis!

Il alla de nouveau tomber lourdement dans un fauteuil, se cacha le front dans les mains, et reprit d'une voix attendrie :

— Que pouvais-je faire? Je l'ai vue, là, à mes genoux, pleurant et suppliant, invoquant ma parole, me rappelant le nom de mon père!

— Paul, je vous en supplie, de qui parlez-vous? demanda Rose avec angoisse.

— De ma sœur.

— Ah! fit la jeune fille avec un soupir de satisfaction.

— Vous le savez, je ne suis pas né pour cette petite fortune. Naïf et méprisant l'argent, j'avais été dupé par tous ceux qui m'entouraient. Berthe sacrifia une partie de sa fortune pour payer ces dettes contractées par une folle générosité; mais elle me fit promettre que je lui obéirais dorénavant dans tout ce qui regarde ma fortune et mon avenir. Nous avons, vous ne l'ignorez pas, des parents en Angleterre, d'anciens émigrés qui occupent une haute position. Berthe a fait des démarches, et elle m'a appris ce matin que l'un de ces parents m'appelle auprès de lui, voulant refaire notre fortune, la mienne et celle de ma sœur. Que pouvais-je faire, mon Dieu? Je n'ai pas songé à moi, mais à elle; je n'ai pu résister à ses larmes, et je pars!

— Eh bien, Paul, mon fiancé, mon ami, je vous attends.

— Attendre! Et croyez-vous donc que j'ai un cœur de pierre? Croyez-vous donc que c'était une comédie que je

jouais quand je vous parlais de mon amour? Non, je n'attendrai pas, continua Paul, en jetant autour de lui des regards sombres; je pars, puisqu'elle le veut, puisque vous le voulez. Mais le désespoir...

— C'est moi que vous accusez! s'écria la jeune fille avec un soupir, moi!

— Ah! reprit Paul d'une voix animée, elle avait bien raison de dire qu'il n'y a en vous nulle énergie de cœur! Car je lui disais que c'était votre bonheur aussi que je sacrifiais en partant, je lui parlais de votre douleur. « Détrompez-vous, me dit-elle, elle sera vite consolée; il n'y a en elle, je le sais, nulle grandeur de dévouement, nulle ardeur de tendresse. » Qui a ainsi renseigné Berthe? je l'ignore; mais, hélas! votre froideur, en face de mon désespoir, me prouve qu'elle ne s'est pas trompée.

— Celui qui l'a ainsi renseignée, je le sais! s'écria Rose, tandis que son regard lançait un éclair de colère. Le misérable Marc!

Et courant vers la table, elle écrivit à la hâte quelques mots qu'elle apporta à Paul.

Celui-ci y jeta les yeux et secoua la tête d'un air désolé.

— Oui, vous me promettez d'être ma femme! Vous êtes sincère, mais l'absence changera votre cœur. Et puis, ne vous l'ai-je pas dit : cette absence me tuera.

Il posa, d'un air abattu, le papier sur la cheminée, et fit quelques pas pour se retirer.

— Que voulez-vous donc que je fasse? s'écria la jeune fille dans un élan de désespoir. On vous a dit qu'il n'y a en moi nulle générosité, nulle énergie de sentiments. Eh bien! que voulez-vous? Dites-le moi. Je le ferai.

— Vous le ferez?

— Oui, car je sais que vous ne demanderez à votre fiancée rien dont votre femme puisse rougir.

— Il faut que je parte, Rose, je l'ai juré. Mais il y a des prêtres en Angleterre. Là, comme ici, vous pourrez devenir ma femme. Vous sentez-vous le courage de venir m'y rejoindre?

Avant que mademoiselle Deslins eût eu le temps de répondre, un personnage gras, d'une taille moyenne, aux cheveux blonds, aux sourcils déliés, à la face rougeaude, se présenta, suivi du brigadier de la gendarmerie d'Azelonde.

— C'est lui ! dit le brigadier à haute voix.

Paul rougit ; Rose s'avança.

— Que me voulez-vous, monsieur Fourchet ? dit-elle au brigadier.

Le personnage gras répondit d'une voix sonore :

— Moi, Bernard-Edme Prengars, attaché à l'administration municipale du Havre, et, pour ce, délégué par M. le procureur du roi, je viens arrêter M. le vicomte Paul d'Azelonde, accusé de vol, de faux et d'assassinat.

Il tira de sa poche un papier scellé de plusieurs sceaux et le déploya lentement en fixant sur Paul un regard tellement perçant, que celui-ci baissa les yeux en rougissant.

Il essaya cependant de reprendre son sang-froid.

— Il y a là quelque erreur, dit-il, ou quelque odieuse persécution dont je saurai me venger.

— Je n'ai pas à discuter la vérité de l'accusation, répondit de sa voix nette M. Bernard Prengars. Ce sera l'affaire de votre avocat devant la cour d'assises. Je viens pour vous arrêter.

Il s'avança, suivi du brigadier. Rose était restée effrayée, mais la pensée de l'insulte qu'on faisait à son ami releva son courage.

— Vous me connaissez, monsieur Fourchet, dit-elle

au brigadier; vous connaissez M. le vicomte d'Azelonde, vous savez bien qu'il y a ici une erreur. Et continua-t-elle en frappant son petit pied sur le plancher, je ne laisserai pas insulter M. d'Azelonde. Mes domestiques m'aiment et ils s'opposeront à cette insulte, que vous me faites à moi, aussi bien qu'à lui.

— Il n'y a pas erreur quant à la personne, répondit l'impassible M. Prengars; mais, quoique ce ne soit pas mon office de discuter les charges de l'accusation, je veux bien vous éviter, madame, une tentative de rébellion qui me forcerait à vous mener, vous aussi, en prison. Éloignez-vous, dit-il au brigadier, tenez-vous, avec vos hommes dans la pièce voisine, et venez quand je vous appellerai.

Le brigadier se retira; M. Prengars tira de sa poche de côté de sa redingote un pistolet à deux coups qu'il arma et remit gravement dans la poche, dont il tira quelques papiers.

— Eu, eu, eu, eu, ah! « Ont déposé, après avoir prêté serment, les nommés Adonis Pinchinelle, maître bourrelier au bourg d'Azelonde, Abraham, dit Braan, Tubeuf, ouvrier tonnelier, Onésiphore Médrinal et Guillaume, dit Giamet, Fannonnel, domestiques, tous trois, domiciliés audit bourg; tous, en défaut de M. le comte Jacques-Marc de Raallemont, qui a protesté, sur ce dûment interpellé, ne point vouloir déposer avant la comparution dudit accusé devant M. le juge d'instruction, de laquelle protestation acte a été dressé pour valoir ce que de droit, ont affirmé, sans ambages ni variations, à savoir qu'ils ont reconnu ledit accusé ès noms, dans le chemin dit de la Renardière, etc., etc., etc. » Vous voyez, madame, que l'accusation de tentative d'assassinat n'est pas illusoire.

Paul haussa les épaules et jeta à Rose un regard qui rassura un peu la jeune fille.

— Il y a là, dit-il, un complot organisé contre moi, et je saurai le prouver.

— Je le désire pour vous et pour madame votre femme.

— Je ne suis pas la femme de M. d'Azelonde, murmura Rose.

Paul tressaillit.

— L'accusation de faux repose sur les faits suivants, continua le personnage impassible, en déployant un autre papier : Un billet de deux mille francs, endossé par M. Paul d'Azelonde, et portant la signature de M. Julien de Wattemare, a été hier présenté audit sieur Julien de Wattemare, lequel a refusé le paiement, déclarant ne pas reconnaître sa signature.

— Mais c'est impossible ! s'écria vivement Paul, j'ai chargé M. Lemien de payer avant-hier ce...

Il se mordit les lèvres, tandis que le gros homme disait froidement :

— Il est difficile de reconnaître plus clairement l'existence d'un faux. Sans doute M. Lemien a voulu venir en aide à la justice.

Paul se recula comme atterré ; Rose alla tomber sur une chaise en poussant un cri d'angoisse.

Un sourire singulier traversa le regard de l'homme gras ; il courut au secours de mademoiselle Deslins, mais sans perdre complètement Paul de vue.

Il vit celui-ci se rapprocher peu à peu du secrétaire ouvert près de la fenêtre.

Une ombre se présenta devant cette fenêtre, faisant des signes à Paul ; celui-ci fit un bond, saisit quelque chose sur le secrétaire, sauta par la fenêtre et disparut.

Le gras personnage, embarrassé autour de Rose,

presque évanouie, ne parut pas remarquer immédiatement la disparition de l'accusé. Quand il s'en aperçut, au lieu d'appeler le brigadier, il courut lui-même à la croisée, aussi vite que le permettait son large ventre. Il perdit beaucoup de temps à regarder à droite, tandis que Paul avait disparu par la gauche, et à accabler de menaces la Pésièrre, qui avait favorisé la fuite de M. d'Azelonde.

Il revint enfin appeler le brigadier, saisit avec une dextérité sans pareille la promesse de mariage restée sur la cheminée, et se penchant vers Rose, il lui dit à voix basse :

— J'ai prouvé que ce misérable est un assassin et un faussaire; comptez les billets de banque que vous avez étalés sur le secrétaire, vous verrez que c'est un voleur.

Il se retira solennellement, se mit à la tête de la brigade, et dirigea si bien les recherches, qu'on ne trouva rien.

Il jeta en passant un regard dans le taillis où nous avons vu Braan en relation avec les ronces. Le géant et le goujard, qui l'était venu rejoindre, n'y étaient plus.

XIV

Le soir même de ce jour fécond en événements, une voiture de louage, venant du Havre, s'arrêta à la porte de l'hôtel de Rouen à Azelonde.

Un grand gaillard, en habit noir et en cravate blanche, aux épaules robustes et à la figure placide, quitta le siège où il était assis à côté du cocher, et vint ouvrir la portière.

Un petit vieillard maigre descendit lestement et s'avança dans la cuisine de l'hôtel d'un pas sautillant. Il marcha vivement vers la maîtresse de la maison, qui le regardait avec surprise, et qui raconta depuis qu'elle avait cru voir s'avancer vers elle un de ces vieux marquis qui sont peints sur les images.

Le vieillard avait, en effet, une apparence très caractérisée. Ses cheveux blancs, bouclés autour des oreilles, ses yeux gris, vifs, toujours en mouvement, son grand front, ses pommettes saillantes, son nez aquilain, sa longue figure, ne donnaient pas tort à la comparaison de la maîtresse d'hôtel. Il agitait sans cesse ses mains, comme s'il eût voulu secouer des manchettes trop longues, et à la façon dont il remuait la tête, on eût dit qu'il était étonné de ne pas sentir une queue s'agiter entre ses épaules.

— Madame l'hôtesse, dit-il avec un salut courtois, avez-vous un mari ?

— Certainement, monsieur, j'ai un mari, et voici nos enfants, à preuve.

— Quels étranges raisonnements on fait dans ce pays-ci, murmura le petit vieillard. Voudriez-vous, madame l'hôtesse, prier ce mari de venir céans; j'ai à lui parler.

— Mon mari, monsieur, est à faire sa partie de dominos chez le père Lapique, et je n'oserais certainement pas le déranger avant l'heure du coucher.

— Oh ! voilà un brave homme, et qui doit être doué de vertus cachées. Mais n'auriez-vous point, madame l'hôtesse, quelque aimable façon de persuader à ce bon mari que l'heure du coucher est arrivée ?

L'hôtesse secoua la tête.

— Voyons donc. Combien me demandez-vous pour m'octroyer votre plus belle chambre ?

— Trois francs, monsieur.

— Et votre meilleur souper ?

— Cela dépend.

— De qui, s'il vous plait, madame l'hôtesse ? est-ce à M. le maire d'Azelonde que je dois demander la permission de manger votre meilleur souper ? Voyons, permettez-moi de vous venir en aide. Nous dirons cinq francs pour le souper, trois et cinq font huit. Que me demanderez-vous pour le souper de ce grand benêt que voici et qui est mon valet de chambre ?

— Il pourra souper avec vos restes.

— Fi ! madame l'hôtesse, n'insultez pas M. Fritz, il est incapable de souper avec les restes de qui que ce soit. Nous dirons trois francs pour le valet de chambre. Et trois font onze. Ajoutons deux francs pour le loger ; et deux font treize. Et pour héberger ce carrosse qui m'a disloqué depuis le Havre jusqu'à Azelonde, que me de-

mandez-vous, là, en bloc, la voiture, l'homme et les chevaux ?

— Mais sept francs, par exemple.

— Sans exemple, si vous le voulez-bien, les voyageurs qui viendraient après moi me maudiraient. Et sept font vingt. Je dis donc vingt francs pour avoir le droit d'habiter ici jusqu'à demain. Voici deux louis ; voulez-vous aller me chercher votre mari ?

La jeune femme hésitait. Le vieillard reprit :

— S'il vous bat, madame l'hôtesse, je vous prierai de me le dire, et j'ajonterai un louis, que vous mettrez sur la contusion ; à moins que vous n'aimiez mieux me permettre de vous embrasser.

— Oh ! monsieur, dit l'hôtesse, on ne m'embrasse pas si aisément que cela !

— Très bien ; vous aimez mieux le louis. Je n'ai plus le droit de m'en formaliser, dit le sémillant vieillard, en faisant une pirouette sur ses talons, et en arrondissant le bras avec une mollesse élégante. Allez vite, je vous prie.

— Entrez là, monsieur, vous serez plus commodément.

Le vieillard entra, suivi de Fritz, dans la salle qu'on lui indiquait. Il y trouva déjà installé un personnage à la tournure militaire, au teint hâlé, aux cheveux grisonnants taillés en brosse, à la moustache et à l'impériale grises. Il était assis sur le bord d'une chaise, sanglé dans une redingote boutonnée jusqu'au menton et ornée d'un ruban rouge.

— Hé ! se dit le vieillard, après lui avoir jeté un regard perçant ; voici une figure patibulaire que j'ai vue quelque part.

Le militaire se leva, s'avança vers le nouveau venu et lui dit :

— Je suis sûr, monsieur, que vous venez de vous dire quelque chose comme ceci : Voici une figure pitoyable que j'ai vue quelque part.

— Je m'en vais gager que vous êtes sorcier ! s'écria brusquement le vieillard.

— La perspicacité de M. le baron de Brionval est universellement reconnue, répliqua le militaire avec une inclination de tête.

— Sambleu ! monsieur, répliqua le vieillard en souriant, je ne sais si vous êtes sorcier, mais je puis au moins jurer que vous n'avez pas été sans relation avec les esprits et j'avoue que le mot pitoyable, contre lequel je n'ai pas protesté, est un peu pittoresque, comme on dit en ce temps-ci.

— Ah ! monsieur le baron, si j'avais pu supposer que j'aurais l'honneur de rencontrer ici M. le baron de Brionval, je me serais muni d'une figure plus digne de lui être présentée.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— J'en ai qui sont bonnes pour les champs, d'autres qui sont faites pour les circonstances solennelles. Ainsi je crois bien que personne, dans cet aimable bourg, ne se doute que M. le comte d'Astrac, M. Bernard Prengars et moi, nous ne faisons qu'une seule et même personne ; mais je doute fort, d'ailleurs, que malgré toutes mes précautions, j'eusse pu parvenir à éviter d'être reconnu par M. le baron de Brionval. Le visage, la taille, le teint, la voix, tout cela n'est rien, mais il y a l'œil, l'œil, monsieur le baron, qui a toujours fait mon désespoir.

— Mais cet œil, voulez-vous me dire, monsieur, où j'ai déjà eu la bonne fortune de l'apercevoir.

— J'ai eu l'honneur de me rencontrer à côté de M. le baron, en 1830, lorsqu'il était ambassadeur en Portugal.

— Et vous étiez, à un titre quelconque, attaché à l'ambassade ?

— Pas précisément, répondit le militaire en s'inclinant, j'étais attaché à l'ambassadeur, détaché auprès de l'ambassadeur, devrais-je dire. Les circonstances étaient périlleuses ; le nouveau gouvernement voulait savoir jusqu'à quel point il pouvait compter sur la fidélité du personnel diplomatique de la Restauration, et on pria quelques gens d'esprit d'aller, non pas comme les ambassadeurs, étudier la politique étrangère des diverses cours, mais la politique étrangère des divers ambassadeurs.

— Thomas Bresche, mon maître d'hôtel ! s'écria M. de Brionval. Vois donc, Fritz, si ce mari arrive.

Le valet de chambre sortit en baissant délicatement les yeux, et ferma soigneusement la porte.

— Monsieur Bresche — mais je dois peut-être, continua le vieillard, en s'inclinant profondément, demander pardon à Votre Seigneurie, à Votre Excellence, à Votre Altesse, de ce nom vulgaire qui jure sans doute avec vos destinées actuelles !

— En effet, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, j'appartenais ce matin à l'illustre maison d'Astrac, qui eût pu exister, et arriver à la pairie. Je suis, il est vrai, tombé en roture pendant quelques heures, sous le nom de maître Bernard Prengars ; mais je me suis relevé, et j'appartiens en ce moment à une illustre famille éteinte, qui, si elle eût persisté jusqu'au treizième siècle, eut peut-être conquis l'empire de Byzance.

M. le baron de Brionval fit une révérence des plus étudiées.

— L'excellence et l'altesse ne peuvent donc me blesser, puisque j'eusse pu être duc et pair ou empereur de Byzance, mais je me contenterai de la seigneurie.

Le militaire fit à son tour une inclination profonde, et il dit d'une voix un peu grasseyante, et avec un geste du bras qui singeait à merveille celui de M. de Brionval :

— Le marquis de Hallung, officier belge, ancien chef de bataillon dans le régiment de la légion étrangère.

— Et qu'est-ce que le marquis de Hallung fait dans ce pays perdu ?

— Le marquis de Hallung est dans ce pays perdu uniquement pour en partir.

— Et qu'y faisait M. d'Astrac.

— Mon Dieu, il y préparait Bernard-Edme Prengars.

— Qui préparait ?...

Le marquis de Hallung salua; le baron lui rendit son salut et le silence régna.

— Bah ! reprit le marquis, l'affaire est finie; je puis bien parler. Ce m'est d'ailleurs une si rare et si douce chose de pouvoir causer avec des gens faits pour me comprendre !

— Grand merci, marquis !

— Je crois, monsieur le baron, que l'esprit a été fort calomnié, et j'en comprends la raison en songeant au grand nombre d'ennemis naturels qu'il a. Mais c'est à tort qu'on a dit que l'esprit mène les gens à l'hôpital. Moi qui étais né avec tous les dons qui mènent les gens à l'hôpital, étant naturellement généreux, magnifique, libertin, joueur et buveur, j'ai été sauvé par l'esprit. J'ai donc pu acquérir une certaine aisance. Tout ce détail ne vous ennuie pas, monsieur le baron ?

— Point. C'est le droit du jeu, puisque je vous ai interrogé.

— Je prie monsieur le baron de m'excuser; ou en étais-je ?

— Vous en étiez à une certaine aisance, que vous devez posséder depuis longtemps, du reste.

— Monsieur le baron me comble. Je me suis donc retiré près du Havre, dans un petit domaine très pittoresque. La vue de la nature m'a poussé à la vertu. J'ai toujours eu l'esprit aventureux et curieux de choses nouvelles, et j'ai cultivé la vertu.

— Comme on cultive un champs de haricots, demanda le vieillard.

— C'est, en effet, vers le côté productif de cette culture que j'inclinai bientôt malgré moi. Et quand M. le maire du Havre...

— Le coquin parle bien souvent du Havre; il vient de Paris, se dit M. de Brionval.

— Prévoit que la vertu va être, chez ses administrés, en quelque position délicate, il a recours à mes lumières. En ce moment il m'a prié de donner quelque aide à son confrère d'Azelonde.

— L'hôtelier, mossié le paron, dit Fritz en entr'ouvrant la porte, il chure qu'il ne fientra bas afant que son bardie de tominos il soit vini. Che l'ai fu : il poit de la pierre. Il n'est bas boli bour M. le paron, murmura le valet en s'en allant.

— Je remercie cet hôtelier, reprit M. de Brionval, qui me permet de jouir un peu plus longtemps de votre conversation. Où en étions-nous donc? A la vertu. Vous me faisiez l'honneur de m'indiquer qu'elle courait un grand danger en ce canton de Normandie.

— Hen ! je me suis jeté dans cette affaire uniquement au point de vue de l'art. J'ai voulu exécuter ma mission finement, purement, élégamment, pour ne pas trop deshonorer les illustres personnages dans l'intimité desquels j'ai eu l'honneur de vivre.

Le baron salua gravement.

— Mais cela faisait une certaine violence à mon cœur que j'ai toujours eu tendre et fort porté à protéger les jeunes amoureux. Et il s'agissait d'empêcher deux amoureux de se marier.

— De se marier ! dit le vieillard avec un léger tressaillement. On 'a, me semble-t-il, des notions particulières sur la vertu en Normandie.

— Il est vrai que si la jeune amoureuse est très innocente et très riche, le jeune amoureux est très assassin et très faussaire.

— Eh ! mais, il me semble que ce n'est pas à l'esprit, mais aux gendarmes qu'il fallait s'adresser pour empêcher ce mariage.

— Sans doute ! Mais le jeune homme touchait par quelque coin à la diplomatie.

M. de Brionval retint un nouveau tressaillement en voyant fixé sur lui le regard perçant de son interlocuteur.

— Oui, reprit ce dernier, et pour bien des raisons, on voulait l'engager, non le forcer à s'en aller. Ce n'était pas bien difficile ; mais, comme j'ai eu l'honneur de le dire à M. le baron, je désirai faire les choses avec élégance. Je pourrai dire tout ce que le digne garçon a fait et pensé depuis quelques jours.

— Et l'affaire est définitivement terminée à l'avantage de la vertu.

— Sans le moindre doute, répondit le marquis. Le pauvre amoureux est en fuite. Je sais où il est à cette heure, continua-t-il en regardant sa montre. Il quitte en ce moment une cachette, où une sorcière, que je n'oublierai pas, lui a donné asile. Je le rejoindrai sur la grande route, à deux lieues d'ici. Il ne se défiera pas d'un

loyal soldat comme le marquis de Hallung, qui lui offrira place dans sa voiture, et qui le prendra en une telle sympathie qu'il ne le quittera pas jusqu'à ce qu'il l'ait embarqué pour l'Amérique.

Là-dessus le marquis se leva, alla jusqu'à la porte de la cuisine, et cria :

— Faites passer mon tilbury devant la porte de l'hôtel ! Monsieur le baron, continua-t-il en revenant, permettrait-il à un vieux serviteur qui va le quitter de lui demander une grande faveur ?

— Je serais très fier que M. le marquis de Hallung veuille bien me regarder comme propre à le servir.

— Je prierai donc monsieur le baron de vouloir bien me permettre d'être un peu curieux.

— Ah ! marquis, s'écria vivement le vieillard, c'est dès le début de notre conversation que vous auriez dû me demander une telle permission ! Un peu curieux ! Mais vous n'avez fait que cela depuis que vous me parlez.

Le marquis sourit, fit quelques pas vers le baron, et dit avec un véritable accent de sincérité :

— C'est Thomas Bresche qui prend la parole. Vous avez raison, monsieur le baron, cette prétendue curiosité n'est qu'un prétexte. Je sais ce que vous venez faire ici, et vous avez pu voir, à l'abandon de ma conversation, que ma mission n'a rien de contraire à vos projets. Maintenant, continua le bizarre personnage, en laissant tomber lentement ses paroles et en jetant un regard clair sur le vieux diplomate, vous êtes venu à Azelonde pour acheter une propriété ; il y en a une à vendre, le domaine de Muretôt ; il appartenait hier encore à une jeune fille dont le caractère m'a touché, moi qui me croyais un homme au-dessus des vertus et des vices. Ce domaine vient d'être acheté par un coquin d'usurier qui le cédera moyennant

quelque bénéfice. En allant voir demain le château, vous rencontrerez la jeune dame dont je viens de vous parler, mademoiselle Berthe d'Azelonde.

— Ah !

— Je me fie à l'esprit de M. le baron, à sa courtoisie, à ses belles manières, pour causer avec elle plus longtemps même qu'elle ne le jugerait convenable. Le coquin d'usurier dont il est question s'appelle Lemien. Ah ! voici la voiture. Ce Lemien a besoin pour son commerce de beaucoup de renseignements, et vraiment pour un infime drôle, sans esprit, il sait assez bien se renseigner ; faites le venir, avec l'espoir de vous vendre le domaine de Muretot, il vous racontera toute l'histoire du bourg depuis six mois. Laissez-lui entrevoir, si vous le jugez à propos, que vous avez l'honneur de connaître M. le comte d'Astrac. Ce comte est, dans l'opinion intime de M. Lemien, à la fois une dupe et un protecteur de M. Lemien. J'ai l'honneur, monsieur le baron, de présenter à Votre Excellence mes très humbles salutations.

— Mon Excellence vous remercie, maître Thomas Bresche. Mais cet affublement belge ne vous porte pas bonheur ; vous baissez, maître Thomas, vous baissez. Vous avez trop parlé du Havre.

— Je ne pouvais cependant pas dire grossièrement à M. le baron, comme je l'eusse dit à l'un des naïfs indigènes d'Azelonde, que je viens de Paris.

— Ah ! fort bien ! grand merci ! Fort bien. Le champ des suppositions nous est librement ouvert, et il ne tient qu'à M. le baron de Brionval de croire que maître Thomas Bresche, homme de confiance du ministère des affaires étrangères, a été envoyé dans ce pays perdu pour toucher au doigt et à l'œil la cause du vagabondage peu diplomatique de M. de Raallemont.

Thomas Bresche sourit en hochant la tête.

— Au fait, monsieur le baron, un diplomate qui s' imagine que la reconnaissance crée des devoirs ; un diplomate qui se permet d'être dévoué à autre chose qu'à son intérêt, cela vaut la peine qu'on y vienne voir pour y croire.

— Au vrai, maître Thomas, vous avez raison, c'est un carnaval. Mais là, mon cher marquis, tout est une pure comédie dans ce pitoyable siècle, et je suis prêt à jurer que M. Thomas Bresche court de ce pas au ministère des affaires étrangères chanter les louanges de la reconnaissance et du dévouement.

— Peuh ! monsieur le baron, le monde est devenu terriblement bourgeois.

Il salua, fit quelques pas et revint encore.

— Voici sous cette enveloppe un billet qui vaudrait pour moi quelque argent ; mais je suis magnifique. D'ailleurs je suis riche. Ce billet fera plaisir à M. le comte de Raallemont. Ce n'est pas un homme selon mon cœur, il n'a que de l'intelligence, point d'esprit ; mais c'est un homme d'un grand avenir, *je le sais*, continua Thomas Bresche, en appuyant sur ces mots. Je respecte en lui le succès, quoiqu'acquis par des moyens honnêtes et grossiers. Remettez-lui ce billet, et priez-le de se souvenir de moi : il croit à la reconnaissance.

— Fort bien, dit M. de Brionval en souriant, je vois que vous ne placez pas trop mal vos bons offices, et que vous ne vous êtes pas encore laissé trop corrompre par la vertu.

— Ah ! monsieur le baron, les hommes de notre génération s'en vont ; je suis le dernier Scapin et vous êtes le dernier marquis. Le monde comme j'ai l'honneur de le dire, devient très bourgeois ; moi-même je me laisse envahir. Mais que votre Excellence en croie son très hum-

ble serviteur ; qu'elle aille à Muretot ; qu'elle cause avec mademoiselle d'Azelonde ; qu'elle achète le domaine, et... Mais il n'est pas possible que vous vous trompiez.

Là-dessus, il se retira.

Le baron resta un instant préoccupé. Puis, après avoir plusieurs fois, coup sur coup, ouvert sa tabatière, il appela Fritz.

— Et cet hôtelier ?

— Monsieur le paron, il n'est bas boli le betit. Il dit qu'il se viche de tut les parons et qu'il ne fientra pas afant d'afoir choué bartie, refranche et le tut. Il n'est bas boli le betit. Mais, murmura le doux Prussien, che lui tonnerait un coup de bied tans l'estomac temain te grand matin.

— Au fond, je n'ai pas besoin de lui. Je vais monter. Avertissez l'hôtesse que j'ai absolument besoin de voir M. Lemien demain de bonne heure.

XV

M. de Brionval partit le surlendemain.

Sa tournure, son valet de chambre, ses allures mystérieuses portèrent le dernier coup au peu de bon sens qui restait encore en Azelonde. Jamais le poulx de la petite ville n'avait battu si vite ; le pays avait la fièvre. Madame et mesdemoiselles Boisselle, mademoiselle Sampy, madame Candil et madame Hapsol ; la femme de l'huissier,

madame la greffière et la gouvernante de M. Pieuxnoël, ne savaient où donner de la langue au milieu de tous ces incidents inattendus.

Le pauvre peuple, excité à son tour par cette fièvre de folles paroles, entra dans le mouvement et composa la légende des événements qui venaient de se passer.

Il fut bientôt notoire que « Jacques Ràmont était l'agent d'une compagnie de chemin de fer hostile aux intérêts d'Azelonde. Heureusement M. Paul était un brave jeune homme ; il avait pris les intérêts du pays, et, de fureur, Jacques Ràmont, avait tué le pauvre Glame. »

» Mais M. Candil, plus malin, avait fait venir un homme puissant, le comte d'Astrac, qui avait si bien effrayé Jacques, que celui-ci en était devenu presque fou. A preuve que M. de Bosqueney n'était parvenu à le guérir qu'en lui faisant faire tous les jours des courses furieuses à cheval à travers champs. M. de Bosqueney était un brave homme, sans doute, mais c'était un vieux chouan qui ne cherchait que le mal d'Azelonde, pour se venger de la Révolution et faire regretter le temps des nobles.

» Ce Jacques, voyant que les hommes ne se laissaient pas effrayer, s'était tourné du côté des femmes. Madame Boisselle lui avait tourné le dos, et mademoiselle Sampy avait été obligée de le mettre à la porte de chez elle, parce qu'il lui disait des choses claires, ou sinon qu'il lui ferait perdre sa place.

» Il avait essayé de profiter de l'innocence de mademoiselle Rose, mais la Pésièrre s'était mise en travers.

» Il ne lui était plus resté que mademoiselle Berthe, qui voulait, elle aussi, du mal à Azelonde, à cause de la Révolution et pour faire regretter le temps des nobles. Mais elle avait bientôt vu ce qui en était, et elle avait

vendu le château de Muretôt, pour payer des billets que Jacques lui avait fait faire.

» M. d'Astrac était parti avec un grand seigneur, le marquis d'Hallung, et ils avaient emmené M. Paul, pour qu'il explique au roi les droits d'Azelonde. Mademoiselle Rose avait essayé de s'y opposer, et elle avait dit à M. Paul :

» — Restez, mon cher amant, nous sommes assez riches; qu'est-ce que nous avons besoin, pour nous et nos enfants, du chemin de fer? Il ne passera pas dans nos terres.

» Mais M. Paul, pas chouan, gai, aimable, et bien parlant à tout le monde, était parti en disant :

» — Le roi m'attend, et c'est son droit.

» Puis il était venu un petit monsieur, vif comme l'orage, accompagné d'un gros bourgeois étranger : ils avaient le projet d'acheter les bonnes terres d'Azelonde, allaient gagner cent pour cent au passage du chemin de fer. Ce petit monsieur avait acheté Muretôt; et on l'avait vu aller chez M. le curé, chez M. Candil et M. Pieux-noël.

» Enfin, M. le préfet allait venir poser la première pierre de l'hôpital; il apporterait le chemin de fer, et on profiterait de cela pour chasser Jacques Ramont à coups de fourche. »

Le pauvre peuple ne se trompait pas en annonçant l'arrivée prochaine du préfet, qui avait bien réellement promis de passer deux jours à Azelonde. On agitait, en effet, diverses questions importantes, le tracé du chemin de fer, la création d'un port de refuge, et il y avait un grand nombre de prétentions rivales.

Le vicaire-général de l'archevêque, le sous-préfet, des

ingénieurs, et un grand nombre d'autres personnages notables devaient accompagner le préfet.

M. le curé faisait nettoyer son presbytère pour recevoir le vicaire-général; madame Boisselle ornait sa maison pour qu'elle fût digne de loger le sous-prefet et les conseillers de préfecture; mademoiselle Boisselle faisait venir force cartons du Havre, en songeant à ces conseillers, qui étaient des jeunes gens impertinents, mais célibataires; enfin l'économe gouvernante de M. Pieuxnoël avait failli battre le digne homme, son maître, en apprenant qu'on lui avait accordé l'honneur ruineux d'héberger MM. les ingénieurs.

Mais le héros de la fête était, sans conteste, M. Candil. Le bourg était fier de lui. Il allait dépasser en magnificence tout ce que le père Lachèvre, ancien soldat, tout ce que le père Lapique, ancien marin, avaient vu dans les pays lointains. Il avait fait venir de Paris un maître d'hôtel, du Havre force tapissiers, peintres et marmitons, et de toutes les contrées du monde des choses si bonnes et si rares, que le père Lachèvre, le père Lapique et maître Atorni lui-même, n'en connaissaient pas le nom.

Le pauvre peuple ne s'était pas absolument trompé non plus dans la partie de sa légende qui regardait M. de Raallemont.

Nous avons vu par quel bizarre moyen M. de Bosque-ney avait arrêté les idées de Marc sur la pente de folie où elles se lançaient. Notre héros, après une course furieuse de plusieurs heures, était tombé brisé entre les bras du vieux militaire.

Depuis lors, il était resté calme, morne et sombre.

Il s'était présenté une fois au château de Muretot. La vieille nourrice de Berthe lui avait dit que sa maîtresse

bien des supplications. M. de Bosqueney avait consenti à faire une dernière tentative auprès de sa nièce.

Marc était monté au haut du mont de la Justice pour voir arriver de plus loin le vieux gentilhomme et essayer de deviner, par sa démarche, s'il apportait quelque espérance.

Poussé par une sorte de coquetterie de la douleur, il était allé s'asseoir au pied du pommier où il se trouvait lorsque, pour la première fois, il avait aperçu la bien-aimée. Il revoyait le même paysage, mais avec ses beautés d'automne à la fois plus sévères et plus nuancées. Les champs presque entièrement dépouillés, les carrés noirs déjà labourés, les nappes vertes des prairies artificielles, puis les mille couleurs des feuilles en leur maturité, les toits d'Azelonde, de Muretot et de Bosqueney, se découpant plus vivement entre les arbres moins feuillus, tout cherchait à attirer son regard et à parler à son intelligence.

Il sentait que la douce nature essayait de calmer les folles pensées de son cerveau troublé. Il pensait, — comme on pense aux choses racontées par les voyageurs, — que sa souffrance ne durerait pas toujours et que le temps apaiserait sa fièvre comme il avait apaisé l'ardeur du soleil d'été. Mais le temps est un cruel médecin qui emporte le malade avec la maladie; il guérit de l'amour, mais aussi de la puissance d'aimer, et mieux valait, pensait-il, souffrir en aimant qu'être heureux sans amour.

Il se leva, en jetant un regard inquiet sur M. de Bosqueney, qui arrivait.

Celui-ci secoua la tête, et, prenant son jeune ami par le bras, il descendit silencieusement avec lui les pentes du coteau de la Justice.

Il s'arrêta dans la vallée solitaire, au pied d'un amon-

qui livrait ses basses feuilles aux colères mutines du petit ruisseau. Marc s'assit, et se prenant la tête entre les mains, il resta muet, attendant les paroles du comte.

Celui-ci, debout, raide et grave, enveloppé dans un nuage doré par les rayons du soleil en son déclin, jeta sur Marc un regard attristé et bienveillant.

— Mon ami, lui dit-il, il faut perdre tout espoir.

Marc releva la tête et interrogea de l'œil la figure austère du vieillard, comme un enfant qui cherche une arrière-pensée de tendresse dans les paroles sévères de sa mère.

— Oui, il faut perdre tout espoir. Tout ce qu'il est humainement possible de faire, je l'ai fait. Berthe m'a supplié de ne pas lui déchirer le cœur; j'ai continué. Berthe a pleuré, et j'ai continué. J'ai continué encore quand elle s'est jetée à mes genoux.

— Vous m'aviez promis de lui répéter mot pour mot chacune de mes paroles. Il n'est pas possible qu'elle n'ait pas été touchée, murmura Marc en secouant la tête.

— J'ai rempli ma promesse. Berthe a répondu à toutes mes observations qu'elle vous aimait trop pour vouloir votre perte, pour vous préparer les angoisses d'une position difficile, de la vanité constamment blessée, de l'ambition jamais satisfaite.

— Pourquoi donc cette prévoyance cruelle? Pourquoi n'apercevoir dans l'avenir que les chances mauvaises?

— Berthe est sage, mon ami; elle vous aime avec un rare mélange de tendresse et de dévouement; elle a eu peur de se tromper, elle a voulu tenter une dernière expérience. Elle a été trouver notre parent, le vicomte Godard de Rolleville, qui a été, vous le savez, dans les fonctions diplomatiques.

— M. de Rolleville ! dit Marc en se pressant le front. Ah ! je ne trouve plus dans ma mémoire d'autre nom que celui de Berthe ! Eh bien ! qu'a-t-on dit à Berthe ?

— Je ne sais, mais quand je me rappelle les commentaires que M. de Godard nous faisait sur ces passages des *Mémoires* de Châteaubriant, où l'illustre ambassadeur raconte les souffrances que lui donnait, au milieu de ses fonctions, sa fortune insuffisante, je devine le conseil que notre parent a donné à Berthe. Elle a pensé au temps où elle ne sera plus belle, au temps de votre âge mûr, où l'ambition, la passion du travail, l'égoïsme, le désir de la renommée auront remplacé le bonheur d'aimer.

— Et elle a craint qu'un jour Marc de Raallemont ne reprochât à mademoiselle d'Azelon de d'avoir été assez faible pour le rendre heureux ? Et vous, monsieur le comte, demanda Marc avec anertume, qu'avez-vous répondu à mademoiselle d'Azelon ?

— Moi, répondit le vieil officier d'une voix nette, moi, je l'approuve... Courage ! reprit-il d'un ton plus doux, en voyant les yeux du pauvre Marc se remplir de larmes. Regardez devant vous. Raallemont se relève. Nous, vos parents, nous applaudirons à votre succès. Nous ne voulons pas vous entraîner dans une nouvelle chute. Berthe est fière, elle hait les lâches ; elle n'aura plus d'autre joie que dans votre pensée ; relevez-vous pour elle et montez haut. Oui, c'est le seul bonheur que vous puissiez lui donner désormais, et ce bonheur, vous devez le lui donner.

— Allons ! dit Marc en se levant péniblement, je n'ai ni assez de force ni assez d'intelligence pour discuter avec vous. Dites à Berthe que j'ai la volonté d'être courageux. Seulement, souvenez-vous, monsieur le comte, que la force me manquera bientôt, et si vous me voyez faiblir,

n'en accusez pas ma volonté, mais la nécessité. La société a des lois, je le sais ; j'y obéirai ; mais l'individu a des aspirations nécessaires et légitimes ; je vous le dis, la société tuera en moi l'individu. Je ne veux pas que Berthe soit la femme d'un jardinier. Elle ne peut pas être, dit-elle, la femme d'un haut personnage. C'est bien. Mais vous ne vous informez pas de ce que mon âme souffre en tout cela. Vous voulez que je sois un homme, et vous commencez par faire de moi une machine ; je vous parle de l'amour, et vous me répondez : l'ambition ! Je vous demande mon bonheur, et vous me dites : Pensez à votre destinée !

— Je vous ai dit : Pensez à votre devoir, répliqua gravement le vieillard en se découvrant. Ce que vous souffrez, je l'ai souffert. Je suis seul comme vous serez seul, et un jour, comme moi, vous pourriez dire à un jeune homme insensé qui vous maudira : « Moi aussi je me suis sacrifié ! » Vous portez la peine de votre pauvreté, gentilhomme, comme moi, gentilhomme, j'ai porté la peine de ma médiocrité. Nous expions tous deux la longue fortune de nos ancêtres, les vices, la vanité, l'abandon de soi que cette longue puissance leur a conseillés. Ils ont été longtemps les maîtres et les heureux ; nous, leurs derniers enfants, nous sommes les persécutés et les raillés. Ainsi le veut la Providence. Portons le poids de notre noblesse ; respectons les nécessités qu'elle nous impose, restons fiers au milieu des sacrifices qu'elle nous dicte, afin de montrer, dans l'abaissement, que notre sang, malgré ses faiblesses, a été digne de commander. Vous le voyez, je ne vous dis pas : Épousez la fille jolie, impertinente et corrompue de quelque voiturier enrichi. Non, je vous dis : Soyez ferme, dévoué et vaillant, comme Berthe est aimante et résignée. Adieu.

Le vieillard se détourna, en passant la main sur ses yeux, et, se dirigeant vers les bois de la Justice, il disparut aux yeux du petit goujard, qui, monté sur le fossé de la mesure, regardait de loin cette scène, à laquelle il ne comprenait rien.

XVI

Le lendemain, M. de Bosqueney revint voir M. de Raallemont ; il était chargé de l'engager à assister à la grande solennité qui devait avoir lieu le surlendemain matin au bourg. Il croyait que lui, à cause de son neveu, Paul, et Marc, dans l'intérêt de sa propre dignité et de la réputation de Berthe, devaient s'y rendre.

M. de Raallemont, indifférent à tout, se laissa aisément persuader.

Le lendemain à l'arrivée du préfet et des autres illustres étrangers, les Azelondais firent rage ; le bruit des clameurs, des cloches, des fusils et des pétards arriva jusqu'à Bosqueney.

Le jour suivant, les deux gentilshommes traversèrent ensemble la bourgade ; elle était vide. Les habitants l'avaient confiée à la garde des drapeaux, des banderoles, des arcs de feuillage et des devises insensées qui célébraient les charmes du préfet et les vertus du chemin de fer.

Tous s'étaient précipités à l'extrémité du champ de foire

aux environs ou au milieu d'une large enceinte en planches. Nos deux amis fendirent la foule, au grand murmure des vieillards et des femmes enceintes.

Ils dérangèrent le pauvre peuple qui stationnait dehors, et pénétrèrent dans le sanctuaire, où la cérémonie tirait à sa fin.

M. le préfet, assis sous un dais de velours rouge, à glands d'or, était comparé, par les esprits délicats d'Azelonde, à un sultan des *Mille et Une Nuits* au milieu de sa cour. Les fauteuils du vicaire général, du sous préfet et des autres illustres personnes, avaient été respectueusement placés à une certaine distance de son siège. Tous les regards étaient fixés sur lui ; chacun de ses gestes était étudié avec une volupté mêlée de tremblement.

M. Candil lisait un discours, dont il était fier. Cette œuvre, qui constitue aujourd'hui la plus grande partie de la bibliothèque d'Azelonde, avait été élaborée en collaboration de tous les mandarins lettrés du bourg et revue par M. Hapsol, le pharmacien, qui possédait trois volumes de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers. Cet illustre discours avait été corrigé en dernier lieu par Sylvain, qui avait essayé d'oublier ses ennuis pour se rappeler quelques fleurs de rhétorique.

M. le maire, violet d'aise, et tout entier à la pompe de ses images, ne remarqua pas l'entrée de M. de Raallemont ; mais ce fut avec angoisse qu'on vit M. le préfet se soulever légèrement.

Chacun frémit et maudit la présence de ce misérable Jacques, qui avait fait passer un nuage sur ce front divin ; Braan, qui avait abusé de sa force pour arriver jusqu'à l'entrée, trembla de tous ses membres, et maître Atorni, qui avait usé de la force de Braan pour arriver à une position meilleure encore, fronça les sourcils.

On remarquait que le regard du préfet ne quittait plus guère la place où Marc et M. de Bosqueney s'étaient assis.

La partie officielle de la cérémonie s'acheva. Le préfet se leva. On crut qu'il allait parler de nouveau : un profond silence se fit.

Le puissant magistrat quitta son siège et se dirigea, oui, vers Jacques Ràmont.

Une émotion de surprise et d'angoisse serra tous les cœurs. Braan se détourna en baissant les épaules, comme s'il allait recevoir un coup ; maître Sénateur ne distingua plus les différentes fleurs qui composaient les guirlandes ; M. Pieuxnoël trembla de douleur à la pensée qu'il n'avait pas fait tous ses efforts pour envoyer ce misérable Ràmont aux galères ; et maître Atorni renia dans son cœur son amitié pour le père de Jacques. Seul, le petit goujart ne faiblit pas, et, quittant l'épaule de son ami Giamet pour s'asseoir effrontément sur le haut de l'enceinte, il suivit d'un regard serein la scène qui se développait.

Le préfet s'approcha de M. de Raallemont, qui fit un pas en avant.

La fureur et la honte remplacèrent l'angoisse dans tous les cœurs à la pensée de l'audace de ce fils de jardinier, de ce coquin, de ce manant !

— Monsieur le comte de Raallemont, dit le préfet en s'inclinant, c'est une bonne fortune pour moi de vous voir en ce pays. Si j'avais pu vous voir plus tôt, je vous aurais prié de présider cette solennité à ma place, et la solennité y eût tout gagné.

Nous ne peindrons pas l'émotion qui s'empara de tous les esprits. Ce fut une folie. MM. Loricart, Candil et Pieuxnoël restèrent atterrés, et la masse de l'assemblée s'agita en un frémissement indicible.

Marc répondit sans embarras, comme un homme qui reçoit un honneur qui lui est dû.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me reconnaître. Les occasions que j'ai eues de vous rencontrer ont été si rares, que je craignais fort que mon visage ne fût pour vous visage d'inconnu.

— Mon oncle, le comte B..., chez qui j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, monsieur le comte, m'a parlé de vous avec trop d'estime pour qu'il me fût possible de vous oublier.

Le préfet fit une nouvelle inclination et regarda avec quelque attention le compagnon de M. de Raallemont.

— M. le comte de Bosquenev, dit Marc, ancien chef d'escadron dans la garde royale.

— Et parent de M. le comte de Raallemont, continua le vieux militaire en souriant. Je savais depuis longtemps qu'il faut être fier de cette parenté; et je remercie monsieur le préfet de n'avoir laissé nul doute là-dessus dans l'esprit de qui que ce soit.

— J'espère, messieurs, reprit le préfet, que vous voudrez bien assister à la soirée que M. le maire nous donne à Brettainneville.

— Monsieur le préfet, dit le comte de Bosquenev en voyant que Marc se préparait à refuser, je suis resté, vous ne pouvez l'ignorer, fort à l'écart des fêtes de ce gouvernement. Je ne voudrais pas cependant que M. de Raallemont se crût obligé de refuser votre invitation par politesse pour moi. J'aurai donc le plaisir, monsieur le préfet, d'accompagner mon parent, et je reste fort votre serviteur pour la courtoisie que vous avez montrée en tout ceci.

Le préfet sourit. En amenant un des chefs du parti légitimiste normand à une fête officielle, il obtenait un

triomphe dont il pensait bien qu'on lui saurait gré en haut lieu.

Il tendit gracieusement la main à M. de Raallemont et alla rejoindre le corps des notables, qui restait hébété.

Marc et M. de Bosquenev ne tardèrent pas à quitter l'assemblée, précédés par Braan qui se croyait aussi grand que le bon Dieu, et par maître Atorni qui se croyait aussi grand que Braan.

Ils furent rejoints à mi-chemin de Bosquenev par Giamet et Onésiphore, qui racontèrent l'ahurissement absolu du pauvre peuple.

— Ah! mon bon monsieur Marc! s'écria l'enfant en saisissant la main de son maître et en la baisant, que je suis donc content! Je ne verrai plus vos pauvres yeux si tristes comme ils le sont depuis longtemps!

Marc haussa les épaules en soupirant, et voyant que Giamet marchait la tête basse, il lui dit, après avoir caressé la joue d'Onésiphore :

— Mon brave Giamet, est-ce que tu n'as pas encore été à la ville pour *t'embaguer* (acheter les bijoux de nocces,) tu sais bien que je m'en vais dans trois jours, et que j'ai dans un tiroir de ma chambre la dot que j'ai promise à Marine.

Giamet le regarda avec des yeux étincelants ; puis, retournant sur ses pas, sans ouvrir les lèvres, il se jeta dans un bouquet de bois, s'assit à terre, se donna en pleurant des coups de poing sur la tête, puis essuyant ses larmes, il courut comme un fou vers le château d'Azclonde.

— En voilà un, au moins, dit Marc à M. de Bosquenev, qui ne maudira pas l'amour, et il y aura dans ce pays deux êtres qui m'aimeront.

— Ingrat! s'écria le vieillard en lui montrant les trois paysans qui marchaient en avant, fiers comme des ven-

deurs de baume, et paraissaient décidés à honorer, pour ce jour solennel, la cuisine de Bosqueney de leur formidable appétit.

XVII

Dans le courant de la journée, M. le préfet vint faire une brève visite à M. de Bosqueney. « Il avait le plus grand désir, dit-il, de voir à Brettainneville, le soir, mademoiselle d'Azelonde. La sachant seule, il n'avait pas osé se présenter à Muretot ; il suppliait M. le comte d'user de toute son influence auprès de la noble jeune fille, pour lui faire agréer ses excuses et l'engager, etc. »

M. de Bosqueney porta à sa nièce l'invitation du préfet, et fit valoir auprès d'elle les fâcheuses interprétations auxquelles son refus donnerait lieu.

La jeune fille versa d'abondantes larmes, et le soir on la vit, au bras de son oncle, entrer dans le salon de Brettainneville, le front haut, les joues pâles, le regard triste et doux.

Le préfet se précipita à sa rencontre avec les plus courtoises révérences, et la pria de garder une place au premier rang, à côté de mademoiselle Deslins.

Celle-ci, malgré son deuil, avait été amenée là par ses parents, qui assuraient qu'il était utile de se montrer fièrement, à cause des méchants bruits. Elle avait été en effet accueillie froidement à son entrée.

Seule, madame Candil avait montré une cordialité attentive, qui toucha Rose. Elle se sentit plus émue encore quand elle distingua, au milieu des regards froids de tous les Azelondais, les yeux de Sylvain fixés sur elle avec une expression de passion, de dévouement et de douleur. Ce fut une révélation.

Elle rougit légèrement, baissa les yeux et poussa un soupir. Elle fut bientôt distraite par les attentions que les jeunes étrangers crurent devoir prodiguer à la plus riche héritière du pays.

Mais sa gloire avait été complètement éclipsée dès l'entrée de Mademoiselle d'Azelonde, dont la beauté souveraine ravit l'admiration de tous. Une pensée remplie d'angoisse traversa l'esprit de Berthe à la vue de l'impression qui naissait autour d'elle : une partie de ce monde était le monde de Marc ; et c'est ainsi qu'elle eût été accueillie dans les salons qu'il fréquentait.

Une pâleur plus grande se répandit sur son visage ; elle dit à son oncle qu'elle se trouvait mal à l'aise, et elle se préparait à sortir quand on entendit le valet de M. le préfet annoncer à haute voix :

— Son excellence le comte de Raallemont.

Elle vit Marc tressaillir à ce titre d'Excellence. Un murmure d'étonnement parcourut toute l'assemblée, bientôt suivi par un autre murmure qui pouvait passer pour une expression d'admiration. Marc était vraiment beau. Il avait repris son regard impassible et sa physionomie sercine. On parut comprendre pour la première fois ce qu'il y avait de distinction dans sa tournure, d'aisance et de noblesse dans ses manières. Chacun s'extasia surtout sur le nombre de ses décorations. Les quelques ordres du préfet et les uniques croix des principaux assistants étaient éclipsés par la décoration en

diamants du Soleil qui étincelait sur la poitrine du jeune homme, par les rubans de commandeurs des ordres d'Espagne, de Bavière et de Grèce, et par plusieurs autres croix suspendues à sa boutonnière.

Marc, qui ne portait même pas d'habitude un simple ruban rouge, s'était orné de tout cet éclat en se disant que Berthe serait heureuse de voir ces preuves des faveurs royales.

Son premier regard alla la caresser. Qu'elle était belle et pâle ! Il lui sembla que son cœur allait se fondre ; mais il comprit que tous les yeux étaient fixés sur elle et sur lui : il s'avança vers le préfet, à qui il dit gravement :

— Je vous demande pardon, monsieur le préfet, pour le domestique qui m'a gratifié d'un titre d'excellence, auquel je ne me reconnais nul droit.

Le silence se fit plus profond que jamais.

— Ce domestique est le mien, répondit le préfet en souriant, et c'est par mon ordre qu'il a donné à Votre Excellence le titre qui lui convient.

Il s'éleva quelques exclamations d'étonnement, et Marc s'imagina entendre, non loin de lui, un soupir qu'il crut reconnaître.

— J'ai reçu par mon courrier de cette après-midi, une lettre de mon oncle, le comte B... Mon oncle m'annonce que le roi, de son autorité personnelle, faisant une légère violence aux lois de la hiérarchie et s'appuyant sur des considérations à lui présentées par mon oncle, vous a nommé ministre plénipotentiaire auprès de S. M. le roi de...

Cette fois le murmure se changea en applaudissements et interrompit le préfet, qui reprit bientôt :

— Je suis heureux d'être le premier à vous annoncer

cette nouvelle, et si je pouvais ajouter les phrases élogieuses dont le comte B... se sert pour expliquer cette faveur... mais je mettrais votre modestie au supplice !

Marc répondit quelques mots qui se perdirent dans le bruit d'une nouvelle manifestation.

M. le baron Loricart se démenait dans un enthousiasme de bon goût. Nous continuons à renoncer à essayer de peindre les sensations de M. Candil, de M. Pieuxnoël, de M. Lemien, de mademoiselle Sampy et de mademoiselle Boisselle. Quant à Braan, qui s'était introduit dans le salon, sous prétexte d'aider au service, il décoiffa d'un geste brusque madame Hapsol, étouffa un perceuteur et colla contre la muraille l'inspecteur primaire ; puis, s'éclipsant de la salle, il courut tête nue jusqu'au bourg, s'arrêta devant la porte de maître Atorni, et là il cria d'une voix de stentor, qui réveilla le pauvre peuple : « Son Excellence le comte de Raallemont, ministre de Sa Majesté ! »

Maître Atorni se leva, passa ses chausses à l'envers, recueillit Braan dans sa maison, et, après avoir écouté la description pittoresques de toutes les croix qui ornaient la poitrine de Marc, il s'écria avec un geste pieux :

— En dépit des médecins, nous vivrons jusqu'à la mort !

M. de Raallemont, en quittant le préfet, s'était retourné vers Berthe. Il la vit qui se levait et se préparait à partir.

Il s'avança vivement vers elle ; mademoiselle d'Azelonde l'attendit et lui dit gravement :

— Je n'ai pas attendu ce moment pour me rappeler que j'ai l'honneur d'être votre parente ; j'ai le droit de prendre ma part du bonheur qui vous arrive.

Marc la regarda avec une expression de doux reproche.

Berthe rougit et prit le bras de M. de Bosqueney, qui dit à Marc :

— Venez demain matin à Bosqueney, nous y serons ; ce soir vous vous devez à tous ces honnêtes gens qui ont hâte de vous adorer.

Il quitta le salon, suivi de sa nièce.

M. de Raallemont s'approcha bientôt de Rose.

— Permettez-moi de vous rappeler, mademoiselle, que c'est demain que je dois me présenter chez vous pour lire la lettre de madame Deslins.

— Je vous attendrai demain dans la matinée, monsieur, répondit Rose sèchement.

Elle le salua légèrement et lui tourna le dos.

M. le baron Loricart accourait, il avait hâte de persuader à M. de Raallemont que M. Candil avait la renommée d'être un effronté menteur. M. Candil s'empessa de venir féliciter son illustre compatriote, et ne le quitta pas avant de lui avoir prouvé que M. de Loricart était un administrateur imbécile.

M. Pieuxnoël eut un accès de fièvre ; mademoiselle Sampy ne se coucha pas avant d'avoir écrit à M. de Raallemont une lettre éplorée, et mesdemoiselles Boisselle, après avoir versé un flot de larmes, firent retomber l'une sur l'autre la sottise de n'avoir pas voulu être ambassadrice.

Le pauvre peuple jura bientôt que c'était peu de chose pour Jacques Ramont que d'être ambassadeur ; il méritait d'être roi. Le voiturier d'Azelonde se vanta d'avoir eu le bras cassé par M. le comte, le soir où il eut l'honneur de l'amener dans le pays. Il ne lui avait jamais demandé de dommage. M. le comte était un si brave homme !

Marc n'avait songé, lui, à rien autre chose qu'à la froideur de Berthe.

Il ne ferma pas les yeux de toute la nuit, et se rendit de bon matin à Bosqueney.

Mademoiselle d'Azelonde et M. de Bosqueney étaient venus l'attendre au bout de l'avenue. Berthe l'avait voulu ainsi.

Le vieillard était plus grave que jamais, et, chose bizarre, il avait l'air attristé.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le comte, lui dit vivement Marc, après avoir saisi la main que Berthe lui tendait et que la jeune fille retira aussitôt.

— J'aime les positions nettes, mon ami, répondit le vieux soldat. J'avais jusqu'ici conservé follement de l'espoir. Mais une pauvre provinciale ne peut pas épouser un ambassadeur, cela saute aux yeux.

Berthe inclina la tête, baissa ses longs cils et devint plus pâle encore.

— Ainsi, dit Marc avec un frémissement de colère, que je sois pauvre ou riche, que je sois humble ou glorieux, tout m'est un obstacle ! Et parce qu'on m'honore, parce qu'on m'élève, parce qu'on me juge digne d'une faveur inouïe, il faut que vous voyiez là pour moi une cause d'indignité et de punition !

— Plus de paroles ! Je ne veux pas tuer ma pauvre Berthe. Partez, Marc, si vous êtes bon, si vous êtes généreux, et ne revenez plus ici.

Marc parut hésiter.

— Partez ! dit le vieillard avec autorité.

Marc fit machinalement quelques pas ; puis il se retourna.

Berthe, les yeux fermés, la tête appuyée sur la poitrine de son oncle, paraissait prête à s'évanouir.

Le jeune homme fit un bond.

— Mais partez donc ! s'écria le vieil officier en frappant du pied avec colère.

Marc secoua la tête.

— Je ne partirai pas, dit-il tranquillement, jusqu'à ce que j'aie vu les yeux de Berthe se rouvrir. Puis, si elle me dit, elle aussi : Partez, je partirai et je ne reviendrai plus.

La jeune fille poussa un soupir, se redressa lentement, et, croisant ses mains sur sa poitrine, s'écria d'une voix haletante :

— Partez ! partez !

M. de Raallemont ouvrit silencieusement la barrière qui fermait l'avenue, et se perdit bientôt dans la direction du château d'Azelonde.

— Où va-t-il, mon Dieu ! s'écria Berthe.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire, répliqua le vieillard d'une voix sombre. Il va faire une visite à mademoiselle Deslins. Ne cherchons-nous pas à lui persuader depuis huit jours qu'il a besoin d'une femme riche ?

Berthe baissa la tête, s'appuya plus lourdement sur le bras de son oncle ; et ils reprirent tous deux le chemin du château.

— J'ai mis là une lettre pour vous, monsieur le comte, dit le facteur rural, qui sortait de la cuisine, et aussi une pour M. le comte de Raallemont. Je ne l'ai pas trouvé au Val, et on m'a dit qu'il devait être ici.

— C'est bien, Félix, on la lui enverra.

XVIII

M. de Raallemont trouva dans la cuisine du château d'Azelonde trois personnages en habit de fête : c'étaient maître Sénateur, solennel comme un père noble, Giamet, brun de bonheur, et Marine, rougissant comme si elle avait étudié les arts d'agrément.

Ces deux derniers personnages avaient adopté maître Sénateur à titre de grand parent, et ils venaient de commander les bans pour le mariage.

Maître Sénateur octroya un peu de sa solennité à M. de Raallemont, et le félicita sur l'honneur qui lui revenait, à lui, Sénateur, pour une connaissance aussi illustre que celle de M. le comte de Raallemont.

Marc comprit que le maître-cidre du père Lapique n'était pas étranger à la gravité sibylline de ce discours. Il posa les lèvres sur la joue que lui tendait la jolie Marine, offrit la main à Giamet, qui la toucha en s'écriant :

— Pauvre Noiraud !

Et tandis que maître Mimos restait adroitement avec les gens de noce, Marc se dirigea vers la salle où Rose l'attendait.

Elle le reçut comme on reçoit un étranger, simplement et poliment.

— Voici, dit Marc, la lettre que madame Deslins m'a confiée le jour de sa mort. Regardez, je vous prie, les cachets sont intacts.

Rose prit la lettre, la porta à ses lèvres par un mouvement irréfléchi et la remit à Marc, qui rompit le cachet et lut à haute voix ce qui suit :

« Les diverses lettres ci-incluses vous sont adressées, Jacques-Marc, mon cher enfant. Vous allez rester six mois à Azelonde, jusqu'à la majorité de ma petite-fille. Je crois que vous souffrirez pendant ce séjour. Mais j'avais le droit de vous demander ce service, auquel j'attache une importance peut-être superstitieuse.

» Veillez sur ma petite Rose. Elle est bonne, vertueuse, généreuse, mais bien jeune, obstinée et cependant facile à séduire par la vanité. Ces six mois constitueront pour elle une expérience sérieuse, et vous, Marc, vous serez là pour faire que cette expérience ne soit pas achetée trop cher.

» Je désire que vous vous aimiez et que vous vous épousiez.

» Si cela n'arrive pas, et si Rose ne paraît pas disposée à épouser soit son cousin Jouin Deslins, soit Sylvain Candil, mais qu'elle veuille se marier avec Paul d'Azelonde, brûlez les lettres contenues dans celle-ci. N'abandonnez pas la pauvre Rose ; moi je serai, je l'espère, aux genoux de Dieu, le suppliant qu'il bénisse mon enfant. Dans le cas où Rose ne devrait pas épouser M. d'Azelonde, ouvrez la lettre ci-incluse et lisez-la à haute voix comme celle-ci. »

Marc, sans hésiter, rompit le cachet du billet suivant, Rose était restée le front caché dans ses mains. Elle se leva alors, s'approcha de M. Raallemont, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Merci, Marc ; vous avez été généreux. En hésitant, ne fût-ce qu'un instant, à rompre ce cachet, vous pouviez vous venger. Oh ! oui, j'ai été bien méchante.

— Me venger ! De quoi donc, ma chère enfant ? De n'avoir pas su me faire aimer de vous. Nous nous sommes trompés tous deux en croyant que nous étions faits l'un pour l'autre ; et si quelqu'un a été coupable, c'est moi, qui avais l'expérience.

Rose pressa la main de Marc, poussa un léger soupir, et alla reprendre sa place.

« J'ai un grand regret, écrivait madame Deslins, de porter atteinte au respect que Rose doit à son grand-père, mais pour la justice, pour le salut de l'âme de M. Deslins, et pour le repos de la mienne, il faut que j'agisse comme je vais le faire.

» J'ai été amenée, par des circonstances graves, à soupçonner que M. Deslins, mon mari, avait usé de moyens frauduleux pour enlever le domaine d'Azelonde aux héritiers naturels de feu M. le marquis d'Azelonde. Ces héritiers sont actuellement mademoiselle Berthe et M. Paul d'Azelonde.

» Si Rose avait épousé ce dernier, il aurait fallu reconnaître là la vengeance divine, car ce Paul, je le crains bien, est un homme indigne d'être le mari de Rose.

» Si mes intentions sont suivies, c'est à mademoiselle Berthe seule que se fera la restitution ou le don que je vais indiquer.

» Je n'ai jamais pu avoir une preuve matérielle de la conduite improbe de M. Deslins ; et après avoir demandé avec ferveur à Dieu de m'inspirer, après avoir consulté les hommes les plus sages selon Dieu et selon les hommes, je me suis décidée à laisser à Rose le domaine d'Azelonde, mais en mettant de côté les revenus de ce domaine jusqu'à ma mort.

» Je les ai fait fructifier du mieux possible, et vous, Marc, mon enfant, et toi, ma petite Rose, vous allez les

offrir à mademoiselle Berthe. Il y a maintenant près de cinquante ans que j'ai commencé cette œuvre de restitution; j'ai réuni ainsi 400,000 francs en rentes sur l'État.

» Rose connaît une cachette située dans le grenier du château. Je lui ai toujours défendu de la visiter. Qu'elle y aille aussitôt cette lettre lue; elle y trouvera une petite caisse dont la clef est suspendue dans l'alcôve de mon lit. Elle portera cette caisse et cette clef en votre compagnie, à mademoiselle d'Azelonde; elle lui remettra en même temps la lettre ci-jointe, dans laquelle j'explique toute ma conduite à mademoiselle Berthe, et où je la supplie d'accepter cette sorte de restitution.

» Mes enfants, je vous bénis; je m'en vais vers Dieu avec une confiance absolue en sa miséricorde. Ne m'oubliez pas, car je vous ai bien aimés. »

Rose se leva en pleurant, sortit, et revint bientôt en tenant le coffret, qu'elle avait trouvé à l'endroit désigné. Elle le posa sur une table, s'approcha de Marc, saisit les deux mains du jeune homme étonné et les porta à ses lèvres avec une candeur charmante.

— J'ai été bien méchante, dit-elle, ah ! oui, bien méchante ! Mais je vais bien souffrir. Vous serez mon ami, n'est-ce pas ! Et quand vous serez heureux à côté de quelqu'un qui vaut mille fois mieux que moi, vous penserez à la pauvre Rose, qui mènera ici une vie solitaire.

— Pourquoi solitaire, mon enfant ?

La jeune fille le regarda.

— J'ai signé une promesse de mariage, et si jamais je pouvais oublier la honte de cet odieux attachement, comment oserais-je jamais m'unir à quelqu'un quand ce misérable pourra toujours revenir présenter sous mes

yeux et sous ceux de mon mari cette promesse de mariage ?

Elle quitta la place en secouant la tête.

Maitre Sénateur vint bientôt avertir Marc que mademoiselle Rose l'attendait dans la voiture.

La voiture ne tarda pas à arriver au château de Bosqueney.

Le comte fit un geste d'étonnement et fronça les sourcils en voyant mademoiselle Rose Deslins descendre, en compagnie de M. de Raallemont.

La courtoisie prit bientôt le dessus. Il s'était avancé jusqu'à la porte d'entrée ; après une minute d'hésitation, il baisa la main de la jeune fille, et, lui offrant le bras, il la conduisit dans le salon.

Rose s'avança vivement vers mademoiselle d'Azelonde et lui demanda un entretien particulier.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent.

— Venez-vous pour nous annoncer votre mariage avec mademoiselle Deslins ? demanda sèchement le vieux gentilhomme.

Marc le regarda d'un air étonné et lui raconta ce qui venait de se passer.

— Eh bien ! s'écria M. de Bosqueney, nous avons toujours eu la certitude que ce gremlin d'intendant — j'entends le père Deslins — avait en effet inventé un testament.

— Et pourquoi n'avoir pas réclamé ?

— Cela se passait tandis que nous étions en émigration. Plus tard, nos avocats ont trouvé l'affaire difficile à engager et ruineuse. Berthe sait tout cela ; elle acceptera cette restitution. Elle voudra sans doute en mettre la moitié à la disposition de Paul, qui est, j'espère, à tous les diables ; mais je n'y consentirai pas.

— J'avoue cependant que je ne saurais m'empêcher de partager l'avis de mademoiselle d'Azelonde.

— Allons donc ! Paul doit à sa sœur plus de 160,000 francs ; je viens moi-même de payer pour lui encore 50,000 francs ; je confisque les 40,000 francs qui reviendraient à ce drôle sur la restitution Deslins, une fois sa sœur payée. Le coquin m'en devra encore 10,000 ; je les lui abandonne par avancement d'hoirie, conclut le vieillard en se frottant les mains ; mais c'est tout ce qu'il aura de ma succession. En comptant bien, tant le présent que l'avenir, cela fait à Berthe une trentaine de mille livres de rentes.

— Et alors ?

— Alors, quoi ?

— Mademoiselle d'Azelonde se trouve-t-elle devenue trop riche pour épouser un petit ambassadeur ?

— Mademoiselle d'Azelonde n'entrera pas dans une famille où elle ne serait pas bien accueillie.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne permettrai à ma nièce de vous épouser que sur la demande formelle de M. de Brionval.

A ce comp, Marc bondit. Un élan de colère s'empara de lui ; mille paroles violentes se pressèrent sur ses lèvres.

XIX

Au moment où M. de Raallemont allait se laisser aller à son indignation, si longtemps comprimée, Berthe entra. Elle était seule. Rose était montée en voiture et regagnait le bourg.

Mademoiselle d'Azelonde s'avança vers Marc, et lui mit le coffret entre les mains.

— Retirez, dit-elle, ce qui appartient à M. Paul d'Azelonde.

— Ta, ta, ta, s'écria le vieil officier en saisissant le coffret. Il n'y a rien là pour M. Paul d'Azelonde. Mais c'est assez nous occuper de nous. N'oublions pas que nous avons là une lettre dans laquelle M. le baron de Brionval nous prie d'annoncer à M. de Raallemont qu'il lui a choisi une femme.

— M. de Brionval n'a aucun droit...

— Laissez-moi, je vous prie, lire cette lettre, qui me paraît écrite en bon style.

« Monsieur le comte,

» Permettez-moi de commencer par vous assurer que je ne suis ni un faquin ni un sot; faites-moi l'honneur de me croire; et laissez-moi vous supplier de vouloir bien me tenir quitte des pointilleries de l'étiquette.

» Vous avez, monsieur le comte, une nièce pétrie de

grâces comme une grande dame du temps de ma jeunesse, et ornée de vertus comme une simple bourgeoise de ce temps-ci. On me l'avait dit; j'avoue que je traitai cela de conte dont on berce les petits enfants; je ne voulus point me fier aux lumières d'un jeune homme mélancolique que j'ai la douleur d'avoir pour parent, et je me résolus à constater ce miracle de mes propres yeux. Je rudoyai quelques rhumatismes, et faisant prestement mes baise-mains à une péronnelle de goutte qui s'est acquinée à mon appartement, je me jetai dans une voiture, et me voilà, plus chaud que braise, débarquant dans le pays d'Azelonde.

» Je fus forcé d'acheter un château pour avoir l'honneur de causer quelque dix minutes avec mademoiselle votre nièce, et, à ce prix, je trouvai que les châteaux ne coûtent pas cher en votre pays, monsieur le comte.

» Je revins fêré d'admiration pour mademoiselle d'Azelonde et je la mets au-dessus de tout.

» Je compris que mon extravagant parent, ce personnage nébuleux que vous connaissez, n'était point digne de cette belle personne. Je me remuai donc pour lui avoir un rang qui lui permit d'aspirer à la main de mademoiselle d'Azelonde.

» Je me préparais à revenir en votre pays, monsieur le comte, pour me jeter aux pieds de cette déité et la supplier d'user de bienveillance à notre égard; cette fois la goutte n'y a pas voulu entendre, et me voici, monsieur le comte, obligé de vous prier de vouloir bien me remplacer en cette affaire, et... »

— Au diable les amoureux ! s'écria M. de Bosqueney, en voyant Marc qui couvrait de baisers le cou de Berthe. Un peu de patience, que diable ! j'ai un beau discours à vous faire.

— Mon bon oncle, dit Berthe en souriant à son fiancé, vous le ferez à M. de Brionval.

— C'est un homme plein de littérature, il en goûtera toutes les beautés, continua Marc en pressant Berthe sur sa poitrine.

— Allez vous coucher, monsieur Basile, murmura le comte en faisant quelques pas pour se retirer.

— Mon oncle, s'écria Berthe, donnez donc cette lettre qu'on a remise ici et qui est à l'adresse de M. de Raallemont; elle paraît être aussi de M. de Brionval. Lisez-la, Marc, je vous en prie.

— Nenni, répondit Marc; je viens de consulter mes yeux, ils jurent qu'ils n'ont pas le temps. Mais si M. le comte de Bosqueney voulait pardonner à son neveu cette liberté extrême, son neveu prierait cet aimable oncle...

— De tenir ses yeux fixés sur cette petite écriture illisible, afin que l'aimable oncle devienne aveugle en attendant qu'on trouve quelque moyen de le rendre sourd.

Et dire, murmura le vieillard en rompant le cachet, que voilà comment finissent les officiers des lanciers de la garde, par garder les amoureux et les garder bien mal!

M. de Bosqueney s'approcha de la fenêtre, tourna le dos aux jeunes gens et mit un temps infini à déchiffrer cette petite écriture illisible.

Quand il se retourna, les amoureux avaient disparu et il ne tarda pas à les voir se promener dans le bosquet.

— Pauvres enfants! C'est si bon de donner au fruit permis le piquant du fruit défendu! Allons! M. de Brionval fait bien les choses.

Le vieux diplomate disait dans sa lettre que, « tout bien considéré, son égoïsme ne lui permettait pas de se passer

de M. de Raallemont. Il était heureux d'ailleurs que le vicomte de Cagnolles eût épousé madame Leclerc; c'était, vu la coquetterie de la dame, ce que les ennemis dudit vicomte pouvaient désirer de mieux. Il pardonnait enfin à Marc de n'être point premier secrétaire, parce qu'il était ministre plénipotentiaire.

» Il avait rencontré à Azelonde un certain Thomas Bresche, homme fin, envoyé certainement par le comte B..., et c'était à ce comte qu'on devait surtout attribuer la faveur accordée à M. de Raallemont.

» Il remerciait son jeune parent de lui avoir fait adroitement comprendre que la donation de 6,000 francs était insuffisante. M. de Raallemont avait agi, en cela, en diplomate de la bonne école; le coup avait été bien joué; M. de Brionval s'avouait battu : il payait les frais de la guerre sous la forme d'une constitution de rente annuelle de 20,000 francs.

» Il avait vu son vieil ami Mgr le prince de Croy, archevêque de Rouen; celui-ci avait promis qu'il viendrait bénir les deux jeunes gens à Azelonde, vers la fin d'octobre. Il fallait donc remettre à cette date la célébration du mariage.

» On pouvait espérer que M. de Raallemont ne se laisserait pas entièrement consumer jusque-là par l'ardeur de sa flamme, et que Mgr l'archevêque trouverait encore en lui une ombre humaine à laquelle il pourrait appliquer la vertu du sacrement, etc., etc.

XX

On parle encore en Azelonde du mariage de M. de Raallemont: du prince-archevêque; du baron de Brionval avec son équipage magnifique et ses laquais majestueux; des illustres amis qui accompagnèrent Marc et le baron; de cette foule de noblesse cauchoise qui était venue faire cortège à mademoiselle d'Azelonde.

— On ne peut point savoir, m'a dit maître Sénateur, tout ce que tant d'équipages, tant de domestiques, tant de grands et de petits seigneurs, tant de grands et de petits chevaux ont laissé d'argent dans le pays!

Pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas vécu dans l'intimité d'un diplomate, d'un vieux diplomate, je veux dire, nous devons ajouter que la lettre écrite à M. de Bosqueney par le baron de Brionval ne contenait pas un mot de vérité.

Le baron, avec son mépris naturel pour la vertu, avec son dégoût instinctif pour la simplicité, et son scepticisme à l'égard du dévouement, avait ressenti pour Berthe non pas l'admiration qu'il indiquait, mais au contraire une profonde antipathie.

Néanmoins, comprenant que la fortune se décidait pour Marc, et que, grâce aux bons offices du comte B..., le parti de son jeune parent allait l'emporter, il ne s'était pas contenté, comme un diplomate vulgaire, de se ranger dans le parti du plus fort, il s'était jeté à la tête de ce

parti : il avait déployé une activité surhumaine pour faire produire aux efforts du comte B... plus encore que ce qu'ils devaient naturellement produire ; il avait feint un enthousiasme délirant pour mademoiselle d'Azelonde, et avait accablé Marc de sa munificence.

Mais il resta dès lors persuadé que Marc était décidément un politique bourgeois, et Berthe une petite sotte de bon sang et de bon ton, qui n'aurait jamais l'esprit de faire une infidélité à son mari.

Cependant Berthe, — admirée par tout le monde, — n'eut jamais de plus fervent admirateur que M. de Brionval ; et Marc, — aidé par une fortune constante, — trouva dans le baron le plus attentif, le plus généreux, le plus dévoué des amis : *Parcere superbis et debellare subjectos*.

M. de Brionval avait mis dans la corbeille nuptiale les titres de propriété du domaine de Muretot. C'était un cadeau qu'il voulait faire à l'épousée.

Braan fut nommé garde et régisseur de ce domaine aux appointements de mille franes par an ; c'est pour lui une fortune.

Il a épousé une nièce de maître Atorni, celle que le maître bourrelier eût volontiers accordée à M. le comte de Raallemont, avec sept cents franes de rentes, s'il vous plaît, dans le eas où celui-ci eût été sage et fût resté ouvrier jardinier au bourg d'Azelonde.

Maître Atorni n'a pas fait si généreusement les choses pour Braan ; il ne lui a promis que cinq cents livres de rentes, et encore à condition que lui, Adonis Pinehinelle, serait logé, nourri et respecté au château de Muretot jusqu'à la fin de ses jours.

Rien ne manque au bonheur de Braan : il est tyrannisé par sa femme, et dirigé par son bel oncle, qui se regarde

comme le propriétaire du domaine, du régisseur et du château de Muretôt.

Ce digne maître Atorni n'a d'autre souci que de surveiller sa nièce, qui est légère et de celles dont « l'œil est une araignée. »

Il répète souvent que « femme estime toujours son voisin être de violette. » Sa nièce, qui connaît, elle aussi, la vertu des maximes, lui répond que « il gèle souvent entre un mari et sa femme. »

Mais Atorni ne veut pas que son disciple Braan entre dans ce que le vieillard appelle charitablement les compagnies d'élite; et il veille si bien, il se préoccupe tellement, que, l'âge aidant, il en vient souvent à se prendre pour le mari, et il répond gravement à ceux qui le raillent quand il a pris un *gloria* trop vif : « l'homme doit manger et boire pour lui et pour sa femme. »

Edme-Bernard Prengars s'est souvenu de la Pésièrre. La vieille femme, accusée d'avoir aidé un criminel à se dérober à la justice, fut emmenée au Havre et emprisonnée trois semaines avant le mariage de Mare.

Le surlendemain, on la trouva morte dans la chambre de la prison. Le bruit courut qu'elle s'était empoisonnée de fureur et de honte.

Maitre Sénateur lève la tête plus hant que pas un dans le bourg; il a perdu tout respect pour le *Concombre d'atrape*, depuis qu'il a formé une variété de dahlias, la *Beauté d'Azelonde*; une variété de rose noisette, le *Triomphe de mademoiselle Berthe*, et le *Pelargonium Raallemon-tinum*.

Il donne, avec un orgueil serein, des conseils à Onésiphore, son aide-jardinier, sur la manière dont on doit se conduire pour être maître dans son ménage, et il ajoute :

— On ne peut point savoir, mais moi qui te parle, mon goujard, j'ai eu une femme qui était plus roide que du maitre-cidre. Grâce à Dieu, on l'a emprisonnée, ce qui l'a décidée à s'empoisonner, Dieu soit béni de tout ! Eh ! bien ! elle ne voulait point que je sois jardinier, ah ! mais ! Elle allait même jusqu'à me battre ! Chacun te le dira ! Je l'ai été tout de même jardinier, et voilà ce qui se fait quand on est un homme.

Rose reçut des mains de Marc la promesse de mariage qu'elle avait faite à Paul d'Azelonde. Elle épousa Sylvain trois ans après les événements que nous venons de raconter.

Elle a aujourd'hui huit enfants, et elle parle en souriant d'une de ses aïeulès qui en a eu quatorze et qui est morte à l'âge de quatre-vingt-treize ans, par accident.

M. Candil ne vit pas ce mariage. Il mourut de langueur peu de temps après la révolution de 1848. L'on assure qu'il succomba à la douleur de n'être plus maire et de voir à sa place M. Lemien.

Celui-ci, enivré par l'éclat de cette magistrature, demanda, à l'âge de soixante-trois ans, la main de la jeune mademoiselle Boisselle, alors âgée de dix-huit ans. On raconte des choses joyeuses sur ce ménage.

La jolie Marine est devenue une grosse paysanne, à la taille carrée et au teint couleur de brique cuite. Mais elle a toujours ses yeux très-doux, dont elle se sert pour réduire Giamet en esclavage. Le séjour du château lui a délié la langue, et elle dit souvent à son mari que, puisqu'elle remplit son devoir en lui donnant autant d'enfants qu'il peut en désirer, il doit remplir le sien en n'allant pas au cabaret.

Sa tyrannie se borne du reste à cette prohibition, et l'esclavage de Giamet consiste à soupirer en passant de-

vant l'enseigne de père Lapique, comme devant l'enseigne du père Lachèvre. A part cette défense de s'enivrer, il est très-heureux.

Mademoiselle Rose, le jour même où elle reçut de Marc le billet contenant la promesse de mariage, donna à l'époux de Marine les quelques acres de terres labourables situés au val de la Justice, à condition qu'il entretiendrait la petite maison dans l'état où elle était lorsque M. de Raallemont l'habitait.

Minos est mort, mais ses descendants partagent, avec les enfants de Marine, la possession des bois de la Justice et de la Prévôté; les clameurs et les aboiements ont rendu le val aussi bruyant qu'il était autrefois silencieux. La Renardière est restée sombre, le chemin est devenu absolument impraticable aux voitures.

L'histoire de Glame est devenue une légende des plus embrouillées; Giamet lui-même la raconte avec des variantes singulières, mais l'impression générale est restée énergique en lui. Et souvent, le dimanche, après-midi, quand les charmes du père Lachèvre lui paraissent trop puissants, il quitte le val, s'en va avec l'ainé de ses enfants jusqu'au ravin du Bourreau, il regarde en soupirant un petit monticule au fond du précipice, et s'écrie :

— Pauvre Noiraud !

M. Pieuxnoël a épousé sa gouvernante, à la grande fureur de mademoiselle Sampy, qui descend tristement le fleuve de la vie, en essayant de vendre beaucoup de timbres-poste et en passant du jaune clair au vert tendre.

Les dernières nouvelles qu'on a eues de Paul d'Azelonde assurent qu'il était devenu très-rangé, qu'il gagnait beaucoup d'argent, et qu'il était en train de faire une bonne maison lorsque la mort vint l'arrêter en si bon chemin.

Tous mes lecteurs ont entendu parler de Thomas Bresche : il a joué un rôle important dans les événements qui suivirent la révolution de 1848, et il rendit alors un grand service à M. de Raallemont, lequel n'a jamais pu s'expliquer l'étrange sympathie qu'il a inspirée à cet illustre coquin.

Le pauvre peuple d'Azelonde attend toujours M. le comte d'Astrac et le chemin de fer; et, chose bizarre, la légende de ce comte et celle de la mort de Glame sont parvenues à trouver un trait d'union.

Si vous voulez aller au café Tordeux, le matin du jour des Rois, vous y trouverez Liévin, qui a épousé la fille de la mère Tordeux. Cette fille a été servante au château d'Étretat, et tous trois vous raconteront que le comte d'Astrac, alors occupé à étudier le plan du port de refuge sur la plage d'Étretat, avertit M. de Raallemont de se défier de la Renardière. Jacques Ramont lui répondit : « Je ne crains rien ni personne, car j'ai beaucoup voyagé, je parle toutes les langues et j'ai de bons pistolets. »

Il parla ainsi parce qu'il était un brave, comme on le sut plus tard; et il avait le droit de parler ainsi, car ses pères avaient toujours été de fameux soldats du roi de France.

M. le vicomte de Cagnolles est rentré depuis longtemps dans la vie privée : il protège les arts dramatiques, et il étudie jusque dans les plus minutieux détails la question de l'insuffisance du salaire chez la femme.

Il étudie sur place; madame la vicomtesse voyage beaucoup. Elle a mis son esprit ardent, son cœur large et généreux au service de toutes les nobles causes, et elle emploie sa grande fortune à consoler les jeunes émigrés de toutes les nations.

L'oncle Bête n'est pas mort, évidemment; mais il

n'est pas encore parvenu à comprendre les causes de la chute, ruine, catastrophe, du roi, évidemment, Louis-Philippe.

M. le baron de Brionval a une très-belle tombe au Père-La-Chaise.

Il a fondé dans chacun des collèges de Paris une bourse attribuable exclusivement à un fils de journaliste; il a laissé un prix à distribuer tous les trois ans à l'auteur qui ferait le meilleur mémoire sur l'émancipation des femmes, et il fait dans son testament des vœux énergiques pour qu'on établisse une maison de retraite en faveur des pamphlétaires infirmes. Il a donné toute sa fortune à Marc et lui a légué Fritz, qui conduit à la promenade le bédit M. Marc à côté de la bédite matemoiselle Perthé, et qui leur apprend, du mieux qu'il peut, les élégances de la langue française.

Le comte de Bosqueney a adopté le fils cadet de M. de Raallemont, il ne sait pas encore si cet enfant sera soldat, prêtre ou agriculteur, et il voudrait bien que sa nièce Berthe se décidât à lui donner un troisième petit-neveu, en qui on tâcherait de faire revivre le nom d'Azelonde.

Il est devenu manchot depuis que nous l'avons présenté au lecteur. Il fut nommé représentant du peuple en 1848; il ne put résister, pendant les journées de juin, à l'entraînement qui le jeta au milieu de la lutte; il se mit à la tête d'une compagnie de la garde mobile qui avait perdu ses officiers : il escalada avec elle quelques barricades, et laissa son bras gauche dans une ambulance du quartier Saint-Antoine.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner si nous entrons en finissant dans le domaine du merveilleux :

Marc est encore amoureux de sa femme... pendant un mois, chaque année, c'est-à-dire lorsqu'il prend un congé.

La chère et noble Berthe est belle, malgré ses quarante ans; elle est toujours gracieuse, aimante et admirée.

Elle est bien heureuse; et souvent, en songeant au temps douloureux de ses fiançailles, elle se lève, va poser ses douces lèvres sur le front plissé de son mari, et lui rappelle le beau proverbe de maître Atorni :

La belle aubépine demeure sur les hauts lieux.

FIN



19367







